

PAGES
MANQUANTES



PROVINCE DE QUEBEC
(CANADA)

TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du " Guide de Colon " au

MINISTERE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.

Par ministère d'huissier

Je soussigné, Poète, agissant comme huissier,
A la requête du sieur Printemps, tapissier,
Décorateur, marchand de fleurs et de verdure,
Et fournisseur de Sa Majesté la Nature.
Ai fait commandement au sieur Hiver, d'avoir
A nous laisser la place, et laisser tout pouvoir
D'élire domicile au pays de l'érable,
Où venons apporter la joie et l'agréable.

Et d'abord invoquons à l'appui de nos droits
Les doléances des campagnes et des bois,
Où ledit a causé de graves préjudices,
Par neiges, vents, frimas, et maints autres sévices
Dépouillant sans pitié les arbres, desséchant
Les fleurs et les gazons de son souffle méchant;
Et chassant de leurs nids, nos pauvres locataires,
Tous gens d'humeur paisible et de moeurs sédentaires,
Qui nous payaient loyer sous forme de chansons,
Et qu'il a fait s'enfuir sous d'autres horizons.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore,
Qui retardent beaucoup tous les bourgeons d'éclorre,
Réitérons au sieur Hiver de déguerpir,
Vider incontinent la place et s'établir
Comme il sied, au pays où fleurissent les rhumes,
Emmenant avec lui sa suite de brumes,
Au loin, vers l'est, ou bien chez les Groënlandais.

A défaut, par ledit, dans les plus brefs délais,
D'obtempérer à nos requêtes légitimes,
Ordonnons et mandons, par les présentes rimes,
A messieurs de l'Observatoire, de prêter,
Si besoin est, main forte, et faire respecter
La loi de l'Almanach, en sa teneur exacte.
— Sous réserves de fait comme de droit. —

Dont acte.

La Revue Populaire

Parait tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. 2. No 5. Montreal, Mai 1909

Variations Sur Mai

C E fut toujours le mois le plus désiré, le plus chanté, le mieux accueilli. D'autres mois ont leur popularité, mais celle-ci n'est pas aussi spontanée, ni aussi générale. Il faut, pour ces mois, que les gens fassent en quelque sorte des frais, des préparatifs. Pour mai la nature se charge de tout. En nous, au dehors de nous, partout vraiment, la joie, l'entrain, le bonheur de vivre, la sensation de jeunesse, surgissent sans effort, comme le brin d'herbe du sol, comme le bourgeon de l'écorce. Aussi haut que nous remontons le cours des temps, nous voyons que le premier mai fut, toujours et partout, un jour de fête.

Nos lointains ancêtres de l'Asie occidentale, écrit Demblon, le consacrait au culte de Maïa, personnification de la Terre, déesse des germes, de la sève et des fleurs—comme elle fut, en outre, l'indienne personnification de l'Illusion, de l'Apparence et la Mère de l'Univers. La Maïa de l'Inde était figurée par une jeune femme couverte d'un voile dans les plis duquel apparaissent l'image de tous les êtres créés.

On célébrait aussi le premier mai dans

l'ancienne Europe. Dans le nord, pour se réjouir de la fin de l'hiver, on plantait l'arbre de mai—généralement un bouleau—après une promenade parfois agrémentée d'une course de cavaliers.

L'Angleterre avait le *maying*. Au premier acte du *Songe d'une Nuit d'Eté*, la comédie de William Shakespeare, Lysandre dit à Hermia: "Vous alliez faire vos dévotions à l'aurore de mai." C'est une allusion au *maying*, cérémonie du premier Mai. "Le premier jour de mai, dit Bourne, communément appelé *may-day*, les jeunes gens des deux sexes ont coutume de se lever un peu après minuit et de se rendre à quelque bois voisin, au son de la musique et au bruit des trompettes, où ils brisent les branches d'arbres qu'ils ornent de bouquets et de couronnes de fleurs. Lorsque cela est fini, ils s'en reviennent avec leur butin à peu près à l'heure du lever du soleil et transforment leurs portes et leurs fenêtres en arc de triomphe avec leurs dépouilles fleuries. L'après-midi de ce jour est principalement consacrée à danser autour d'un grand mât appelé *may-pole*, qui est planté dans un endroit bien choisi du village et qui reste là, comme s'il était consacré à la déesse des fleurs sans que personne lui fasse outrage, durant tout le cours de l'année."

Les florales romaines sont aussi connues. Elles duraient trois ou six jours en mémoire de Flora, qui avait légué tous ses biens au peuple.

Nous, catholiques, nous avons consacré le plus beau des mois à Marie, et partout où il y a une église, une chapelle, un oratoire, l'autel de la Vierge a les prémices des fleurs et de l'encens nouveau. Autrefois, dans notre pays, on plantait des *mai*, et cette cérémonie donnait lieu à de bien gentilles réjouissances. Dans beaucoup de communes françaises, assure-t-on, on plante encore un rameau appelé le *mai* sous les fenêtres des jeunes filles et devant les maisons des fonctionnaires récemment promus. En Flandre, on plante l'arbre de mai (*meiboom*). D'ARGENSON.

Du bûcher au Martyrologe .

La Bienheureuse Jeanne d'Arc

Par Pierre Voyer

A U moment où se déroulaient à Rome les grandioses cérémonies de la béatification de Jeanne d'Arc, notre archevêque, parlant en sa cathédrale, disait :

“ Cet événement qui fait tressaillir d'une indicible joie toute la France catholique ne saurait être indifférent à aucun enfant de l'Eglise ; il doit nous être à nous particulièrement cher.”

Oui, cet événement était particulièrement cher aux Canadiens-Français. Jusque dans nos classes les moins instruites, chez les gens que ni l'école, ni la lecture, n'ont mis au courant des personnages et des choses de l'Histoire, le nom de Jeanne d'Arc est connu ; il est cité dans les occasions les plus inattendues. Ils ne savent que de la façon la plus confuse ce qu'elle a été, ils la confondent quelquefois avec Marie Stuart, de même, qu'à leur sens et connaissance, il n'y a eu qu'un Napoléon. Mais ils ont

le culte de l'héroïne, et cet hommage simple, spontané, indiscuté, n'est pas l'un des moins précieux. C'est même un des phénomènes posthumes les plus remarquables surgis, au cours des temps, autour de la mémoire de Jeanne d'Arc.

Pas un nom de femme, hors celui de la Vierge, ne dit plus à l'imagination et au coeur du peuple. Pour d'autres, un peu plus avertis, celui de Marie Stuart ne vient que bien après, et pourtant la chanson et le théâtre ont mieux servi ce dernier. La béatification de Jeanne aura donc eu, celui d'apprendre, à qui ne les connaissait pas, sa vie vraiment merveilleuse, ses triomphes, ses revers, sa fin si pitoyable et les longs et patients efforts qui aboutirent à une définitive réhabilitation laissant bien dans l'ombre la translation des restes de Napoléon de Ste-Hélène au Panthéon, car la vierge d'Orléans aura passé de l'ignominie punie de mort à l'a-



JEANNE D'ARC
(D'après une ancienne sculpture)

pothéose triomphal, "du bûcher de l'hérétique au martyrologe", suivant l'expression qui frappait nos oreilles ces jours derniers.

A ce propos rappelons, avec M. J. Saint-Alban, qu'une cause de béatification comporte trois périodes successives. La première aboutit à une décision du tribunal de la Rote, constatant que le personnage pour lequel on réclame le titre de bienheureux n'a été, précédemment, l'objet d'aucun culte. C'est le décret *de non cultu*. La seconde procédure tend à établir que le personnage a pratiqué de manière héroïque les vertus théologiques. La troisième a trait, enfin, à l'examen des miracles que Dieu aurait opérés grâce à l'intercession du futur bienheureux.

Les trois décisions de la Congrégation des Rites doivent être approuvées par le souverain pontife. Le pape proclame alors lui-même qu'on peut procéder en toute sûreté à la béatification. C'est le décret *de tuto*, dont nous venons de parler.

La cérémonie liturgique de la béatification n'est plus alors, (comme celle du 18 avril), que la sanction de cette décision suprême.

Les procès canoniques avancent, on le pense bien, avec une sage lenteur. En ce qui concerne Jeanne d'Arc, sa cause fut introduite voilà plus de trente ans. C'était en 1876, époque à laquelle Mgr Dupanloup était évêque d'Orléans. Le prélat commença lui-même, dans son diocèse, l'enquête préliminaire qui fut continuée par son successeur, Mgr Coullié, aujourd'hui cardinal-archevêque de Lyon. La procédure fut ouverte à Rome le 27 janvier 1894, après beaucoup de difficultés et de retards, grâce à l'action persévérante du supérieur général des Sulpiciens, M. Captier, premier postulateur de la cause.

La première phase du procès fut close en juin 1898, par une sentence favorable du tribunal de la Rote. Au printemps de 1903, devant le pape Léon XIII, la Congrégation des Rites affirmait, *coram sanctissimo*, l'ex-

ercice héroïque des vertus, décision approuvée solennellement par Pie X à la fin de la même année, au mois de novembre. La lecture du décret des vertus se fit le 6 janvier 1904, en grande cérémonie, devant l'ambassadeur de France auprès du Vatican, M. Nisard, qui assistait officiellement à la séance de la Congrégation.

Le procès des miracles fut définitivement jugé le 24 novembre de l'année dernière et



Jeanne d'Arc entrant dans Orléans

le décret relatif à ce troisième procès fut lu au Vatican le dimanche 13 décembre, en présence du pape et de nombreux cardinaux et évêques, dont plusieurs français.



Des protestants et des libres-penseurs apportent à la mémoire de Jeanne d'Arc le tribut d'écrits pieusement émus. Lisez sur son enfance ces lignes d'Anatole France :

" Elle apprit de sa mère *Notre Père*, *Je*

vous salue, Marie, et Je crois en Dieu. Elle entendit conter quelques belles histoires de saints et de saintes. Ce fut tout l'enseignement qu'elle reçut. Aux jours fériés, dans la nef de l'église, elle se tenait sous la chaire, assise sur les talons, à la manière des paysannes, tandis que les hommes demeuraient debout contre le mur, et elle entendait le sermon du curé.

« Dès qu'elle en eût l'âge, elle travailla aux champs, sarclant, bêchant, et, comme font encore aujourd'hui les filles du pays lorrain, accomplissant des tâches d'homme.

« Les prairies, don du fleuve, étaient la principale richesse des riverains de la Meu-

affirmer qu'une chose était vraie, elle se contentait de dire :

« — Sans faute !

« Quand les cloches sonnaient l'angélus, elle se signait et s'agenouillait. Le samedi, jour de la Sainte Vierge, gravissant le coteau d'herbes, de vignes et de vergers au pied duquel s'appuie le village de Greux, elle gagnait le plateau boisé d'où l'on découvre, à l'est, la verte vallée et les collines bleuissantes. Sur la hauteur, à une petite lieue du village, dans un ravin plein d'ombre et de murmures, la fontaine de Saint-Thiébault, dont l'eau très pure guérit de la fièvre et cicatrise les plaies, jaillit sous les



Jeanne d'Arc fait prisonnière

se. Quand la récolte des foins était faite, tous les habitants de Domrémy avaient droit de pâture dans les prairies du village, et ils y pouvaient mettre des têtes de bétail en nombre proportionnel à celui des fauchées de pré qu'ils possédaient en propre. Chaque famille prenait à son tour la garde des troupeaux ainsi rassemblés. Jacques d'Arc, qui avait un peu d'herbage, mettait ses boeufs et ses chevaux avec les autres. Lorsque venait son tour de garde, il s'en déchargeait sur sa fille Jeanne, qui allait au pré, sa quenouille à la main.

« Mais elle aimait mieux vaquer aux soins du ménage, coudre et filer. Elle était pieuse. Elle ne jurait ni Dieu ni les saints, et, pour

hêtres, les frênes et les chênes. Au-dessus de la fontaine, s'élève la chapelle de Notre-Dame de Bermont. Dans la belle saison, elle est toute parfumée de l'odeur des prés et des bois. Et l'hiver enveloppe ce haut lieu de tristesse et de silence. En ce temps-là, vêtue du manteau royal et la couronne au front, dans ses bras son divin enfant, Notre-Dame de Bermont recevait les prières et les offrandes des jeunes garçons et des jeunes filles. Elle faisait des miracles. Jeanne l'allait visiter en compagnie de sa soeur Catherine, de quelques filles ou garçons du pays, ou toute seule. Et, le plus souvent qu'elle pouvait, elle brûlait un cierge en l'honneur de cette céleste dame. »



Camille Pelletan, un farouche mécréant, s'amollit devant la douce et grande figure de Jeanne d'Arc. Il n'y a que quelques mois, il écrivait dans le *Matin*, de Paris, un article qui, venant de pareille source, a une valeur toute spéciale; j'en détache ces lignes où se

thousiasme un roi indolent et égoïste, des chefs militaires fort semblables à des chefs de brigands; des conceptions d'une merveilleuse clairvoyance politique et militaire; Orléans délivrée; la marche sur Reims poursuivie triomphalement devant des ennemis comme paralysés; le coeur rendu à la France; la fortune des armes retournée; le pays

prenant conscience de lui-même dans sa libération de la conquête étrangère."



Toute personne qui s'arrête à réfléchir sur l'histoire si vraie et si invraisemblable de Jeanne d'Arc, est surtout étonnée de voir qu'une jeune personne, presque encore une enfant, ait pu passer de la paix des champs à la dure vie des camps, au commandement d'une armée—l'armée d'un roi. Mais que pouvait-elle donc connaître de tout cela? En quoi et par quoi en avait-elle pris connaissance? Vivait-elle dans un monde de guerriers? Non. Était-elle issue de guerriers? Non.

Tout ce qu'elle savait de la guerre et de ce qui en est le fond et les accessoires, n'importe quel autre enfant de son village pouvait en savoir autant. Laissons parler ici un autre de ses biographes :

"Cependant, les affaires du royaume de France allaient au plus mal. On le savait, à Domrémy, car le village était sur la route et les passants apportaient les nouvelles. C'est ainsi qu'on y avait appris le meurtre du duc Jean de Bourgogne, à qui les conseillers du dauphin firent payer, sur le pont de Montereau, le sang versé rue Barbette et qui

en furent les mauvais marchands, cette mort ayant mis très bas leur jeune prince. La guerre s'en était suivie entre Armagnacs et Bourguignons. Et cette guerre n'avait que trop profité aux Anglais, obstinés ennemis du royaume, qui, depuis deux cents ans, possé-



Jeanne d'Arc sur le bûcher

trouve condensée l'oeuvre de la nouvelle Bienheureuse :

"L'idée de la patrie française découverte, presque créée par une paysanne illettrée de dix-huit ans; cette fille obscure et ignorante, dominant, purifiant, électrisant de son en-



daient la Guyenne et y faisaient un grand négoce. Mais la Guyenne était loin et peut-être ne savait-on pas, à Domrémy, qu'elle avait été, jadis, dans les appartenances des rois de France. Ce qu'on y savait très bien, au contraire, c'est que durant les derniers troubles du royaume les Anglais avaient repassé la mer et que Mgr Philippe, fils du feu duc Jean, leur avait tendu la main. Ils occupaient la Normandie, le Maine, la Picardie, l'Île-de-France, Paris, la grande ville. Or, les Anglais étaient très haïs et très craints, en France, pour leur grande réputation de cruauté. Non qu'ils fussent, en réalité, beaucoup plus méchants que les autres peuples. Mais la guerre est cruelle en soi et qui la porte chez un peuple devient justement odieux chez ce peuple.

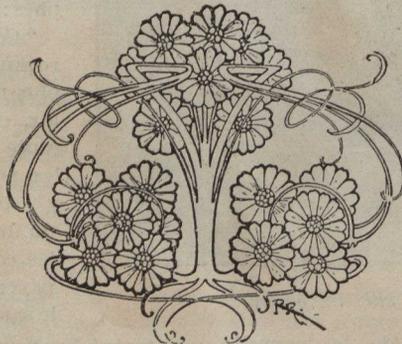
“Jeanne avait alors treize ou quatorze ans. La guerre partout autour d'elle, même dans les jeux des enfants; le mari d'une de ses marraines pris et rançonné par les gens d'armes; le mari de sa cousine germaine, Mengette, tué d'un coup de bombarde; le pays natal foulé par les routiers, incendié, pillé, dévasté, tout le bétail emporté; des nuits d'épouvante, des rêves affreux: voilà ce qu'elle connut dans son enfance.”

Nous n'avons pas à nous laisser distraire, au sujet de Jeanne d'Arc, par les faits tendancieux et fort étranges racontés, un peu plus en ces derniers temps, mais toujours un peu en tous temps depuis le XVe siècle, par des historiens ou des professeurs.

Nous avons à l'appui de l'idéal que nous nous sommes fait de la *douce* paysanne et de la guerrière inspirée, l'autorité d'historiens et de conteurs appartenant à toutes les croyances religieuses et politiques.

L'instinct populaire—cette faculté si vague et si sûre à la fois—n'a pas hésité un seul instant. Et l'Eglise et la France n'ont fait, vraiment, que confirmer le verdict de cet instinct en donnant à la mémoire de Jeanne la double consécration religieuse et civique. La campagne de Thalamas et la résurrection de toutes les légendes déprimantes ou négatives n'ont pas plus d'effet, de nos jours, que le jugement rendu à Rouen. Le corps fut brûlé, mais le noble cœur est resté vivant. O prodige! s'écriait Coppée, parlant de l'anglais Winchester devenu bourreau,

O prodige! le cœur de la vierge française,
Ce cœur si doux, si tendre et cependant si fort,
Est vivant à ses pieds dans l'ardente fournaise,
Miraculeusement épargné par la mort!





L'Élu de son Cœur

GERALD passait nerveusement la main dans sa barbe légère et soyeuse, d'un brun chaud, où quelques fils d'argent commençaient à se montrer, malgré qu'il eût quarante ans à peine. Son front très large, plein de pensée, était traversé d'un fin sillon qui révélait l'énergie féconde du songeur et de l'écrivain de race, et, sous ses paupières baissées, on devinait que les yeux devaient avoir une magnétique splendeur, un fluide attirant. Grand, plutôt mince, il semblait la personnification de la distraction et de la noblesse physique et morale.

L'aspect de son cabinet de travail indiquait le luxe sobre et de goût artistique, une situation au-dessus de l'aisance.

Une pensée très grave semblait l'obséder à cette heure.

Soudain, il eut un léger frémissement de tout son être, et une fugitive pâleur envahit son visage; mais ce fut bref comme un éclair: il se ressaisit aussitôt.

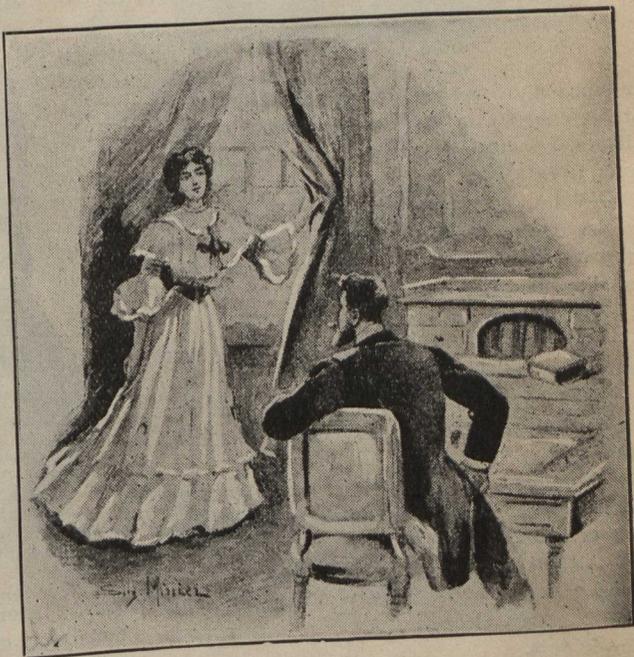
Un froufrou aérien de soie se faisait entendre, en même temps qu'un pas délicat sur le tapis de l'antichambre, et, la portière d'étoffe ancienne se soulevant, une jeune fille, vêtue de crêpe de chine bleu pâle parmi de vieilles dentelles aux tons ocrés, apparut; cas-

quée de cheveux noirs, le teint d'une pâleur ambrée, elle était exquise à voir en ce geste de la main délicate, du bras fuselé retenant très haut, en un geste souverainement élégant, la tenture de brocatelle.

—Vous m'avez demandé? fit-elle d'une voix grave et musicale, avec une anxiété dans le regard.

—Oui, Miriem, entrez; j'ai à causer avec vous.

Miriam! Ce nom lui seyait à merveille; il



y a des noms qui sont l'antithèse criante de ceux qui les portent, mais celui-là était bien celui qui convenait à la beauté presque orientale de la jeune fille.

Elle laissa retomber lentement la portière,



avança d'un pas souple, et s'assit devant la table chargée de papiers, de documents et de livres, en dardant son regard plein d'acuité sur Gérard.

—Voilà, dit-il posément sans la regarder.

Ses doigts déplièrent une lettre d'un mouvement qu'il cherchait à rendre ferme, mais où l'on devinait une nervosité.

—Encore! fit Miriem, irritée.

—Oui, encore, dit Gérard; ma mère vous en a peut-être parlé?

—Non, je la quitte à l'instant; nous rentrons du concert et n'avons causé que musique.

—Vraiment, elle semblait cependant enthousiasmée; je croyais qu'elle n'y tiendrait pas et vous dirait quelques mots à ce sujet.

—Ah! fit Miriem, dites donc alors?

—Le marquis de Salvère demande votre main... Très riche...

—Je sais.

—Très bien...

—Je sais.

—Aimable... homme du monde...

—Je sais, je sais... Joli danseur, causeur exquis, musicien délicieux, etc., etc., toute la lyre, dit Miriem en riant.

Gérald, déconcerté, la regarda.

—Oui, ne riez pas, il a toutes les qualités, et j'espère que celui-ci sera enfin agréé.

Les beaux sourcils bruns se froncèrent, et une étrange expression de hauteur envahit les traits de Miriem.

—Je croyais... j'espérais... que vous n'auriez pas une aussi grande hâte à me faire quitter la demeure de votre mère.

—Ah! Miriem, s'écria Gérard, n'interprétez pas mal, je vous en prie, mais songez... Votre chère mère a laissé la charge de sa précieuse enfant à ma mère, qu'elle vénérât, en qui elle avait la plus entière confiance; plus que cela, elle a voulu que je fusse votre tuteur et que je prisse le souci de gérer votre fortune. Mais songez, Miriem, songez quelle responsabilité nous incombe devant vous et devant le monde, et faites bien attention à ce qui peut se dire d'une jeune fille telle que



vous, souverainement belle, riche, élégante. Vous nous connaissez assez pour comprendre qu'un soupçon effleurant la vieille demeure

qui vous a ouvert ses portes, serait pour nous une douleur atroce.

—Un soupçon? quel soupçon? murmura Miriem d'une voix blanche. Je ne comprends pas.

Un nuage pourpre passa sur le front de Gérard, mais il ne répondit pas à cette question.

—Nous comptons vous marier dès votre sortie du couvent.

—Je n'en suis sortie que depuis dix mois. On a cru devoir m'y laisser jusqu'à dix-neuf ans, dit-elle railleuse, sous prétexte de me perfectionner en tout, art et science!

—Ma mère allait vous voir tous les jours.

—Oh! votre mère est adorable, et, m'aimant comme elle m'aime, je suis surprise de tant de hâte à m'expédier ailleurs.

—Les points sur les *i*, les dois-je donc mettre, Miriem?

—Non, non; mais si je ne veux pas me marier, moi! scanda-t-elle d'une vibrante voix où il y avait des sanglots.

—Ah! Miriem, murmura Gérard, quelle imprudence!

—Ou, du moins, si je veux me marier selon mon coeur.

—Qui vous le refuse?

Une glorieuse lumière éclata sur le visage de la jeune fille; elle se leva, elle regarda Gérard avec une sorte de défi.

—Vous permettriez? vous voudriez me donner ce consentement?

—Si celui que... vous aimez est digne de vous.

—Ah! certes! dit Miriem en croisant sur sa poitrine ses mains de lis veinées de bleu.

—Nommez-le donc sans plus tarder.

Avec extase, elle regarda la douce lumière du ciel, la pâleur nacrée du crépuscule, les fragiles étoiles des clématites qui battaient la fenêtre sous le souffle délicat de la brise, et, très lentement, elle murmura:

—Il s'appelle la sagesse et la bonté, la grandeur d'âme et le savoir; il s'appelle la poésie et le dévouement; il s'appelle du nom le plus beau qui se puisse entendre et qui me puisse séduire.

—Après, dit Gérard, légèrement anxieux, Miriem, vous pouvez avoir confiance. Que craignez-vous, s'il a tous ces dons et que votre coeur soit si plein de lui?

Elle poussa un cri éperdu d'ivresse.

—Jurez! jurez que vous ne briserez pas mon coeur ni le sien, car il m'aime, je le sais, malgré le soin qu'il prend à me le cacher et à m'éviter, et c'est pour cela même qu'il cherche à m'écarter de lui.

Gérard restait impassible en apparence, mais un orage grondait sourdement en lui.

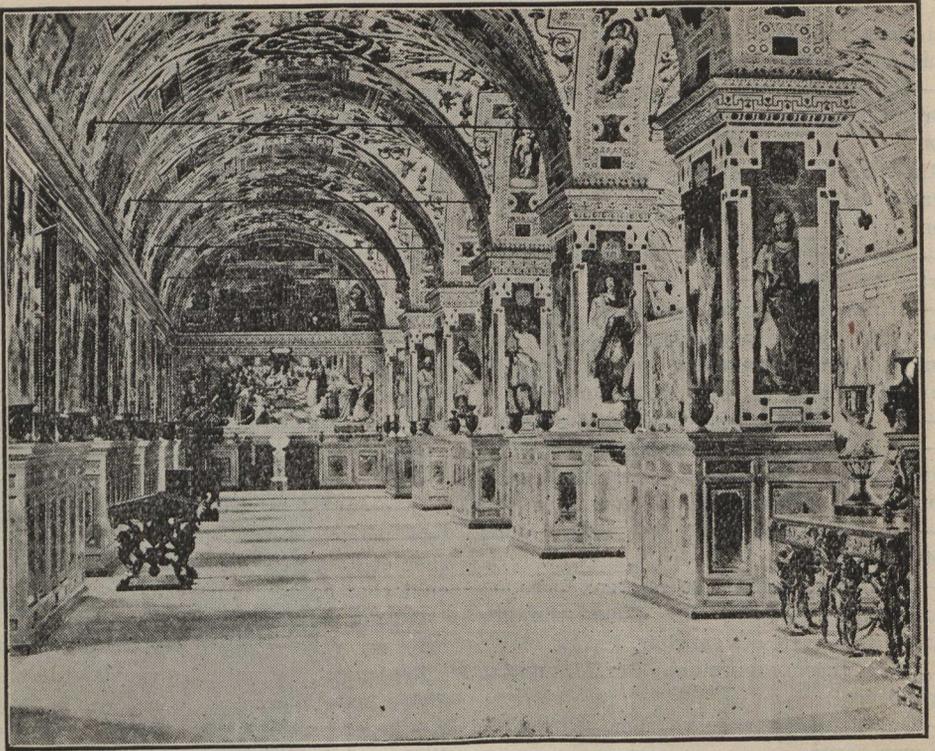
Lentement, la nuit descendait, parfumée, divine, extatique.

—Regardez, là-haut, cette mystérieuse étoile qui brille, dit Miriem; interrogez-la, elle vous dira tout bas le nom que je tremble de prononcer, elle vous dira que celui dont mon coeur est plein est le seul que je puisse aimer, elle vous dira qu'il se nomme Gérard Gerval, et que jamais Miriem ne voudra porter d'autre nom.

—Ah! balbutia très bas Gérard en tombant à genoux, oserai-je jamais, chère idole?

Question

*A quoi songez-vous, ô Marquise,
Qui peut vous causer un tourment?
J'aperçois votre moue coquette
Et mon coeur bat plus prestement.
Je voudrais, froid comme banquise,
Cacher mon vif égarement.
Peut-être seriez-vous conquise
A votre tour?—soupçon charmant!—
Mais à quoi songez-vous, Marquise?*



Bibliothèque du Vatican

UN touriste protestant, épris de tout ce qui est beau et noblement grand, disait : "Le monde doit beaucoup à ces papes éclairés et amoureux de l'art qui ont fait du Vatican, non seulement la demeure du Chef de l'Eglise catholique, mais un merveilleux trésor d'oeuvres artistiques, où sont conservés plusieurs des plus belles statues et peintures de la Renaissance."

D'un autre côté, la bibliothèque du Vatican est l'une des plus précieuses qui soit au monde; elle produit une profonde impression sur l'esprit du visiteur.

La grande salle n'a pas moins de 240 pieds de longueur sur 52 de largeur.

Le parquet est en mosaïque; les voûtes resplendent de fresques d'un travail admirable.

A droite, à gauche, partout, se voient les riches cadeaux offerts à différents papes : vases de porphyre, urnes de malachite, crosses d'or, candélabres d'argent massif, etc.

Mais tout cela n'est que l'extérieur décoratif pour les trésors cachés de la bibliothèque.

Il y a dans celle-ci 24,000 manuscrits d'une valeur inestimable, dont quelques-uns sont les plus primitives copies des Evangiles.

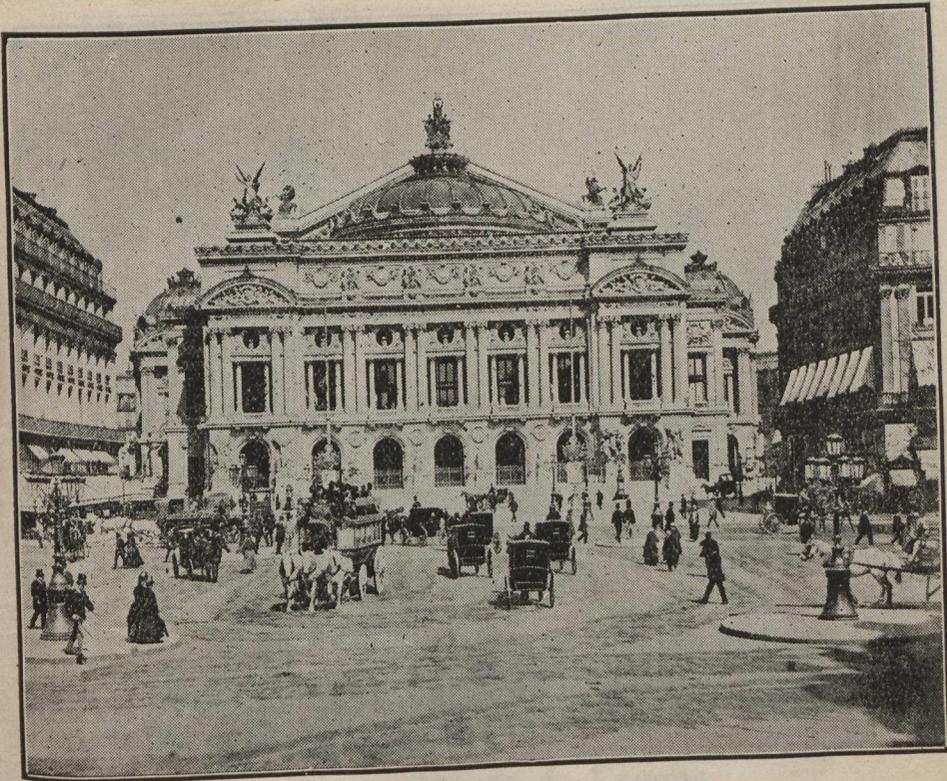
En fait de livres imprimés, on en compte plus de 50,000. Pour la variété, cette collection est sans rivale. Certaines reliures sont à elles seules des trésors.

On n'expose que très rarement à la vue les manuscrits et les livres rares. Ils sont déposés dans des caisses magnifiquement ouvragées et décorées.

Le pape Léon XIII, savant érudit et fin lettré, passe pour celui qui consulta le plus souvent et le mieux toutes ces richesses écrites ou imprimées.

L'accès à ces richesses est accordé à ceux qui peuvent en tirer réellement profit.

Pour les profanes et les simples visiteurs, voir cette bibliothèque, en examiner le décor, se savoir près de tant de trésors, c'est déjà une aubaine précieuse et inoubliable.



Le Grand Opéra de Paris

CE monument élevé à l'art musical, dans toutes ses branches, est tellement connu dans le monde entier que la simple mention de Grand Opéra, c'est suffisant pour que l'on comprenne partout qu'il s'agit de celui de Paris.

Ce n'est pas seulement un des plus beaux édifices de la métropole française, c'est encore le plus grand théâtre du monde, non pas tant en raison du nombre de personnes qu'il peut loger assises—soit 2,200 — mais parce qu'il couvre une superficie de trois acres de terrain en plein cœur de la ville.

Après l'avoir vu une fois, on ne saurait oublier la beauté du coup d'oeil quand on l'approche.

De larges degrés en marbre conduisent à une façade ornée de groupes sculptés représentant la Poésie Lyrique, la Poésie Idyllique, la Musique, la Déclamation, le Chant et la Danse.

Au-dessus de ces groupes se trouvent des médaillons avec la figure de quatre célèbres

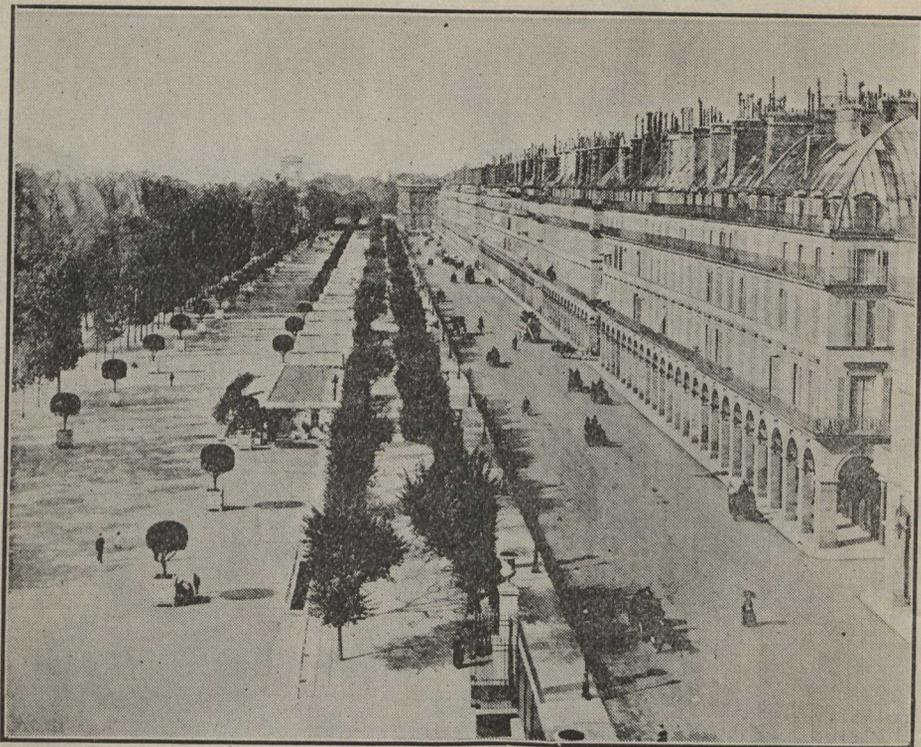
compositeurs, puis, sur toute la largeur, une Loge ou galerie embellie de colonnes monolithes style corinthien et d'un parquet en marbre.

Puis il y a les figures, en bronze doré, de Mozart, Beethoven, Auber, Rossini, Meyerbeer et Halevy dont les oeuvres font si souvent les frais de représentations à cet Opéra.

A droite et à gauche, sur le toit, de gros groupes en bronze doré s'élançant radieusement vers la voûte céleste, représentant la Poésie et la Musique avec les muses composant, leurs suites.

Et pour couronner l'ensemble de ces beautés, un dôme majestueux, triomphant, sur lequel se détache la statue d'Apollon tenant une lyre d'or qui brille, sous les feux du soleil, longtemps encore après que l'ombre est descendue dans la place de l'Opéra et les rues voisines.

Vrai phare lumineux qui semble appeler tous les humains épris de beau, de grand et d'artistique.



La rue de Rivoli, Paris

IL semble n'y avoir qu'une opinion au sujet de la rue de Rivoli parmi les touristes du monde entier, même les plus chauvins, c'est que cette rue est la plus belle artère commerciale qu'on puisse imaginer.

Elle est bordée sur un côté et sur une longue distance par le Jardin des Tuileries, autrefois le site même des Tuileries (détruites par les Communards en 1871), et par le magnifique Musée du Louvre.

Plus loin, mais du même côté, s'élève un fort beau monument gothique : la Tour Saint-Jacques.

Le côté nord de la rue de Rivoli n'est pas moins intéressant. Il y a là le fameux Palais Royal, le non moins fameux Théâtre Français, les grands magasins du Louvre et ces hôtels vraiment princiers qui ont noms : Continental, Meurice, Windsor.

Le trait le plus caractéristique de la rue de Rivoli est la ligne d'arcades qui s'étend, sur un très long parcours, du côté droit.

Ces arcades sont fournies par une projection du premier étage au-dessus du trottoir, jusqu'à l'extrémité de la chaussée.

Ces arcades assurent aux promeneurs et aux magasiniers un délicieux abri contre le soleil et la pluie.

Sous ces arcades étincellent les vitrines universellement renommées des bijoutiers, des photographes de haute volée, des marchands de précieux bibelots.

Ces vitrines sont à elles seules une attraction de tout premier ordre ; elles attirent les étrangers, comme la lumière attire les libellules.

A cet endroit, rendez-vous de tous les pays, on entend parler toutes les langues, surtout l'anglais, parce que l'Américain semble plus particulièrement l'esclave des belles choses qu'on y voit et achète.

Ce nom de Rivoli commémore la victoire remportée par les Français contre les Autrichiens à Rivoli, en Italie.



Groupe de Lapons

A PRES avoir vu des endroits qui indiquent le mieux l'oeuvre de la civilisation, pénétrons maintenant en Laponie où cette même civilisation n'a pas opéré grand' merveille, bien que cette région soit voisine de la Norvège, pays bien développé.

Ce groupe de Lapons habite, près du Cap Nord, un pays où font escale les steamers chargés d'excursionnistes qui vont en croisière dans le nord—voyages fort à la mode depuis quelques années. La visite à ces Lapons excite toujours beaucoup d'intérêt.

Ce sont des gens pourtant peu attrayants, très malpropres, très laids. Les hommes sont petits, les femmes plus encore.

Ils ont beaucoup de ressemblance pour le visage avec nos Indiens.

Ils se revêtent de peaux de rennes avec le poil en dehors; ces vêtements durent infiniment et se passent de parents à enfants. C'est le plus gros article des héritages.

Leurs jambes sont entourées de bandes faites avec de la peau de baleine, et si ser-

rées, qu'on dirait que cela fait partie de leur propre peau.

Ces Lapons mènent une vie misérable. Ils habitent des huttes faites de bois, de tuft et de paille et "tapissées", à l'intérieur, avec des peaux de rennes.

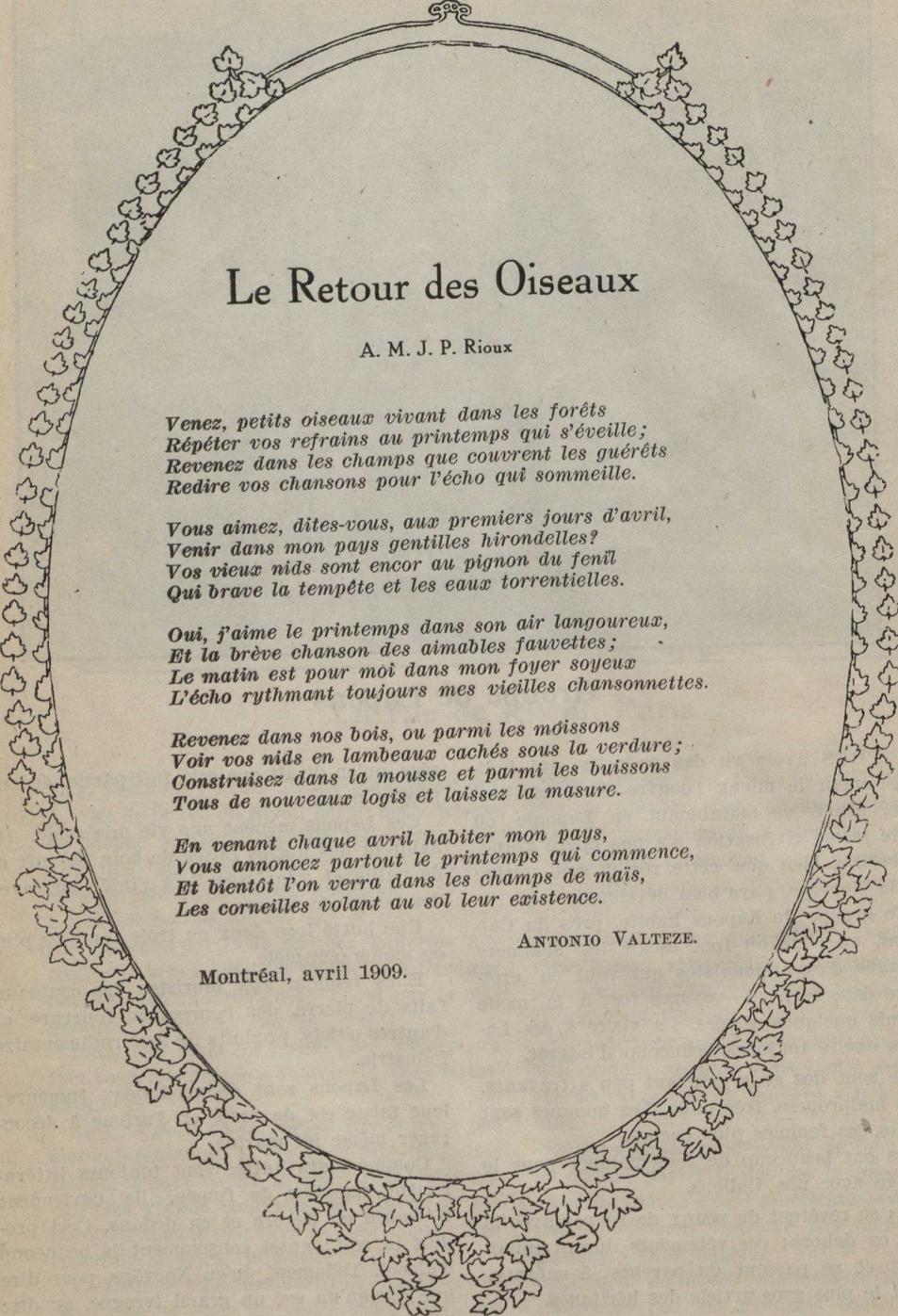
Une hutte loge deux ou trois familles, plus ou moins pêle-mêle.

Elles vendent aux touristes des couteaux faits de pierre, des bourses en fourrure et d'autres objets, produits de leur rudimentaire industrie.

Les Lapons sont de prodigieux fumeurs; leur tabac est de forcé et d'arôme à décourager même les marins.

Comme leurs huttes sont toujours littéralement remplies de fumée, ils deviennent boucanés en dehors et en dedans. Ceci produit la soif; aussi consomment-ils beaucoup d'alcool. Tellement qu'en Norvège, pour dire que quelqu'un est un grand ivrogne, on dit: "Il boit comme un Lapon".

(A continuer.)



Le Retour des Oiseaux

A. M. J. P. Rioux

*Venez, petits oiseaux vivant dans les forêts
Répéter vos refrains au printemps qui s'éveille;
Revenez dans les champs que couvrent les guérêts
Redire vos chansons pour l'écho qui sommeille.*

*Vous aimez, dites-vous, aux premiers jours d'avril,
Venir dans mon pays gentilles hirondelles?
Vos vieux nids sont encor au pignon du fenil
Qui brave la tempête et les eaux torrentielles.*

*Oui, j'aime le printemps dans son air langoureux,
Et la brève chanson des aimables fauvettes;
Le matin est pour moi dans mon foyer soyeux
L'écho rythmant toujours mes vieilles chansonnettes.*

*Revenez dans nos bois, ou parmi les moissons
Voir vos nids en lambeaux cachés sous la verdure;
Construisez dans la mousse et parmi les buissons
Tous de nouveaux logis et laissez la mesure.*

*En venant chaque avril habiter mon pays,
Vous annoncez partout le printemps qui commence,
Et bientôt l'on verra dans les champs de maïs,
Les corneilles volant au sol leur existence.*

ANTONIO VALTEZE.

Montréal, avril 1909.



NOTRE FEUILLETON.

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le Secret de Pen-Houarn

PAR MAXIME AUDOUIN

I

S'ABANDONNANT à l'instinct de sa monture,—un joli cob irlandais dont elle avait éprouvé la sûreté de pied,—Mlle Andrée de Trescalan gravissait distraitement l'escarpement de la sente ravinée, semée de traîtres cailloux roulants, qui s'élève en lacet, entre une double haie d'arrosches et de tamaris, jusqu'à la crête de la falaise.

Des aboiements furieux, un bruit de lutte, la tirèrent soudain de sa rêverie.

—La voix de Turc! grommela-t-elle, contrariée, cette méchante bête cherche quelle à tous les chiens du pays!... hop ! Fritz!...

A l'appel de sa maîtresse, le cheval raidit ses jarrets, et, en quelques bonds, atteignit le sommet du plateau, sorte de promontoire rocheux surplombant la mer de plus de soixante mètres.

L'endroit est désert, d'aspect sauvage : point de cultures; en face, la baie; en arrière, une lande brûlée par les embruns, semée d'un gazon rare, parmi lequel poussent des touffes de fougères naines, d'oeillets de France et de chardons bleus. Pas d'autre habitation qu'une maison bâtie et couverte en pierres—en réalité une ancienne casemate, reste d'un fortin démantelé, dominant l'horizon de toutes parts, vrai nid d'aigle perché sur ce socle de granit noir, luisant et dur comme du fer.—de là, sans doute, le nom donné au promontoire,—*Pen-Houarn*,—“la Tête de Fer”.

Le spectacle qui attendait la promeneuse au déboucher du sentier lui arracha un cri de colère.

—Par exemple! c'est trop fort!

Un jeune homme, un garçon du pays à en juger aux apparences maintenait Turc, son beau danois, à demi suspendu par la peau du cou ainsi qu'il eût fait d'un roquet, le secouait d'importance, non sans lui infliger, à l'aide d'un bâton, une correction exemplaire.

En vain l'animal se débattait, essayait de mordre, il ne réussissait pas à esquiver les coups que l'exécuteur continuait de lui appliquer avec une méthode implacable.

—Ici, Turc! commanda-t-elle sèchement.

Le jeune homme leva la tête, lâcha le danois qui s'enfuit la queue basse, hurlant encore de douleur, puis s'occupa d'examiner les blessures d'un charmant épagueul, que la féroce bête avait pillé brutalement.

Mlle de Trescalan poussa sur lui son cheval, et, l'apostrophant avec violence.

—Qui vous a permis de toucher à mon chien?

L'inconnu se détourna pour répondre, poliment mais avec fermeté.

—Demandez-lui plutôt qui lui a permis de se jeter sur le mien?

—Vous l'avez battu!

—Devais-je laisser étrangler Phanor? Je me suis contenté de lui donner une leçon.

—Une leçon?—est-ce que vous prétendriez m'en donner une à moi aussi?

—Ma foi, vous en auriez peut-être besoin?

—Insolent!...

Elle avait le sang vif. Elle leva sa cravache sur cet individu qui osait la braver.

Il ne broncha pas. Son regard croisa hardiment celui de Mlle de Trescalan. On eût dit le choc de deux épées, de deux bonnes lames de même trempe, se tâtant et se cherchant avant un engagement mortel.

Ils étaient dignes de se mesurer.

Sanglée dans une amazone de drap olive, dont la couleur sombre mettait en valeur sa carnation de blonde, un petit chapeau tyrolien campé crânement sur la mousse d'or fauve de sa chevelure, le profil impérieux, l'arc des sourcils accentué par un froncement de colère, les lèvres serrées, les narines palpitantes, toute frémissante d'une indignation qui se contenait à peine, elle évoquait ce genre de beauté sévère, quasi virile, que les sculpteurs prêtent à la Diane païenne, la chaste et irritable déesse des bois.

A demi dressée sur sa selle, prête à châtier, le bras suspendu dans une menace, elle était superbe d'emportement et de passion.

Lui, ne paraissait nullement ému. Même, n'eût été le muet défi de ses yeux gris d'acier, traversés d'un reflet dur, on eût dit un spectateur indifférent, sinon amusé. Mais, non moins saisissant qu'entre son attitude froide, un peu railleuse, et celle de la belle Diane offensée, était le contraste entre la vulgarité de sa mise,—et son air, la correction, l'aisance à la fois courtoise et hautaine de ses manières comme de son langage. Il était vêtu à la façon des pêcheurs, d'un pantalon et d'une vareuse de molleton bleu, non autrement qu'eux coiffé d'un béret et chaussé de sabots de bois. Et l'on ne pouvait pas ne pas être frappé de l'étrange disparate que formait avec cet accoutrement grossier, outre la finesse nerveuse des attaches, la noblesse du port et du visage de ce fier garçon, au front élevé respirant l'énergie et l'audace, au nez en arrête vive légèrement busquée des conquérants, souligné d'une longue et soyeuse moustache brune, au menton carré accusant une volonté infrangible.

Un instant, les deux ennemis demeurèrent ainsi en présence, se mesurant en silence, se provoquant du regard.

Enfin, l'impétueuse jeune fille, domptée par le calme souverain de l'énigmatique personnage laissa retomber son bras, détournant la tête de son cheval, et, méprisante :

—Je me plaindrai à mon père : il débarrassera le pays des vagabonds.

—Je ne suis pas un vagabond, puisque je possède un domicile dans la commune.

—Que je ne vous rencontre plus sur mon chemin !

—Le chemin appartient à tout le monde, mademoiselle de Trescalan.

—Je vous défends de m'appeler par mon nom !

—S'il est le vôtre, par quel autre nom voulez-vous donc que je vous appelle ?

—Vaincue de rechef, elle cravacha son cheval, et s'éloigna au galop, suivie de Turc.

Elle rentra au château, mécontente d'elle-même, profondément humiliée d'avoir eu le dessous dans sa discussion avec ce "vagabond", mais elle ne s'ouvrit à personne de sa déconvenue.

Quelques jours plus tard, elle accompagnait son père dans la falaise avoisinant Pen-Houarn.—Le comte en avait affirmé la chasse à la commune, bien que l'on n'y rencontrât guère que du lapin, et très jaloux de ses droits, il avait, pour défendre ces trois ou quatre cents arpents de sable, un garde dont il se faisait suivre dans ses sorties.

Mlle de Trescalan était demeurée un peu en arrière, lorsque, de l'autre côté du pli de dune qui la séparait des chasseurs et de la mer, deux coups de feu éclatèrent simultanément, suivis presque aussitôt d'une discussion extrêmement violente entre son père et, jugea-t-elle, quelque braconnier.

Elle prêta l'oreille et pâlit...

L'une de ces voix !... Impossible de s'y méprendre.—Oui, cette voix, au timbre railleur, était celle de son inconnu !

Elle pressa le pas et arriva sur le lieu de la querelle.

Le comte et le braconnier avaient tiré à la fois un lapin,—le lapin, tué net, gisait entre eux, et tous deux revendiquaient l'honneur du coup.

Mais, tandis que M. de Trescalan s'emportait en invectives contre son adversaire, celui-ci s'exprimait avec ce calme imperturbable, nuancé d'impertinence, qui semblait lui être habituel.

Au moment où survint la jeune fille,—qu'il ne pouvait voir, se trouvant lui tourner le dos,—il poursuivait, posément, une démonstration commencée.

—A quoi bon, monsieur, discuter plus longuement, puisqu'un simple examen de la bête doit suffire pour nous départager ? Vous avez tiré à plomb, moi à balle,—or, regardez vous-même...

Du bout du canon de son fusil, il montrait sa balle logée dans la tête de l'animal, dont

le reste du corps ne révélait pas trace du moindre grain de plomb.

Dépitée de sa maladresse, ainsi péremptoirement établie devant témoins, et plus encore peut-être de l'infériorité où le mettait le sang-froid de son interlocuteur, le comte recourut à un autre argument.

—En tout cas, vous n'aviez pas le droit de tirer dans cette falaise, dont la chasse m'appartient.

—Ceci est un point de vue différent, mais encore contestable.

—Comment cela, je vous prie?

—Il s'agirait de prouver que nous sommes ici chez vous et non chez moi.

—Chez vous?

—Il n'existe pas de délimitation précise entre *vo*tre falaise et *mon* domaine.

Le jeune homme désignait, à une faible distance de là, le plateau où s'élevait sa misérable cabane.

Le comte fit entendre un éclat de rire insultant.

—Ah! ah! votre domaine!... joli domaine, en vérité!

—Il en vaut un autre; du moins, il m'appartient légitimement, je ne l'ai pas volé.

—En voilà assez! garde!

Sur un signe de son maître, le garde se rapprocha pour instrumenter; il ne semblait pas témoigner un bien grand empressement.

—Faites, mon ami, lui dit l'autre sans se départir de son flegme irritant.

Et il se prêta avec une condescendance dédaigneuse aux formalités du procès-verbal.

Quand ce fut terminé, exaspéré de cette impassibilité, que rien ne réussissait à entamer, M. de Trescalan eût le mauvais goût de ricaner, par manière de conclusion.

—Cela vous apprendra, manant, à braconner sur mes terres.

Le jeune homme riposta avec hauteur.

—Je ne suis pas un manant, pas plus que vous, Monsieur, vous n'êtes un gentilhomme.

Le comte s'avança, menaçant.

—Qu'entendez-vous dire par là?

—Que c'est grand pitié quand le valet prend la place du maître...

Cette apostrophe, sanglante pour qui en connaissait le sens caché, produisit, sur celui à qui elle s'adressait, un effet prodigieux.

C'est qu'elle rappelait nettement et sans ambages, certains bruits fâcheux qui, jadis,

avaient couru sous le manteau dans le pays, —une anecdote déjà ancienne, puisqu'elle remontait à la Révolution.

A cette époque, disait la légende, un comte de Trescalan, émigré à l'étranger après avoir, par une substitution fictive, passé tous ses biens au nom de son intendant, aurait été attiré par ce misérable dans un guet-apens, dénoncé, arrêté et guillotiné. On ajoutait que, aucune réclamation ne s'étant produite, à la rentrée des émigrés en France, le domestique traître et infidèle ne se serait pas contenté de s'approprier les biens de son maître, mais, par surcroît lui aurait pris son nom et son titre qu'il aurait transmis à ses descendants.

Le comte actuel pouvait bien croire tombée dans l'oubli, après plus d'un siècle écoulé, cette calomnie ridicule qui ne tendait à rien de moins qu'à le représenter comme l'arrière-petit-fils d'un criminel usurpateur.

Et voici qu'on la lui jetait à la face inopinément!

Il blêmit sous l'outrage, et perdant toute mesure, il se fût sans doute laissé entraîner à quelque extrémité regrettable, si sa fille n'eût jugé à propos de s'interposer entre les deux ennemis.

—Mon père, est-ce que vous allez vous commettre avec cet homme?

Celui que Mlle de Trescalan traitait avec un si parfait dédain ne s'était pas encore aperçu de sa présence. Au moment où elle se démasqua, il se découvrit respectueusement. Mais, loin de lui rendre son salut, elle affecta même de l'ignorer.

Alors, comme si l'affaire n'avait pour lui aucune importance, il se baissa et ramassa tranquillement l'objet du litige.

—Je vous défends de vous emparer de ce gibier! enjoignit impérieusement le comte, — il m'appartient!...

—Dans ce cas, mademoiselle, c'est à vous que je prendrai la liberté d'en faire hommage.

Mlle de Trescalan lui tourna le dos avec le mépris d'une reine offensée.

—Eh! bien, gronda-t-il en haussant les épaules, la bête ne sera donc à personne!...

Saisissant le lapin par les pattes de derrière, et lui imprimant un mouvement de fronde, il le lança à toute volée, du haut de la falaise, dans la mer.

Puis, sifflant son chien, il gagna sa cabane,

laissant le père et la fille décontenancés par ce dénouement inattendu.

Quant au garde, bien malin qui eût déchiffré ses sentiments secrets sur son masque finaud ! L'on eût démêlé, toutefois, une nuance de sympathie indulgente dans l'exclamation à demi-voix dont il salua le départ du braconnier.

—*Pen-Houarn!* va !...

Autrement dit, nous le savons, "Tête de Fer" !...

—Mathurin, demanda Mlle de Trescalan, passé le premier moment de stupeur, —qu'est-ce que c'est, au juste, que cet individu ? Le nom qu'il nous a donné et qui figure sur le procès-verbal, n'est-ce pas Pierre Hervé ?

—Oui, mamzelle, mais les gens d'ici ne le connaissent, et je ne le connaissais moi-même jusqu'à ce jour que sous celui de sa cahute, —*Pen-Houarn*.

—Que fait-il ? de quoi vit-il ? quelle est sa condition ? d'où vient-il ? est-il depuis longtemps dans le pays ?

—Tout ça, c'est bien des questions, mamzelle, et il m'est assez difficile d'y répondre, par la raison que le particulier ne dit que ce qu'il lui plaît de ses affaires, et qu'il ne lui plaît pas d'en dire grand chose.

—Mais enfin ?

—Pour ce qui est de sa condition et d'où qu'il vient, je commencerai par vous confesser que je n'en sais rien : vous avez pu vous rendre compte que le gaillard n'est pas commode, et nul ne peut se vanter d'avoir fourré le nez dans ses papiers. Depuis quand qu'il est ici ? Voilà tantôt cinq six ans qu'il acheta, de la commune ou de l'Etat, l'ancien fort de la pointe. Ils sont deux, là-dedans, lui, et un vieux, vieux, qui a bien cent ans passés, qui a nom M. Yvon, et qui ne sort jamais. Quant à dire ce qu'il fait et de quoi il vit ?... allez-y voir... Il chasse...

—Oui, interrompit M. de Trescalan avec humeur, le drôle tue mes lapins, et vous le laissez braconner impunément !

Mathurin se rebiffa.

—Vous avez tort de m'accuser, monsieur le comte : j'ai été soldat, et, quand on me donne une consigne, je l'exécute sans barguigner... Quoique, à vrai dire, dans le cas présent, le dégât n'aurait pas été de conséquence...

—Bah ?

—Vous veniez si peu, jusqu'à cette année, à votre château de Trescalan, —huit jours par-ci par-là, —et il y a tant de lapins à courir la falaise et à dévaster les champs des riverains !

—Vous n'avez pas à apprécier.

—Au surplus, c'est la première fois qu'il m'arrive de prendre notre homme en maraude ; d'ordinaire, il ne tire qu'au long de la grève, à marée basse, sur des mouettes et des goëlands, —pour son plaisir, j'imagine, car ce n'est point avec un tel gibier que l'on garnit un pot-au-feu !

—C'est là un existence de paresseux.

—Oh ! il travaille, aussi : le plus souvent, il pêche, soit dans les rochers, soit dans une petite barque qu'il mène tout seul et qui lui sert à lever ses casiers. Denyo le mareyeur, qui expédie à Paris, lui achète son poisson, principalement son homard et sa crevette.

—Que pense-t-on de lui, dans le pays ?

—On pense que c'est quelqu'un de fier : ça ne va pas à la cotriade, ça ne cause ni ne fraie avec personne. N'empêche que c'est considéré, parce que c'est bon pour le pauvre monde et que c'est toujours prêt à obliger, on peut même dire se dévouer. Un rude gars, monsieur le comte, que cette mauvaise tête de *Pen-Houarn* ! Tenez, pas plus tard que cet hiver, figurez-vous, il s'en est allé en mer par un temps épouvantable, dans son petit canot, alors que pas un marin du port n'osait sortir, sauver la *Marie-Anne* qui se trouvait en perdition dans la baie...

—Vous parlez de cet individu, ce me semble, avec une singulière complaisance ! observa aigrement M. de Trescalan.

—Dam, monsieur le comte, vous m'interrogez, je ne peux pas vous répondre autre chose que la vérité ?

—C'est bon ! ce drôle m'a insulté, et comme il s'est mis en contravention, ce sera tant pis pour lui, l'affaire suivra son cours jusqu'au bout.

Le garde eut un imperceptible haussement d'épaule qui signifiait :

—Vous êtes dans votre droit, notre maître, mais si j'étais que de vous, je ne ferais pas tant d'histoires pour un méchant lapin !

Le comte le congédia, puis, se tournant vers Andrée.

—Venez-vous ?

Le père et la fille rentrèrent au château sans échanger leurs réflexions.

Lui, de nature vindicative, couvait une rancune implacable. Malheur à l'insolent qui avait osé le braver!—Elle, bien que cruellement froissée de l'incident, ne pouvait détacher sa pensée de ce garçon aux allures mystérieuses, dont le grand air et la politesse hautaine détonnaient de façon si étrange sous la grossièreté de son costume.

II

Ce n'était pas la première fois que les Trescalan avaient à se débattre contre une accusation du genre de celle lancée ouvertement par Pierre Hervé.

Sous la Restauration, le grand-père du comte actuel avait tué en duel un compagnon de cercle qui s'était permis de formuler un doute analogue,—et le comte lui-même, à l'époque de son mariage, avait dû aller sur le terrain pour châtier une allusion outrageante échappée au dépit d'un rival évincé.

On doit ajouter à sa décharge qu'il était d'une entière bonne foi lorsqu'il repoussait avec indignation le soupçon infamant. Bien plus, il avait poursuivi personnellement, une enquête approfondie, avec un sincère souci d'éclairer sa religion, et ses patientes recherches n'avaient amené au jour aucun fait de nature à justifier les racontars ayant eu cours dans le public.

Sa conviction était donc établie quant à sa légitimité de possession. N'imopрте, c'était là toujours chez lui le point vulnérable, la plaie vive d'orgueil.

Or, l'orgueil était sa passion dominante,—l'orgueil d'appartenir à une race dont l'origine remontait, prétendait-il, aux origines même de la Bretagne, puisque, selon lui, un Trescalan aurait été un des compagnons de Budic, le fameux chef de la confédération armoricaine qui délivra Nanthe des Visigoths.

En tout cas, il pouvait prouver que, cinq siècles plus tard, un Trescalan aida Alain-Barbe-Torte à chasser les Normands de Nantes et des îles de la Loire; qu'un autre combattit, en 1222, à Châteaubriant, aux côtés de Pierre Dreux; que l'un de ses ancêtres, Hervé le Borgne, pendant la guerre de la succession de Bretagne, fut tué en défendant

Guérande contre Louis d'Espagne en l'an 1342.

Après la réunion de la Bretagne, les Trescalan avaient fait bonne figure à la cour du roi de France: Louis XIV, notamment, honora l'un d'eux d'une amitié toute particulière, et lui fit contracter un riche mariage, qui porta le relief de la famille à son apogée.

Ces souvenirs fournissaient un aliment inépuisable aux conversations du père et de la fille,—celle-ci non moins follement entichée que lui de leur passé, non moins fière du "sang bleu" qui coulait, pur de tout mélange douteux dans leurs veines patriciennes, car les Trescalan ne s'étaient jamais abaissés à des alliances indignes d'eux.

Le comte avait toujours soigneusement tenu Andrée dans l'ignorance de la calomnie qui, à diverses reprises, avait essayé—vainement d'ailleurs,—d'imprimer une tache à leur blason. Aussi éprouva-t-il la plus violente contrariété qu'il soit possible d'imaginer, lorsque, le soir, à la fin du dîner qui s'était passé dans un silence contraint, le domestique les ayant laissés seuls, elle lui demanda à brûle-pourpoint.

—Que voulait donc dire cet individu, avec cette phrase ambiguë qui vous a si fort irrité cet après-midi?

Le comte répondit: "Je ne sais",—d'un ton à décourager toute velléité d'insistance.

Aussi, bien que ne se méprenant nullement sur cette défaite qui ne réussit qu'à l'intriguer davantage, Andrée ne crut-elle pas devoir insister, dans la crainte de désobliger son père.

Il avait besoin de grands ménagements: son humeur, naturellement chagrine, s'était fort assombrie depuis cinq ans, époque de la mort de la comtesse, et, d'autre part, de très grosses pertes d'argent, survenues récemment, avaient contribué à développer chez lui un état de marasme physique et moral inquiétant.

Un désastre financier avait englouti la majeure partie de leur fortune,—la sienne et celle de sa fille,—et c'était même l'amointrissement considérable de leurs revenus qui le contraignait à se confiner dans leur résidence patrimoniale, dont le séjour n'avait offert jusqu'alors, à lui comme à elle, qu'un médiocre attrait.

Il comptait, du moins, y vivre tranquille, oublié,—et pas du tout, voici que l'obsession de la stupide légende venait le poursuivre jusqu'au fond de ce pays perdu!

Bien que à peine débarqué, et ses dispositions déjà arrêtées pour leur installation définitive, il n'eût pas hésité à reboucler ses malles et à repartir,—mais où aller?—Retourner à Paris?—Son hôtel était mis en vente, et puis, comment se résigner à étaler aux yeux de ceux qui avaient envié sa prospérité, le spectacle de sa déchéance? D'ailleurs, ce départ précipité eût ressemblé à une fuite, un aveu.

Et pourtant, il ne pouvait s'exposer à se retrouver en présence de son insulteur, à subir à nouveau ses impertinences?

Il lui fallait donc écarter cet individu de son chemin, pour cela, le forcer à déguerpir,—mais comment?

Eh! bien, en lui coupant les vivres, tout uniment.

Quel était, d'après les confidences de Mathurin, le principal, sinon l'unique moyen d'existence de Pierre Hervé?—La vente de son poisson. Et qui lui achetait ses crevettes, ses homards?—Denyo le mareyeur.

Or, ce Denyo, que la pauvreté des ressources locales obligeait à cumuler diverses branches d'industrie, se trouvait être en même temps l'entrepreneur avec qui l'on était en pourparlers pour les réparations du château.

Invité à opter entre un maigre sire et le seigneur du village, le choix de l'entrepreneur-mareyeur n'était pas douteux.

Et, de fait, Denyo n'hésita pas un instant. A peine M. de Trescalan lui eut-il laissé à entendre quelle sorte de condition il imposait pour la conclusion du marché, que cet homme lâcha son client avec la plus magnifique désinvolture.

“Ce Pierre Hervé, un feignant et un orgueilleux, à qui l'on n'achetait son poisson que par pure charité. Du moment que cet individu avait le malheur de déplaire à Monsieur le Comte, plus d'affaire avec lui, donc!...”

Le soir même, à Pierre Hervé, venu comme de coutume lui apporter sa pêche, il signifiait brutalement d'avoir à en chercher désormais ailleurs l'écoulement.

Quelques mots échappés à l'entrepreneur

permirent au jeune homme de deviner la raison de ce refus.

Ainsi, la haine de M. de Trescalan n'avait pas reculé devant cette infamie, lui retirer son gagne-pain!

Trop fier pour s'abaisser à implorer ou même à discuter, il reprit tranquillement son panier, et sans mot dire, sans que rien, sur son visage ou dans sa contenance, trahît son immense détresse, d'un pas ferme, il sortit.

III

Si, par cette exécution, maladroite autant que cruelle, M. de Trescalan s'était flatté de se débarrasser de l'ennemi dont la présence dans le pays offusquait sa vue, il pouvait bien s'être livré à un faux calcul.

Le premier effet en fut d'ameuter contre lui l'opinion.

Le bourg n'avait point tardé à être informé de la double mesure de rigueur où l'avait entraîné son ressentiment: au café, le garde n'avait pu tenir sa langue, quant à la scène de la falaise, et l'entrepreneur, blâmé de sa conduite à l'égard de Pen-Houarn, que, malgré sa réserve, on estimait fort, s'était vu dans la nécessité de se justifier, ce qu'il ne put faire, naturellement, qu'en rejetant tout l'odieux de sa conduite sur la pression à laquelle il avait dû céder pour ne pas perdre un travail avantageux.

On blâma le comte de se montrer si vindicatif à son arrivée dans le pays, on lui prêta des intentions despotiques qui parurent inquiétantes pour la tranquillité de tous, et les vieilles rumeurs, depuis longtemps assoupies, se réveillèrent avec une nouvelle force de malignité.

Il n'eût tenu qu'à sa victime d'exploiter cet état d'esprit.

Mais l'âme généreuse de Pen-Houarn plaignait au-dessus de ces mesquineries.

Il avait, d'ailleurs, d'autres soucis.

Le produit de sa pêche ne constituait que trop réellement, jusqu'à ce moment, son unique ressource. Le mareyeur lui fermant ce débouché, de quoi allaient-ils vivre, maintenant, lui et son compagnon?

Pendant quelque temps, les marchandes au panier du bourg lui achetèrent son poisson;—puis, un beau jour, sa susceptibilité s'émut de ce qu'il crut être,—et qui était

sans doute,—de la part de ces braves femmes, une façon détournée de lui venir en aide,—un secours déguisé. En conséquence, il s'astreignit à aller porter lui-même, à pied, sa pêche, à la criée d'une petite ville voisine, une plage fréquentée dans la saison par des étrangers.

Aller et retour, le trajet représentait quatre bonnes heures de marche.

Malheureusement, le vieux tomba malade, —impossible de le laisser seul; en outre, on dut appeler le médecin, acheter des remèdes, et les frais du procès de chasse brochant sur le tout, Pierre Hervé se vit acculé à une situation quasi désespérée.

Il fallait, à tout prix, aviser à en sortir. Alors il s'arrêta à un parti héroïque.

Un visiteur qui eût pénétré dans la pauvre casemate de Pen-Houarn n'eût pas été médiocrement surpris d'y découvrir, dans le réduit,—sorte de grande alcôve prélevée sur la pièce unique à l'aide d'une cloison,— que le jeune homme s'y était aménagé pour son usage personnel, un merveilleux coffre-bahut en bois précieux, dont le pur style Louis XIV, les incrustations et les ornements d'ivoire et de cuivre gravé et ciselé, eussent fait pâmer d'admiration un amateur d'antiquités.

Comment ce bijou s'était-il échoué dans ce misérable logis? De quel luxe passé demeurait-il l'unique épave—témoins à la fois et souvenir?

Mystère.

En tout cas, son propriétaire devait y être singulièrement attaché, car ce n'est qu'à la dernière extrémité, après avoir brûlées ses suprêmes cartouches, et après une nuit entière d'un douloureux combat, qu'il se résigna à s'en séparer.

Dans ses voyages à la station balnéaire où il écoulait son poisson, il avait remarqué, en face de la criée, sur le quai, la boutique d'un marchand de curiosités.

Le brocanteur opérait des tournées dans la contrée environnante, acquérait, le plus souvent à vil prix, tous les objets, présentant un attrait d'archaïsme ou d'exotisme susceptibles d'exciter la convoitise des étrangers, et les leur revendait très cher pendant la saison,—vieux meubles, vieux bijoux, vaisselle et étoffes anciennes, ferronnerie d'art, armes, tableaux, tout lui était bon.

Pierre Hervé alla le trouver: il lui fit du bahut une description qui décida l'autre à y venir jeter un coup d'oeil.

Suffisamment connaisseur pour apprécier une telle merveille, en dépit de certaines détériorations nécessitant pour les réparer l'intervention d'un spécialiste, cet homme en offrit mille francs qui furent acceptés sans débat. Puis, comme il avait amené sa carriole, il l'y chargea séance tenante et se frottant les mains:

Marché superbe,—du cent pour cent,—placement certain.

Et, de fait, il n'eut même pas la peine d'emporter chez lui son acquisition.

S'en retournant, sur la route, il rencontra M. de Trescalan et sa fille.

Ceux-ci ne manquèrent pas de tomber en arrêt devant le meuble.

Comme il excitait vivement la convoitise d'Andrée, le comte en voulut savoir le prix.

—Deux mille cinq cents francs,—demanda le marchand hardiment.

Le chiffre dépassait notablement la somme qu'ils pouvaient se permettre de consacrer à la satisfaction d'une simple fantaisie.

—C'est trop cher! soupirèrent-ils, avec une moue de regret.

—Trop cher? protesta l'homme, une occasion unique! une vraie donnée!... mais regardez-moi donc ce morceau?

—Je n'en conteste pas la valeur; je m'étonne même que ce pays de besogneux pût recéler une pareille pièce.

—Dam, c'est mon métier, à moi, d'avoir du flair; ainsi, je parie bien que vous ne vous seriez jamais avisé de la dénicher là où je suis allé la chercher!

—Où donc, sans indiscretion?

—Chez un pêcheur, tout bêtement.

—Un pêcheur?

—Oui, qui habite une drôle de cahute isolée sur une falaise.

Il étendait son fouet dans la direction de Pen-Houarn.

Le comte échangea avec sa fille un coup d'oeil éloquent.

Nul doute possible sur la provenance du meuble: ce meuble sortait de la maison de l'insolent braconnier, dont cet expédient accusait la détresse, annonçait la capitulation proche, la reddition à merci.

Conquérir sur lui cette dépouille, s'en faire

comme un trophée, ce triomphe un peu puéril sourit à sa vanité blessée, et il ne crut pas en payer trop cher la satisfaction d'un sacrifice d'argent, assez lourd dans l'état de ses finances.

Il marchanda, obtint un rabais de deux cents francs, et enfin, l'accord établi, eut la joie de faire porter le bahut dans la chambre de sa fille...

C'était cela, une revanche!...

A la vérité, le soir, en considérant la place vide naguère occupée par le meuble, Pierre Hervé éprouva une défaillance passagère, ses paupières s'humectèrent, il s'en fallut de peu que l'on ne vît pleurer le rude garçon...

Du moins, son ennemi devait-il ignorer cette faiblesse,— comme lui-même ignorait en quelles mains sacrilèges était tombé ce cher souvenir.

Et puis, la poignée d'argent qu'il en avait reçu en échange, c'était le pain assuré d'une année pour lui et pour son vieux compagnon de misère,— plus encore, c'était, reculée d'autant, l'humiliation de la défaite...

Rien que la pensée qu'il n'aurait point à plier son orgueil devant l'orgueil du comte, eût suffi pour tarir ses larmes.

IV

Cependant, on n'avait point fini de jaser, dans le pays, sur la cruauté des procédés de M. de Trescalan à son égard. Même, la réprobation qui, depuis quelques semaines, couvait sourdement, finit par se manifester, certain jour, de la façon la plus fâcheuse, et ce ne fut point le coupable qui en reçut les atteintes, mais sa fille innocente.

Elle n'avait point eu connaissance du pacte Denyo : loin de l'approuver, elle se fût, à coup sûr, entremise avec la dernière énergie auprès de son père, pour le détourner d'une mesure empreinte d'un caractère de basse vengeance, indigne d'eux, de leur situation, de leurs traditions de famille.

Le matin de ce dimanche, à la grand'messe à laquelle ils avaient assisté l'un et l'autre, les gens du bourg n'avaient point vu sans surprise M. et Mlle de Trescalan siéger dans l'ancien banc seigneurial, réparé et remis en place par l'ordre du comte, après avoir été, depuis un demi-siècle, relégué aux accessoi-res.

Inutile d'ajouter que, dans l'état des esprits, cette innovation ou restauration avait donné lieu à des commentaires plutôt malveillants.

Un incident purement fortuit détermina l'éclat.

Le soir, Andrée sortait des vêpres, accompagnée seulement de sa femme de chambre.

Devant l'église, des pêcheurs jouaient aux boules.

Comme elle traversait la place, une boule dévia et vint la heurter à la cheville, du reste assez légèrement. Néanmoins, le choc, si léger fût-il, la fit trébucher, et, pour ne pas perdre l'équilibre, elle dut se raccrocher à sa suivante.

Elle n'eût vraisemblablement pas pris garde à ce qui pouvait être et n'était sans doute qu'une maladresse. Mais son auteur, loin de s'excuser, éclata d'un gros rire, et la bande entière l'imita.

L'irascible jeune fille ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement, un mot malheureux lui échappa.

—Tas d'imbéciles!...

Une rumeur courut parmi les joueurs, ils avaient quelques pots de vin dans la tête.

L'un d'eux, du nom de Lagadu, un gars haut de six pieds, récemment arrivé du service, se rapprocha d'elle à la toucher, et, la toisant avec insolence.

—Dites-donc, la demoiselle, c'est-il parce que votre père a pris une place qui ne lui appartenait point, que vous allez vous croire le droit d'insulter le pauvre monde?

Devenue mortellement pâle, suffoquée de honte, de dépit, de rage impuissante, la jeune fille demeurait immobile sous les risées cruelles des spectateurs de cette scène, retenait à grand peine les larmes qui lui brûlaient les paupières.

Lagadu continuait.

—Est-ce que vous vous imaginez, par hasard, qu'on est d'humeur à se laisser persécuter comme ce pauvre M. Pen-Houarn?...

—Halte-là! mon garçon, raila soudain la voix du personnage mis ainsi en cause, et qui se trouvait passer de ce côté, revenant d'une promenade en mer. Je ne t'ai point chargé de prendre ma défense. Je te remercie de ta bonne intention, mais fais-moi le plaisir de ne pas te mêler de mes affaires.

—La demoiselle nous a traités d'imbéciles!

—Après? Cela ne te donne pas le droit de lui répondre sur le même ton.

—Faut qu'elle nous fasse des excuses!

—Tu es fou, allons, retourne à tes boules. Le gars s'entêtait, devenait menaçant.

—Pardon, Monsieur Pen-Houarn, mais, puisque vous n'entendez pas qu'on se mêle de vos affaires, commencez donc par ne pas vous mêles de celles des autres.

—Lagadu, mon ami, tu commences, toi, à m'échauffer les oreilles, je te réitère le conseil de retourner à tes boules, crois-moi, cela te faudra mieux, de toutes façons.

Comme l'autre, de plus en plus échauffé, essayait de l'écartier, Pen-Houarn, très calme, le prit par les épaules, et, sans effort apparent, le fit pirouetter sur ses talons.

—File! commanda-t-il d'un accent de froide autorité.

Alors, tandis que le gars, dompté, se retirait penaud, Pen-Houarn, se découvrant et s'inclinant respectueusement devant Mlle de Trescalna, restée interdite pendant ce court colloque, se proposa pour la reconduire jusqu'à la sortie du bourg.

—Merci, fit-elle avec hauteur, je n'ai point besoin de vos services, je suffirai seule à me garder.

—Comme il vous plaira, mademoiselle...

Rentrée au château, encore sous l'influence de sa vive indignation, Andrée alla directement trouver son père, et, après lui avoir conté l'avanie qu'elle venait de subir, déclara exiger des explications au sujet de la mystérieuse accusation que, par deux fois, elle avait entendu formuler en termes plus ou moins voilés, et dont un grossier matelot venait de la souffleter en public.

—J'ai le droit de savoir, conclut-elle avec fermeté, je veux savoir, je vous écoute, mon père, parlez!

Devant cette mise en demeure formelle, le comte dut s'exécuter, ce qu'il fit sans détours.

Lorsqu'il eut achevé, elle demanda :

—Qu'est-ce qui a pu donner naissance à ces bruits?

—Ces bruits, protesta-t-il avec énergie, ne reposent sur aucun fondement. Jadis, troublé par leur persistance, je voulus me faire une opinion,—je n'eusse pas supporté un doute!—je compulsai tous nos papiers de famille...

—Et le résultat de vos recherches?

—Je n'y ai trouvé quoi que ce fût, rien,

rien, rien, vous m'entendez, qui autorisât cette misérable accusation. Je puis vous jurer, Andrée, sur mon honneur, que nous sommes victimes de la plus infâme calomnie!

—Votre affirmation me suffit, mon père. Il n'en reste pas moins que j'ai été insultée par ces brutes...

—Il faut mépriser leurs injures, mon enfant: elles partent de trop bas pour que vous vous en jugiez atteinte. Ces gens ne font que répéter ce qu'on leur a appris. Leur inconscience atténue leur culpabilité. Le vrai coupable n'est pas le matelot qui nous a outragés, mais bien l'homme qui n'a pas craint d'assumer la propagation dans le pays de cette fable odieuse.

Il ajouta avec une fureur concentrée :

—Ce Pierre Hervé!

—Oh! croyez-vous?...

Quelque chose en elle, un obscur instinct d'équité protestait contre cette imputation. Cet homme pouvait être un ennemi, il n'était pas un lâche calomniateur. En toutes circonstances elle l'avait vu lutter à visage découvert. Rien n'autorisait à suspecter sa loyauté.

Mais, comme elle le haïssait! Par une sorte de fatalité, à chaque pas elle se heurtait à lui,—et toujours, aussi bien dans ses démêlés avec son père qu'avec elle-même, toujours il trouvait le moyen de s'arroger le beau rôle! Ce tantôt encore, témoin de son humiliation, n'avait-il pas osé se poser vis-à-vis d'elle en protecteur?...

Sa protection!...

A une fille de son rang et de son caractère, cette idée était insupportable.

Oh! oui, comme elle le haïssait! et combien ardemment elle souhaitait de prendre sur lui une revanche, de le blesser à son tour, de mordre, mordre le granit de cet orgueil, que rien jusqu'alors, n'avait pu entamer!...

V

Pierre Hervé se disposait à sortir en mer tendre ses lignes; il finissait de parer son canot amarré à une cale, lorsqu'une exclamation, partie d'une barque voisine, le fit tressaillir.

—Té! v'là la demoiselle du château avec son prétendu!...

Il leva brusquement la tête.

Là-bas, en effet, au tournant du quai, venait d'apparaître un groupe composé de quatre personnes : le comte et Mlle de Trescalan qu'accompagnaient un monsieur d'un certain âge et un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans mis avec une élégance recherchée.

Le monsieur âgé était le beau-frère de M. de Trescalan, M. de Kéado de Kerdriant, venu, avec son fils Léonce, passer quelques jours chez leurs parents.

Les deux beaux-frères marchaient à quelques pas en arrière de Léonce et de sa cousine ; ceux-ci, par leur attitude de bavardage familier, évoquaient bien l'image d'un couple d'amoureux.

Pierre Hervé, debout dans son canot, immobile, semblant changé en statue, les contemplait avec une expression de stupeur farouche.

Elle, de son côté, l'aperçut, et fronça les sourcils.

Encore cet homme !

Elle ne voulait pas s'avouer qu'il occupait plus que de raison sa vie. Aux heures de songerie solitaire, quoi qu'elle fit pour se soustraire à cet entraînement, c'était toujours vers lui que s'orientait sa pensée, comme vers un pôle magnétique qui exerçait de lui à elle une attraction invincible. Elle le haïssait, c'était entendu ! Mais cette haine tournait à la hantise, à l'obsession. Et un besoin de réaction violente contre ce charme mystérieux, contre cette sorte de possession diabolique que son orgueil se révoltait de subir, la disposait à l'égard de son ennemi aux pires injustices, aux pires méchancetés.

Oh ! l'humilier, cruellement ! le faire pleurer de rage lui aussi !...

Leurs regards se croisèrent, échangèrent, comme à leur première rencontre, un défi muet.

Comme à cette première rencontre elle dut s'avouer vaincue et détourna la tête avec un frisson de dépit.

De dépit,—mais de joie, une joie singulière, dont elle se défendit d'analyser la cause secrète, — qu'elle voulut croire uniquement inspirée par une satisfaction mauvaise,—par la certitude de prendre, enfin, sur l'insolent, la revanche tant attendue.

Car, cette divination instinctive qui ne trompe jamais une femme, cette femme fût-elle la vierge la plus chaste, l'en avertissait,

—ce qu'elle avait cru surprendre dans le regard de Pierre Hervé, lui promettait la certitude d'une vengeance.

Elle s'empara du bras de son cousin et se mit à coqueter avec lui avec affectation.

Pierre Hervé ne les perdait pas des yeux : insouciant en apparence, il feignait de s'absorber dans ses manoeuvres d'appareillage, mais, sa voilure depuis longtemps hissés, il ne se décidait pas à border son écoute et à larguer son amarre. En outre, la fébrilité de ses mouvements et les contractions involontaires de son visage trahissaient à son insu une souffrance.

C'était déjà, cela, un résultat,—ce n'était pas encore assez,—Il fallait que le vaniteux s'avouât touché.

Or, justement, à ce moment, séduit par la pureté admirable du ciel et par l'aspect engageant de la mer, à peine ridée par une molle brise de Nord-Est, Léonce exprimait à sa cousine combien il lui serait agréable d'effectuer avec elle et leurs parents une sortie d'une heure ou deux dans la baie.

—Est-ce dommage, observa-t-il, que mon oncle n'ait pas encore reçu le cachot qu'il s'est commandé et dont il nous parlait au déjeuner !

—Le constructeur ne l'a pas encore livré, il ne doit nous l'amener que dans quelques jours... Vous tiendriez donc à cette promenade ?

—Mon Dieu, oui.

—Oh ! bien, dit-elle, rien de plus facile que de vous procurer ce plaisir.

—Comment cela ?

—Il ne manque pas ici de pêcheurs qui, pour une pièce blanche, se disputeront l'honneur de nous conduire.

Elle ajouta, désignant Pierre Hervé du bout de son ombrelle.

—Tenez, en voici un, justement, qui se prépare à déborder, faites-lui vos propositions.

—Ohé ! mon garçon, héla le cousin enchanté, veux-tu nous emmener avec toi ?

Un flot de sang empourpra le front du pseudo-pêcheur ; il ouvrit la bouche pour répondre vertement ; toutefois, se ravissant, il préféra feindre de n'avoir pas entendu.

—Ah ! ça, mon garçon, réitéra le cousin, es-tu sourd ?

La patience n'était pas la vertu dominante

de Pierre Hervé. Toutefois, se contenant encore.

—Je ne suis pas sourd,—passez votre chemin!

Furieux, et ignorant à qui il avait affaire, Léonce se détourna vers Andrée.

—A-t-on idée d'une brute pareille?...

Il n'avait pas achevé, que, d'un bond, Pierre Hervé, s'était élancé sur le quai.

Il marcha, menaçant, sur l'imprudent gentilhomme, qui, involontairement, recula.

Un peu effrayée de la tournure que prenait l'incident, Andrée voulut entraîner son cousin.

—Venez, Léonce, laissez donc!...

Rien ne saurait rendre l'insultant dédain de ces paroles. Pierre Hervé en reçut comme l'impression d'un soufflet. Une flamme passa dans ses yeux, et il dut faire appel à toute sa force de volonté pour ne pas laisser échapper un mouvement de rage. Mais il ne donna pas le loisir à l'imprudente fille de se réjouir de son triomphe, car la riposte suivit, immédiate, et d'une ironie cinglante.

—Oui, railla-t-il, vous ferez sagement d'écouter le conseil de mademoiselle et d'accepter sa protection...

M. de Kéado de Kerdriant se redressa sous l'outrage. Il n'était point un lâche, et la façon de s'exprimer de son adversaire l'avait en partie éclairé sur sa méprise initiale.

Il se pencha à l'oreille de sa cousine.

—Andrée, je vous serai obligée de nous laisser seuls un instant.

Et, lorsque, consternée des conséquences de son coup de tête, elle eut rejoint son père et son oncle.

—Monsieur, déclara-t-il avec une froide politesse, j'ai commis à votre égard une erreur que je vous prie d'excuser, mais à votre tour, vous venez de m'offenser gravement...

—Vous me voyez prêt, Monsieur, à vous accorder telle réparation qu'il vous plaira d'exiger de moi. Vos amis pourront se présenter chez moi demain, à partir de dix heures, les miens se tiendront à leur disposition.

Les deux jeunes gens se saluèrent, et Pierre Hervé se dirigea incontinent vers le bureau du télégraphe, où il expédia une dépêche.

—Eh! bien, demandait pendant ce temps Andrée à son cousin avec un enjouement factice, comment les choses se sont-elles passées?

—Mais, le mieux du monde, ma cousine, je craignais d'avoir à me commettre avec un grossier matelot, j'en'ai pas été peu surpris de me trouver en présence d'un homme du monde...

—Accompli!... ricana le comte. Ah! ah!... alors, c'est une affaire en règle?

—Vous l'avez dit, mon oncle.

—Allons donc! pas possible?

—Parfaitement!

Le comte pouffa de rire.

—La grotesque aventure! enfin, si ce garçon tient absolument à recevoir un coup d'épée, cela le regarde... Car, vous choisissez l'épée, j'imagine. Vous passez pour une fine lame, et je sais que vous vous maintenez en état d'entraînement.

—Mon Dieu, oui.

—Vous allez l'embrocher comme une mauviette?

—Vous ne voudriez pas, mon oncle? je le ménagerai.

—Bah! conclut le comte légèrement, ce serait, après tout, une solution!...

VI

Ce soir-là, soir de la rencontre, de la fenêtre de sa chambre donnant sur l'avenue, Andrée guettait, dévorée d'anxiété, l'arrivée de son cousin.

Combien, en ce moment, elle maudissait son fol orgueil, qui, peut-être, allait coûter la vie à l'un des deux jeunes hommes lancés par elle avec une impardonnable étourderie dans cette aventure tragique!...

Auquel?...

A cette pensée, elle suffoquait, son cœur s'arrêtait de battre, et elle n'osait l'interroger, lui demander le secret de ses mortelles angoisses.

Pourquoi donc tremblait-il, ce cœur, alors que, selon toutes les vraisemblances, la chance devait se prononcer en faveur de Léonce, rompu à toutes les finesses de l'escrime?

—Tu vas l'embrocher comme une mauviette?...

Cette phrase triviale, échappée à la rancune de son père, la brutalité sinistre de ce pronostic, sonnait à ses oreilles comme un glas d'agonie...

Eh! bien, après tout, Pierre Hervé n'était-il pas un ennemi?...

Non, le voyant déjà couché sanglant sur le terrain, elle évoquait l'image du fier garçon, sa force, sa vaillance, son énergie indomptable, sa politesse hautaine, ses manières d'une noblesse souveraine qui,—et jusqu'à l'ironie acérée de ses impertinences, lui donnaient l'air de quelque grand seigneur caché sous un déguisement d'emprunt.

Et un remords, et quelque chose de plus pénétrant que le remords,—un sentiment à la fois très doux et très cruel dont elle n'osait chercher à analyser la complication, agitait son âme impérieuse, assouplie, en quelque sorte humanisée par l'inquiétude.

...Or, soudain, là-bas, à l'extrémité de l'allée..., un bruit de paroles, des rires...

Léonce!... son cousin!...

Léonce, sain et sauf, accompagné de ses amis,—tous trois bavardant avec une gaieté insouciance!...

Ainsi, c'est fini!—la chance s'est prononcée,—et, conformément aux prévisions de son père,—contre leur ennemi commun!...

Il est blessé,—mort, qui sait? En tout cas, vaincu!...

Elle devrait s'estimer satisfaite, pourtant? se réjouir?...

Non.

Blanche, blanche comme une cire d'église, elle a chancelé, elle est allée s'abattre dans un fauteuil, elle a enfoui son visage dans ses mains,—et elle pleure!...

Le matin, à dix heures, les témoins envoyés par M. de Kéado de Kerdriant avaient trouvé, à Pen-Houarn, deux camarades de régiment de Pierre Hervé, deux officiers,—lui-même était lieutenant de réserve.

Les pourparlers furent brefs, les conditions réglées militairement, et, comme les deux adversaires éprouvaient une égale hâte d'en finir, la rencontre fut fixée pour le soir même, à cinq heures, dans un petit bois de pins voisin.

M. de Kéado de Kerdriant trouva Pierre Hervé arrivé premier au rendez-vous.

En le revoyant, sa surprise ne fut pas moins grande que la veille.

Le pêcheur avait dépouillé sa vareuse et ses sabots pour endosser une tenue d'une correction irréprochable qui faisait de lui un véritable gentleman.

Là ne devaient pas s'arrêter ses étonnements.

Le sort ayant favorisé Pierre Hervé pour le choix des épées, un de ses seconds, désigné pour diriger le combat, en présentant une à M. de Kerdriant, de la paire apportée par son client, lui demanda avec beaucoup de courtoisie s'il n'aurait point quelque objection à formuler au sujet de l'emploi de ces armes.

Elles étaient, en effet, de fabrication ancienne, datant du XVIIe siècle, plus légères, et un peu plus courtes que celles dont on fait usage actuellement dans ces circonstances.

—Pas le moins du monde, répondit-il.

Néanmoins, comme c'étaient des armes fort belles, il se crut autorisé à examiner de près celle qu'on lui offrait.

Il admira en connaisseur la lame, en carrel, finement trempée, surtout la garde en acier ciselé, d'un travail précieux, toute fleuronée, par surcroît, de délicats motifs orfévrés en bronze doré.

Soudain, il eut de la peine à réprimer un haut-le-corps.

Sur le sole de la lame, immédiatement au-dessous de l'écusson, il venait de déchiffrer gravée au burin, en caractères minuscules incrustés d'or, une devise.

“ Ou bien,—ou rien.”

Or, l'on comprendra aisément la stupéfaction qui s'empara de lui à cette découverte, lorsqu'on saura que cette orgueilleuse devise n'était autre que celle... des comtes de Trescalan!

Mais, en homme bien élevé, il sut n'en rien manifester, et personne ne soupçonna son émotion...

Personne, si ce n'est le propriétaire des épées, dont l'énigme d'un sourire retroussa imperceptiblement la moustache...

Cependant, les opérations préliminaires accomplies, et, prononcé le sacramentel “Allez, Messieurs!” dès le début de l'engagement il fut évident pour les assistants que la lutte serait intéressante et la victoire disputée.

Si, en effet, M. de Kerdriant offrait des qualités d'entraînement qui manquaient un peu au pêcheur, celui-ci rachetait cette infériorité par une vigueur physique à toute épreuve.

Ce diable d'homme avait un poignet de fer. Du reste, son jeu serré et sûr dénotait

qu'il possédait, au moins au même degré que son adversaire, la pratique approfondie de toutes les ressources de l'escrime.

M. de Kerdriant faillit de suite en faire, à son détriment, l'épreuve désagréable.

Ne soupçonnant rien de tel, il avait cru pouvoir risquer, pour commencer, une attaque à fond,— mais, alors, une parade exécutée avec aisance et suivie d'une vive riposte, le rappela à la prudence en lui révélant son erreur.

D'ailleurs, presque aussitôt, Pierre prit à son tour l'offensive, et il eut assez à faire à se défendre.

La première et la seconde reprise ne fournirent aucun résultat. Mais, à la troisième, les chances n'étaient déjà plus égales.

Tandis que Pierre Hervé continuait à manier le fer avec autant d'aisance qu'il eût été à la salle d'armes, plus souple peut-être même à mesure qu'il s'échauffait sur le terrain, le gentilhomme, moins robuste et moins entraîné à l'épée qu'au fleuret, donnait des signes manifestes de fatigue : le bras engourdi maintenant, il se contentait de parer, sans presque riposter, mollement, et en rompant.

Enfin, après une série de battements rapides qui eurent pour effet d'achever de le lasser, l'épée de Pierre Hervé réussit à se frayer un chemin jusqu'à sa poitrine. Léonce s'écria :

—Je suis touché!

Le combat fut arrêté, les médecins accoururent.

M. de Kerdriant était effectivement atteint d'une blessure intéressant le thorax,— peu profonde, du reste, sans la moindre gravité, son adversaire ayant retenu le fer.

Aussi, s'avançant vers ce dernier qui attendait impassible.

—Monsieur, déclara-t-il avec émotion, vous m'avez visiblement ménagé, vous pouviez me tuer, vous vous êtes montré aussi généreux que brave, croyez que je regrette l'erreur qui un instant nous fit ennemis,—voulez-vous me donner la main?

—Bien volontiers, Monsieur, répondit Pierre franchement.

Les deux hommes échangèrent une étreinte cordiale, et, suivi de ses témoins, M. de Kerdriant regagna le château.

Il y avait un certain temps que Mlle de Trescalan demeurait prostrée dans son fauteuil, sans forces pour aller aux nouvelles, voulant douter encore peut-être, retarder le moment où il lui faudrait apprendre la vérité...

Un pas dans l'escalier,—vite, elle se redresse, se compose un visage,—la porte s'ouvre...

Son père.

La contenance de M. de Trescalan n'est point celle d'un triomphateur, trahit même une forte déconvenue.

Quoi donc? que s'est-il passé?—elle n'ose l'interroger.

—Eh! bien, Andrée, vous ne savez pas la nouvelle?

—Non, mon père, balbutie-t-elle, cherchant à se raidir contre son émotion.

—Croiriez-vous, ma chère, que ce drôle de Pen-Houarn vient d'administrer à Léonce un joli coup d'épée?...

—Léonce blessé?...

—Une égratignure...

Le comte ajouta avec un réel dépit :

—Je le répète, c'est à peine croyable, mais cela est. Bien plus, s'il faut en croire Léonce, ce Monsieur, de première force à l'épée, l'aurait ménagé!... Non, ma parole, cela me dépasse!... Et, pour le bouquet, voici que, maintenant, votre cousin, conquis par tant de magnanimité, ne tarit pas d'éloges sur le compte de son adversaire! Figurez-vous qu'ils se sont serré la main sur le terrain! Vous ne trouvez pas cela énorme? voyons!

—Ma foi, mon père, à leur place, je n'aurais pas agi autrement.

M. de Trescalan parut navré de cette approbation inattendue.

—Comment! murmura-t-il d'un ton de reproche comique,—vous aussi?...

Andrée partit d'un éclat de rire nerveux.

En vérité, la nouvelle si désagréable pour leur amour-propre familial, de la défaite de Léonce, avait amené chez elle une détente subite, n'éveillait en elle qu'un sentiment de joie profonde, sur l'origine et la nature de laquelle elle voulait encore s'illusionner, en l'attribuant au soulagement de savoir son cousin échappé sans dommage sérieux aux risques de cette rencontre.

Le soir, au dîner, ce fut avec une satisfaction naïve qu'elle entendit son cousin célé-

brer les mérites du solitaire de Pen-Houarn, et déclarer gravement, en réponse aux persiflages de M. de Trescalan.

—Mon oncle, vous avez tort, je vous assure de chercher à tourner en ridicule ce garçon. Je crois me connaître en hommes, et, sur ma parole, celui-là en est un !

Oui, certes, pensait-elle, tenir dans ses mains un membre de cette famille qui l'avait cruellement humilié,—et l'épargner, pratiquement avec tant de simplicité l'oublie des injures,—pareil trait de générosité complétait admirablement ce noble caractère.

Un détail, toutefois, dans le récit de son cousin, ne laissa pas de la préoccuper extrêmement.

L'incident des épées avait trop vivement excité la curiosité du jeune homme pour qu'il ne crût pas devoir s'en expliquer avec ses parents.

Après avoir fourni une description minutieuse des armes apportées sur le terrain par son adversaire, il ajouta en riant.

—Ah ! ah ! mon oncle, je lis sur votre figure votre étonnement. Mais, patience, vous n'êtes pas au bout. Sur la lame était gravée une devise, et cette devise, je vous mets bien au défi de la deviner... Oh ! vous pouvez donner votre langue au chien,—et vous aussi ma cousine.

—Voyons, Léonce, ne nous tenez pas ainsi en suspens?—cette devise?...

—Cette devise était : "*Ou bien,—ou rien !*"

La foudre éclatant à l'improviste dans la salle à manger n'eût à coup sûr pas provoqué chez M. et Mlle de Trescalan un plus violent émoi.

Après une seconde de stupeur, le comte articula péniblement.

—Mais, mon enfant, cette devise, c'est...

—La vôtre, mon oncle. Eh ! parbleu, vous ne me l'apprenez point, et voilà pourquoi j'ai jugé utile de vous instruire de cette... singularité.

—Comment ces épées, qui sont évidemment sorties de notre famille, peuvent-elles se trouver en la possession de cet individu ?

—Ma foi, je ne me suis pas cru autorisé à le lui demander. Quant à moi, je m'explique le fait de la façon la plus naturelle.

—Comment?... parlez.

—Le Château a été pillé pendant la Révolution. Rien d'étonnant à ce que quelque

visiteur domiciliaire ait jeté son dévolu sur ces armes, bien capables de tenter sa convoitise, et en ait trafiqué chez un brocanteur où Monsieur Pierre Hervé en aura fait l'acquisition?...

Léonce ignorait la légende, sans quoi il se fût bien gardé de l'interpréter ainsi à rebours, dans la crainte de froisser les susceptibilités de son oncle.

Et, de fait, M. et Mlle de Trescalan, assez mal à l'aise, échangèrent un coup d'oeil significatif.

Quelle signification attribuer à cette découverte, rapprochée d'autres constatations non moins étranges?—Il y avait certainement là-dessous un mystère...

VII

Le constructeur avait enfin livré à M. de Trescalan son canot,—une gracieuse embarcation en bois de teck effilée comme une baignoire, qui, au baptême, reçut d'Andrée, sa marraine, un joli nom, "*Le Courlis*".

A vrai dire, les marins du port, attroupés autour du *Courlis*, hochèrent la tête d'un air dubitatif, et, tout en admirant la finesse et l'élégance de ses formes, critiquèrent en phrases sententieuses sa stabilité.

Mais on sait que le marin est le personnage le plus dénigreux du monde, et qu'un bateau qui n'est pas "son bateau" ne possède, à son estime, aucune qualité.

Quant au comte et à sa fille, qui commençaient à s'ennuyer de la monotonie de leur nouvelle existence, ils s'étaient pris d'une soudaine passion pour la mer, et passaient la majeure partie de leurs journées soit à pêcher dans la baie soit à visiter le littoral environnant.

Ils avaient loué au mois, pour conduire le *Courlis*, un vieux maître au cabotage, le père Mathieu, un retraité, qui leur avait été recommandé tout spécialement par le syndic, et en qui ils pouvaient avoir toute confiance.

Un après-midi, sortis par beau temps, ils pêchaient le tacot sur les "basses" ou bas-fonds avoisinant la pointe de Pen-Houarn.

La chaleur était devenue accablante.

Bientôt, des nuages s'amoncelèrent, à contre-vent, de grosses balles d'ouate blanche qui, peu à peu, se foncèrent, se fondirent en une nappe uniforme, d'une teinte ardoisée

frottée de reflets cuivrés. Des houles, d'une certaine amplitude, commencèrent à valionner la surface de la mer, lourde et unie jusqu'alors comme une nappe d'huile.

Un orage montait dans la baie.

Il ne tarda pas à annoncer sa venue par des risées, qui fraîchirent rapidement : le *Courlis* se mit à danser au bout de sa chaîne de grappin.

— Ça va se gater, monsieur le comte, observa le père Mathieu, m'est avis que faudrait se dépêcher de rentrer.

M. de Trescalan et sa fille firent la sourde oreille ; le poisson mordait, c'était à peine si l'on avait le temps de décrocher les tacots de l'hameçon et d'amorcer à nouveau, — une vraie pêche miraculeuse, — tous deux s'amusaient énormément.

— Oh ! père Mathieu, supplia Andrée, laissez-nous encore pêcher un tout petit peu ?

— Dam, mam'zelle, ça regarde monsieur votre père et vous, si vous tenez à vous faire saucer ? Ce que je vous en dis, ça n'est pas pour moi, vous savez, — la grande tasse et moi nous nous connaissons de longue date, et un peu plus ou un peu moins d'eau salée sur ma vieille peau, ça ne tire pas à conséquence, mais, pour vous, ça n'est peut-être pas la même chose.

— Voyons, voyons, crâna M. de Trescalan, à qui, sans doute, il ne déplaisait pas de démentir, aux yeux de ce marin, la réputation de couardise des terriens, vous n'allez pas nous persuader qu'il y ait du danger à rester ici quelques minutes de plus ?

— Du danger, pas précisément, monsieur le comte, seulement, vous pouvez en croire mon expérience, il va y avoir tout à l'heure du "tabac."

L'événement devait se charger de lui donner raison, — au-delà même de ses pronostics...

Très vite, en effet, les choses se gâtèrent, et pour tout de bon.

Une risée passa, qui coucha la barque sur le côté, de façon inquiétante. A celle-là en succéda une autre, d'une violence accrue, puis une autre, d'autres encore, à intervalles de plus en plus rapprochés... Les deux imprudents regrettèrent alors de n'avoir pas écouté les conseils du vieux patron.

— Eh ! Eh ! bien, dit M. de Trescalan en affectant un air détaché, quand vous voudrez, père Mathieu ?...

Trop tard ! — déjà l'orage fondait sur eux. Le père Mathieu achevait de préparer les ris à sa voile, il réussit à la hisser sans trop de difficultés ; mais, dans l'instant où, debout à l'avant, il retirait son grappin, une lame de ressac heurta brusquement le *Courlis* par le travers de bâbord, en même temps qu'une furieuse rafale prenait le canot à tribord... le mât partit, cassé net à son emplanture, et le bonhomme, projeté tête première par la secousse du côté du vent, coula à pic, enveloppé dans la voilure comme dans les replis d'un linceul...

La situation des survivants devenait grave.

Les rames étaient tombées à l'eau, au moment de la rupture du mât, et, outre qu'ils ignoraient la manoeuvre du canot, de quel usage leur eussent-elles été, au milieu de cette mer démontée ?

Bientôt ils s'aperçurent avec terreur que le canot dérivait : le vent et le courant de flot qui contourne la pointe de Pen-Houarn le portaient avec une vitesse grandissante sur les *Freux*, plateau de roches que l'eau recouvre à marée haute, et que les lames commençaient à balayer.

Le *Courlis* devait s'y briser infailliblement.

Or, entre les *Freux* et la lisière de grève, existe un large et profond chenal où l'une des branches, divisé par l'écueil, s'engouffre avec une irrésistible violence, — et, ni le père, ni la fille, ne savaient nager !

A moins d'une providentielle, d'une invraisemblable intervention, ils étaient donc perdus ! Ils se mirent à pousser des cris d'appel désespérés.

L'horizon était vide, — pas une voile ! — la côte déserte !...

A cette heure de détresse suprême, la jeune fille tourna sa pensée vers l'homme qui, seul au monde désormais, pouvait songer à tenter un effort pour les sauver, — l'homme qu'ils avaient méprisé, bafoué, persécuté, — l'habitant de la pauvre casemate de pierres qui, là-haut, dressait son énigme muette à une centaine de mètres de l'îlot.

— Oh ! se répétait-elle tout bas avec une foi ardente, s'il est chez lui, s'il nous entend, il viendra à notre secours !...

Soudain, elle murmure :

— Lui !...

La porte de la casemate s'est ouverte, un homme s'est précipité au dehors. Sa haute

silhouette est aisément reconnaissable. C'est lui, c'est Pierre Hervé!...

Les mains en abat-jour, il fouille d'un regard perçant le large, puis la côte à ses pieds... Un geste d'effroi lui échappe, annonçant qu'il a jugé d'un coup d'oeil l'imminence du danger.

Alors, avec la prompte décision des hommes d'action, il dévale à toute course le sentier de la falaise, rendu sur la grève, arrache sa vareuse, rejette ses sabots,—et plonge, sans une hésitation, dans le courant qu'il coupe en diagonale, se dirigeant, à brassées vigoureuses, vers l'îlot.

C'est là, en effet, que le *Courlis* va atterrir. Quelques minutes... puis un craquement effroyable...

Le canot s'est écrasé, rejetant les naufragés sur l'écueil, que les lames assiègent sans relâche.

—Gagnez le milieu de la roche! héle la voix énergique de Pierre Hervé,—accrochez-vous à une saillie!... me voici!...

Ils obéissent instinctivement.

Mais, dépiétée par les lames, aveuglée par les paquets d'embruns qui tourbillonnent follement autour d'elle, Andrée trébuche,—elle va glisser dans l'abîme...

A ce moment, elle sent deux bras vigoureux lui ceinturer la taille,—elle s'abandonne en fermant les yeux...

Quand elle les rouvre, elle est étendue sur la grève,—Pierre Hervé se penche sur elle, tout ruisselant.

—Mon père?... murmure-t-elle faiblement.

—Lui? répondit-il d'une voix sourde,— jamais!

—Oh! je vous en conjure, sauvez-le!...

Il détourne la tête, farouche.

D'un bond, elle se relève, et, s'emparant de ses mains, avec un intraduisible accent de supplication:

—Pardon pour lui! pardon pour nous! mais ne repoussez pas ma prière, monsieur Hervé!... Sauvez mon père!...

Il demeurerait implacable.

Alors, elle ajouta tout bas, en rougissant comme si cette prière eût contenu un aveu implicite:

—Faites cela... pour moi!...

Il la contempla un instant avec un reste de ressentiment. Il la vit si humiliée, si touchante, si parfaitement digne de pitié dans

sa détresse, qu'il sentit son coeur mollir.

—Soit! dit-il, pour vous, — pour vous seule!...

Déjà il était retourné à l'eau, traversait le chenal, abordait à l'îlot où M. de Trescalan, étourdi par les paquets de mer, avait à peine la force de se retenir cramponné, presque inconscient, à demi évanoui.

Enfin, non sans avoir failli sombrer à diverses reprises avec son lourd fardeau, car, depuis son premier voyage, l'impétuosité du courant s'était considérablement accrue, il réussit à toucher la grève, où il déposa M. de Trescalan, inerte, aux pieds d'Andrée.

Lui-même était littéralement épuisé.

Après que des soins empressés eurent ramené le naufragé, Pierre Hervé proposa au père et à la fille d'entrer chez lui se sécher. Ils acceptèrent.

Il les introduisit dans sa cabane, et jeta une brassée d'aiguilles de pin dans le foyer où quelques mottes de tourbe achevaient de se consumer.

A la vive clarté de la flamme qui jaillit de l'âtre, Andrée distingua une forme confuse, reposant immobile dans un lit breton qui occupait un angle de la pièce.

—Monsieur Yvon,—pensa-t-elle.

Pierre s'était dirigé vers le lit, devant lequel il s'inclina respectueusement.

Avec une solennité étrange qui provoqua chez la jeune fille un malaise indéfinissable, il prononça.

—Monsieur, permettez-moi de vous informer que nous avons l'honneur de recevoir dans notre demeure monsieur le Comte de Trescalan et sa fille.

Le vieillard souleva péniblement sa tête sur l'oreiller: la durée d'une seconde, ses yeux se fixèrent sur les étrangers. L'expression de ce regard fut telle, qu'Andrée frissonna, et que, incapable d'en soutenir l'éclat, elle fut obligée de se détourner.

Ce devoir de présentation accompli, Pierre revint vers ses hôtes, avança à Andrée l'unique siège apparent de l'humble logis, un fauteuil, puis alla chercher dans son alcôve un escabeau de bois grossièrement taillé, et, l'offrant à M. de Trescalan.

—Je regrette, Monsieur, dit-il d'un ton de politesse glaciale, de n'avoir pas mieux à vous offrir,—nous sommes pauvres...

Le comte rougit, pris d'un remords au souvenir de sa mauvaise action.

—Et moi, Monsieur, je regrette vivement ce qui s'est passé entre nous, mais croyez que, dans la mesure du possible, je m'efforcerai de réparer mes torts...

Pierre se redressa, et avec hauteur.

—On ne vous demande rien.

—Permettez-moi au moins de vous remercier de votre héroïque dévouement.

—Inutile, ce que j'en ai fait, ce n'est pas pour vous.

Le comte se tut, interdit, mais Andrée se chargea de relever ce refus offensant.

—Alors, Monsieur, puisqu'il ne vous plaît pas d'accepter nos remerciements, il ne nous plaît pas davantage d'accepter votre hospitalité.

Et, se tournant vers son père.

—Mon père, votre bras!—Adieu, Monsieur.

Ils se retirèrent, sans qu'il daignât insister pour les retenir.

Au moment où elle franchissait le seuil de la cabane, il entendit la jeune fille qui murmurait entre ses dents.

—O le bien nommé!... *Tête-de-Fer!*...

VIII

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le dramatique incident que nous venons de raconter.

Pendant tout ce temps, Andrée n'avait pas mis le pied hors du château, si ce n'est pour assister aux offices du dimanche.

En effet, M. de Trescalan avait pris un refroidissement le jour de l'orage; le lendemain, il avait dû s'aliter, et cette commotion avait fini d'ébranler sa santé déjà fort compromise, au point même d'inspirer des inquiétudes sérieuses.

La jeune fille s'éloignait à peine du chevet de son père, et ne s'accordait d'autres distractions chaque jour, qu'une promenade dans le parc.

Il arrivait assez régulièrement au malade de s'assoupir une heure ou deux dans l'après-midi. Andrée profitait de cette accalmie pour s'accorder à elle-même un repos bien gagné.

Elle emportait un livre ou quelque menu ouvrage de broderie, et allait s'enfermer dans un pavillon qui s'élevait à l'angle ouest de la propriété.

Sur cette partie de l'enceinte on n'avait point jugé à propos de continuer le mur de clôture. Un simple talus semblait offrir une défense suffisante contre les entreprises possibles des maraudeurs, car, au revers du talus c'était la falaise, très haute, à pic, lisse, presque sans saillies, et dont un violent ressac battait le pied dès à mi-marée.

En avant du pavillon s'étendait un étroit plateau s'avancant en surplomb et pour ainsi dire suspendu sur l'abîme,—une sorte de balcon envahi par une vigoureuse végétation où dominaient des arroches arborescentes.

Bien que assez délabrée, la construction offrait un aspect infiniment pittoresque, avec les festons de lierre qui garnissaient extérieurement ses six pans de murs en pisé sur croisillons de rondins rustiques, et l'entourage du petit bois de pins parasols sous lequel s'abritait son toit de chaume en champignon.

L'un des pans de l'hexagone s'ouvrant dans toute sa largeur sur la mer, permettait d'embrasser en éventail un secteur considérable.

Andrée passait des heures délicieuses dans ce frais et discret asile, étendue dans une chaise longue, bercée à la chanson mélancolique du vent dans les aiguilles des pins, les yeux baignés de lumière, perdus dans l'immensité de l'étendue mouvante où glissaient mollement des ailes de goëlands et des barques de pêcheurs.

Le livre, l'ouvrage de broderie, prétexte à une rêverie paresseuse. Cette heure de poésie, c'était la halte bénie, dans la douceur de laquelle la recluse puisait le courage nécessaire pour supporter la monotonie et les tristesses de son existence actuelle.

Pour son merveilleux panorama, pour la paix profonde qu'elle y goûtait, Andrée préférerait cette retraite à toute autre. Peut-être aussi existait-il quelque raison secrète à cette préférence.

Depuis près d'une quinzaine, chaque jour pendant cette partie de l'après-midi, un canot croisait devant le pavillon, courant des bords dans un périmètre quasi-invariable, cela avec une persistance qui avait fini par forcer l'attention de Mlle de Trescalan.

Intriguée, ayant, qui sait, deviné la vérité, elle se munit d'une jumelle, la dirigea sur le canot,—mais presque aussitôt la jumelle lui échappa des mains.

—Oh! murmura-t-elle, ma haine ne m'avait point trompée! C'est lui! encore lui!...

C'était, en effet, Pierre Hervé.

Ayant, une première fois, de son regard d'aigle, distingué sa présence à cette fenêtre, puis s'étant assuré qu'elle revenait là régulièrement, il avait, pensa-t-elle, imaginé ce moyen de la narguer, de la défier de loin,—du moins elle se défendit de chercher une autre explication à la conduite du personnage.

De son côté, elle voulut se persuader que cette poursuite obstinée n'éveillait en elle que de l'irritation, de même que, ayant décidé de ne rien changer à ses habitudes, elle voulut se donner pour motif de sa détermination, le désir de ne point avoir l'air de s'être aperçue de la manoeuvre de son ennemi en lui cédant la place, ou même de paraître le dédaigner, le braver, en quelque sorte, du haut de son observatoire...

Et elle continua de revenir, comme auparavant, passer ses après-midis dans le pavillon.

Or, ce jour-là, la baie demeurait déserte; en vain Andrée explora l'horizon, une demi-heure s'écoula, une heure,—point de canot.

Ce lui fut, malgré qu'elle en eût, une déception.

A la fin, convaincue de l'inutilité de son attente, dépitée, nerveuse, mécontente d'elle-même, de l'importance qu'elle attribuait à une absence qui eût dû la réjouir, Andrée laissait errer ses regards distraits sur l'espace vide, désormais pour elle dépourvu d'intérêt, lorsqu'un bruit léger lui fit soudain dresser l'oreille.

On eût dit comme un égratignement de la pierre sur le rebord du plateau.

Turc, couché à ses pieds, se souleva à demi, et se mit à gronder sourdement. Sa maîtresse le calma d'une tape amicale, et écouta...

Le bruit suspect avait cessé. Mais, après un instant, la jeune fille, qui examinait curieusement le point d'où il semblait être parti, vit une touffe d'arroche agitée par un frémissement d'autant plus inexplicable, que pas un souffle d'air ne se faisait sentir dans la placidité de l'atmosphère, étouffante, lourde, morte on eût dit.

Un rapide travail s'opéra dans l'esprit de Mlle de Trescalan.

Il y avait là, à n'en pas douter, quelqu'un caché dans le roncier.

Or, la barque du solitaire de Pen-Houarn n'exécutait point sa croisière accoutumée, et la mer basse découvrait la grève au pied de la falaise.

—L'indiscret, le téméraire qui avait osé concevoir et réaliser ce tour de force invraisemblable d'escalader la vertigineuse muraille au risque de se broyer mille fois dans sa chute, n'était, ne pouvait être que Pierre Hervé...

Un frisson la secoua,— frisson de peur, frisson de colère, frisson de joie, aussi, peut-être...

Dans quel but cette entreprise insensée? à quelle attraction obéissait-il, puissante au point de lui faire négliger tout conseil de prudence?

Evidemment, il n'était venu là que pour elle, ce n'était que pour elle qu'il fréquentait assidûment la baie, les jours précédents. Il avait profité d'une marée propice pour l'approcher de plus près.

Mais, encore une fois, pourquoi cette fantaisie de rapprochement, et que lui voulait-il donc puisqu'il la haïssait autant qu'elle-même le haïssait?...

Elle songea à s'enfuir,— elle n'osa ou ne voulut.

Bien plus, elle retourna au pavillon le lendemain, et le surlendemain, et le jour qui suivit, convaincue, pourtant, que, chacun de ces trois jours pendant lesquels la marée découvrait la grève, il recommencerait sa folle équipée...

Où, elle le savait là, quelques pas seulement les séparant l'un de l'autre, blotti dans les herbes, la contemplant, immobile, muet.— Et elle restait à cette place, alanguie, ineffablement troublée, sans force pour se soustraire au magnétisme de ce regard invisible, dont elle sentait peser sur elle le poids, dont elle percevait autour d'elle comme l'enveloppement...

A la longue, elle en vint à souhaiter qu'il osât se montrer, qu'une explication surgît entre eux, à la faveur de laquelle elle pût lui demander raison de sa conduite, lui signifier qu'il eût à cesser son injurieuse poursuite...

Mais, à aucun moment, le mystérieux visiteur ne daigna trahir sa présence.

Le cinquième jour, la mer baignait la grè-

ve,—le canot de Pierre Hervé avait repris sa croisière dans la baie.

Rompu le charme,—finie l'obsession,—Andrée soupira...

IX

En peignoir du matin, Mlle de Trescalan vaquait dans sa chambre à de menus rangements intimes, lorsque la jeune fille préposée à son service personnel vint la prévenir que le facteur réclamait une signature : M. le comte reposant, on n'osait le réveiller sans prendre conseil de Mademoiselle.

—C'est bon, dit-elle, j'y vais moi-même.

Elle descendit, émargea au registre des chargements, et le facteur lui remit une boîte cachetée qu'une lettre accompagnait.

L'une et l'autre portaient sur l'adresse l'entête commercial d'une grande maison parisienne dont la spécialité est la réparation des meubles anciens.

—Ah ! pensa-t-elle joyeuse, il s'agit de mon bahut !

Ce bahut, on l'a deviné, était celui acheté au brocanteur dans les circonstances que l'on sait. M. de Trescalan avait tenu à ce qu'il fût restauré avec le plus grand soin, et, à cette fin, l'avait expédié à la maison en question.

Remontée dans sa chambre, Andrée s'empressa de décacheter la lettre.

A mesure qu'elle la parcourait, ses traits exprimaient un étonnement croissant.

En voici le contenu.

“Monsieur le Comte,

“Pour me conformer à vos instructions relatives au meuble que vous avez bien voulu me confier, je l'avais mis, sitôt réception, entre les mains d'un de mes plus habiles ouvriers. Cet homme est venu, hier soir, m'informer qu'en le réparant, il y avait découvert, évidée dans l'épaisseur d'un panneau, une sorte de “cache”, de forme rectangulaire, sur laquelle s'appliquait, avec cette incroyable perfection d'ajustement qui caractérisait le travail des artistes de l'époque, une planchette actionnée par un ressort presque invisible. D'ailleurs, pour en révéler l'existence—ignorée peut-être de vous-même, Monsieur le Comte, il fallait la pratique toute spéciale d'un ouvrier de la

“partie. Dans la “cache” se trouvait un petit paquet, que nous n'avons point osé défaire, et que, sans attendre l'envoi principal, je m'empresse de vous faire parvenir en chargement, supposant qu'il doit renfermer quelque précieuse relique de famille. “Veuillez... etc.”

—Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda Mlle de Trescalan, après avoir relu la lettre.

Un instant, elle tourna la boîte dans ses mains, partagée entre un violent désir d'en inventorier le contenu, et elle n'aurait su dire quelle appréhension superstitieuse.

Ce ne fut qu'après une longue hésitation qu'elle se décida à faire sauter les cachets.

Sur un lit de ouate reposait le petit paquet annoncé. Il ne paraissait pas bien méchant. Il consistait simplement en un objet plat et mince, enfermé dans un coupon de vieille étoffe de soie brochée, aux teintes passées, qu'entourait, en croix, une faveur bleue.

Il s'en exhalait un fin, un vieillot parfum de bergamote, non encore totalement évaporé.

Non, en vérité, cela ne paraissait pas bien méchant ! Et pourtant, au moment de pénétrer le secret de l'enveloppe, Andrée fut reprise d'hésitation.

Hésitation mêlée de scrupules.

Car enfin, ce secret était-il bien le sien ?—n'était-il pas plutôt celui de l'ancien propriétaire du meuble ?—le violer à l'insu de ce dernier, ne serait-ce pas, commettre un manquement grave aux lois de la délicatesse comme de l'honnêteté la plus élémentaire ?

Evidemment, elle ne s'acquitterait que d'un devoir strict en restituant à Pierre Hervé la mystérieuse trouvaille de l'ébéniste parisien.

Andrée était une âme trop droite pour transiger avec sa conscience. Cette démarche reconnue nécessaire, elle résolut de l'accomplir sur le champ, cela, naturellement, à l'insu de son père, qui devait être laissé dans l'ignorance d'un incident de nature à provoquer chez lui une agitation dangereuse dans son état de santé.

Elle s'habilla rapidement, et se rendit à Pen-Houarn.

Ce fut Pierre qui vint lui ouvrir.

S'il fut surpris d'une visite à laquelle il était loin de s'attendre, son visage impassible n'en témoigna rien ; il salua Mlle de Tresca-

lan avec cette aisance de grand seigneur qui l'impressionnait malgré elle, et l'introduisit dans son humble logis, dont il voulut lui faire les honneurs.

Mais elle refusa le fauteuil qu'il se disposait à lui offrir, et tous deux demeurèrent debout près de la porte ouverte sur le large.

—Monsieur, débuta-t-elle, surmontant avec peine son embarras, veuillez excuser la singularité d'une démarche qu'a seule pu déterminer une circonstance exceptionnelle.

Pierre s'inclina.—Andrée reprit d'une voix mal affermie.

—Il s'agit d'un secret.

—D'un secret?

—Vous concernant.

—Mes secrets ne regardent que moi, et, comme je ne les confie à personne, vous me permettez de m'étonner, mademoiselle, qu'il en ait pu tomber un en votre possession.

Elle, déconcertée de cet accueil, balbutia.

—Le hasard est seul coupable.

—Le hasard?

—N'avez-vous point vendu, récemment, à un brocanteur des environs, un fort beau meuble de style?

Cette fois, Pierre ne fut pas maître d'un mouvement.

—Sans doute. Pourquoi cette question?

—Vous allez le savoir. Mon père s'en était rendu acquéreur...

Le jeune homme fronça les sourcils.

—Oui, il est entendu que toutes nos dépouilles y passeront!

Mlle de Trescalan ne voulut point, pour le moment relever ces paroles amères, qui, toutefois, amenèrent à son front une rougeur intense. Elle continua.

—Comme il avait subi quelques détériorations, nous avons confié le meuble à un spécialiste pour y effectuer les réparations convenables. Or, cet industriel nous écrit pour nous aviser qu'un de ses ouvriers, en procédant à une révision minutieuse, a découvert dans l'épaisseur d'un panneau une "cache", et, dans cette "cache", un petit paquet qu'il nous renvoie par le même courrier.—Ce paquet vous appartient,—le voici.

—Que contient-il?

Elle eut un geste de dénégation effarouchée.

—Oh! imaginez-vous donc que je me se-

rais permis de l'ouvrir?—quelque souvenir de famille, je suppose...

Il repoussa doucement la main tendue vers lui, et, comme se parlant à lui-même :

—Un souvenir de famille?... Naguère encore, il m'eût été incomparablement précieux... mais, depuis quelques semaines, mes idées ont pris un autre cours... d'autres sentiments ont fait dévier ma vie du but que je lui avais assigné... je n'ai plus de famille, bientôt même—il montrait le vieillard gisant immobile sur le lit,—l'unique lien qui me rattachait au passé sera rompu... à quoi donc me servirait ce souvenir,—sinon à ranimer en moi d'inutiles regrets?—gardez-le.

Ces mots exprimaient un si complet détachement, Pierre Hervé les avait prononcés d'un accent de mélancolie si poignante chez un homme de cette trempe, que Mlle de Trescalan se sentit étrangement remuée.

—Votre refus me jette, Monsieur, dans un singulier embarras : comment voulez-vous que je conserve par devers moi ce paquet qui est, je le répète, votre propriété, et dont... laissez-moi vous le dire sans me prêter une intention de vous froisser bien éloignée de mon esprit... le contenu n'offre rien qui soit de nature à nous intéresser, mon père et moi!...

—Qu'en savez-vous?...

—Andrée pâlit, atteinte en plein cœur.

—Monsieur, se récria-t-elle, vous venez de me donner le droit d'exiger que nous procédions à un inventaire en commun.

—A quoi bon!

—Ne serait-ce que pour m'assurer, sous votre contrôle, qu'il n'en sortira aucune confirmation de certains racontars, outrageants pour les miens, que la malignité publique s'est plu à colporter.

—Je suis totalement étranger à leur propagation.

—Je ne vous ai jamais fait, Monsieur, l'injure d'en douter. Néanmoins, je vous prie de déférer à mon désir.

—Vos désirs sont des ordres, Mademoiselle.

—Précautionneusement, de ses doigts aristocratiques qu'un respect pieux agitait d'un tremblement, Andrée se mit en devoir de dénouer le frêle ruban dont, jadis,—à quelle époque lointaine?— d'autres doigts, semblables aux siens, doigts d'aïeule, avaient disposé l'agencement délicat.

Avec non moins de soin elle dépliça l'enveloppe de soie fanée...

Elle en retira un médaillon,—un portrait en miniature finement peint sur une plaque de cuivre, et cerclé d'un cadre de forme ovale, aux motifs d'ornementation contournés dans le goût du XVIIIe siècle.

Ce portrait était aussi celui d'un gentilhomme contemporain de Louis XV, ainsi qu'il était aisé de s'en rendre compte à l'arrangement de la coiffure, celle-ci relevée en rouleaux à la hauteur de l'oreille et s'allongeant sur la nuque en catogan.

A peine y eut-elle jeté les yeux, qu'un cri échappa à Mlle de Trescalan.

Malgré les différences de coiffure et d'âge,—le gentilhomme représenté pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans,—elle retrouvait là la ressemblance frappante de... Pierre Hervé!

Mêmes caractéristiques de physionomie: le front noble, barré d'un pli vertical entre les sourcils, le nez busqué, le menton carré, la bouche têtue, la dureté métallique du regard,—impossible de s'y méprendre, de ne pas identifier ces deux fortes personnalités, coulées au même moule atavique, procédant l'une et l'autre de l'archétype commun, transmis et reproduit avec une mystérieuse fidélité à travers la chaîne des générations!...

Et telle était l'éloquence probante de ce document, que Mlle de Trescalan sentit le sol se dérober sous ses pas, avant même qu'elle n'eût déchiffré, sur l'émail d'un cartouche ménagé dans la partie inférieure du médaillon, le nom de l'original du portrait:

"Hervé, Louis, comte de Trescalan..."

Hervé! quelle accablante révélation!

Elle demeurait là défaillante, écrasée de honte, sous le regard de son hôte,—regard dont l'ironie initiale se fondait peu à peu en une compatissance sincère devant l'éroulement subit de cet orgueil.

Il s'approchait pour la soutenir,—elle se redressa par un sursaut de volonté, et, voulant douter encore, elle demanda faiblement.

—D'où teniez-vous ce meuble?

—Il me venait de ma famille.

De sa famille!...

Ainsi donc, ce serait vrai! et la sombre légende n'aurait point menti, qui faisait d'eux des usurpateurs enrichis des dépouilles de leurs anciens maîtres! Ce garçon grossière-

ment vêtu ne serait autre que l'héritier légitime des seigneurs de Trescalan, — alors qu'eux-mêmes, son père si arrogant, elle si fière de leur ascendance ancestrale, qui, l'un et l'autre, en maintes circonstances, lui avaient témoigné le plus insultant mépris, eux, ne tiendraient leur origine que de quelque obscur et criminel valet ayant porté la livrée de ses aïeux!

Était-ce possible, un si complet renversement des rôles?

Oh! non! cela ne pouvait être,—cela n'était pas!—Du moins, il fallait à tout prix démentir ce tragique imbroglio, et, pour cela, au risque de ce qui en sortirait, provoquer un débat immédiat.

Après un long silence, elle osa enfin relever la tête, et lui poser une question dont elle chercha anxieusement à surprendre l'effet sur le visage de son interlocuteur.

—Pardonnez-moi, Monsieur, si vous me jugez indiscrette, mais j'attache à votre réponse un intérêt considérable, et je serais heureuse qu'il vous plût d'user avec moi d'une entière sincérité...

—Parlez, Mademoiselle.

Elle hésita.

—Etes-vous bien... ce que... vous paraissiez être?

—Que voulez-vous donc que je sois, sinon ce que je parais être?

—Un pêcheur?

—Sans doute.

—Vous en avez la mise et le genre de vie, mais non les manières ni le langage... vous n'êtes pas né dans cette humble condition?

—Quelle serait donc, selon vous, ma condition?

—Mais ce portrait?... cette ressemblance?

—Ce portrait, vous le voyez, est celui d'un seigneur de Trescalan,—moi, j'ai l'honneur de vous le répéter, je ne suis qu'un pêcheur.

—Par grâce, Monsieur Hervé, cessez ce jeu cruel où il vous est trop aisé de triompher de ma faiblesse! au nom du ciel, expliquez-vous!... et, si, comme il semble résulter de paroles récentes, d'autres que je n'ai point oubliées, vous croyez avoir à formuler contre nous certaines revendications, faites-les moi connaître, fournissez vos preuves, et je me porte garante...

—Je ne sais à quoi vous entendez faire allusion, mademoiselle, je n'ai de revendica-

tions à présenter ni contre vous, ni contre personne; si des paroles m'ont échappé, qui aient éveillé vos susceptibilités, je les regrette et je les retire, et je vous donne l'assurance que pas un mot désormais ne sortira de mes lèvres qui puisse vous inspirer l'ombre d'une inquiétude.

—Oh! fit-elle, se tordant les mains de désespoir, vous êtes décidément impitoyable! Je venais à vous en toute simplicité de coeur, en toute loyauté,—et vous vous dérobez! et vous me repoussez!... Mon père, hélas! est trop malade pour que la prudence me permette de l'instruire, en ce moment, de... ce que je n'ose deviner.—Mais il guérira,—et alors, monsieur, ne vous croyez pas quitte avec nous! Ni lui ni moi ne sommes gens à détenir indûment un bien..., un nom qu'il nous serait prouvé ne pas nous appartenir. Si une injustice a été commise à votre endroit, sur ce que j'ai de plus sacré au monde, elle sera réparée, je vous le jure!...

Elle lui présentait à nouveau le médaillon.

—Non, dit-il avec une douleur singulière qui atténuait l'inflexibilité du refus,—gardez cette relique..., et qu'elle vous soit un souvenir...

Elle partit.

X

La fin du vieillard approchait: il s'en allait, comme faute d'huile s'éteint une lampe, les sources de la vie taries dans son organisme usé,—car il avait dépassé l'âge d'un siècle.

Un réseau de rides innombrables sillonnait son visage décharné, au front immense, aux orbites encavées, au nez saillant démesurément en bec d'oiseau de proie,—son visage on eût dit d'ivoire ancien, d'une patine plus accentuée dans le nimbe d'argent des cheveux épars en mèches folles sur l'oreiller, dans l'éventail d'argent de la barbe de patriarche étalée sur sa poitrine.

Mais, sous ce masque de décrépitude, subsistaient les signes distinctifs par quoi s'affirment les ressemblances, et qui se transmettent de génération en génération, chez les fortes races, sans altération sensible.

Or, à ces signes se reconnaissait aisément la filiation entre le vieillard et son assistant.

Celui-ci procédait indéniablement de celui-là,—et l'un et l'autre n'étaient que deux rameaux détachés du même commun tronc que l'original du portrait laissé aux mains de Mlle de Trescalan.

“Monsieur Yvon” était, en effet, l'arrière grand-père de Pierre Hervé.

Penché sur sa couche, étanchant doucement, d'un fin mouchoir de batiste, la sueur d'agonie qui perlait aux tempes du bisaïeul, Pierre recueillait avec une attention respectueuse, visiblement inquiète, les mots sans suite qui s'échappaient de ses lèvres.

D'une voix, si faible! si cassée! qui n'était plus qu'un souffle et comme déjà un écho lointain venu de l'au-delà, le vieillard, arrivé à son heure dernière, revivait une à une, depuis sa petite enfance, toutes les étapes de sa vie.

Longue et tragique histoire!

Hervé-Yvon n'était autre, que le fils de ce comte de Trescalan qui, ainsi que le voulait une tradition,—non point légende, mais hélas, réalité,—périt victime des machinations de son régisseur.

En apprenant, par une lettre d'un ami demeuré caché en Bretagne, la sinistre nouvelle qui la rendait veuve, la mère d'Hervé-Yvon le mit au monde prématurément, et mourut.

Le nouveau-né resta confié à la garde d'un fidèle serviteur, nommé Bénézech, qui l'éleva de son mieux.

Il grandit paisiblement dans le village du pays Badois, situé sur les bords du Rhin, où ses parents s'étaient installés en émigrant.

Il avait atteint l'âge de six ans, et le père nourricier se disposait à rentrer en France pour y faire valoir les droits de son pupille, lorsque, un soir, au retour d'une courte absence, il trouva celui-ci baigné dans son sang, criblé de coups de poignards, laissé pour mort par des mystérieux assassins.

Il constata en même temps la disparition de tous les papiers de famille serrés dans le bahut Louis XIV que les Trescalan avaient emporté avec eux en exil.

Doué d'une constitution exceptionnellement robuste, l'enfant échappa par miracle à la mort, mais il n'en était pas quitte avec sa destinée.

Des années passèrent, Bénézech, donnant suite à son projet primitif, emmena en France l'orphelin et commença des démarches

pour le faire mettre en possession de ses titres et biens héréditaires.

Mais là, il se heurta au crédit du régisseur qui, installé au lieu et place de ses maîtres, et devenu un personnage influent à la cour du roi Louis XVIII, eut d'autant moins de peine à étouffer ses réclamations, que le pauvre homme ne pouvait les appuyer de la moindre pièce d'identité,— les assassins du petit Hervé-Yvon avaient poussé la précaution jusqu'à arracher le feuillet du registre de l'état-civil où figurait sa naissance dans le village badois. Ainsi désarmé, traité comme un imposteur, persécuté, menacé de la prison, Bénézech abandonna la partie et mourut.

Son pupille avait dû changer de nom. Le descendant de Trescalan vécut obscurément, se maria, lutta avec courage contre le mauvais sort, mais, ayant vu s'éteindre autour de lui deux générations, brisé par l'âge et par le chagrin, ses suprêmes ressources réunies, avec Pierre, son arrière-petit-fils, il vint, pauvre épave battue des flots, s'échouer pour y mourir, dans ce pays, berceau de sa race, où du moins, après son long exil, il voulait avoir la consolation de reposer, même anonyme, dans la terre des aïeux...

Le prêtre venait de se retirer. L'heure de la halte définitive avait sonné. Depuis quelques minutes déjà le vieillard s'était tu. Sa respiration se faisait de plus en plus rare et pénible, ses mains tâtonnantes écartaient et ramenaient alternativement le drap sur sa poitrine, par saccades d'une signification funèbre.

Ses lèvres remuèrent une dernière fois...

Comme conclusion logique aux sombres souvenirs évoqués de cruauté et d'injustice, quel verdict implacable allait en sortir?...

Serait-ce une malédiction?

Et certes, il avait le droit de maudire, de maudire jusque dans leur descendance, ceux qui l'avaient rendu orphelin, dépossédé de son héritage, persécuté depuis le berceau jusqu'à la tombe,—ceux dont la haine, en un mot, s'était acharnée contre lui, exerçant ses effets à travers un siècle entier!

Courbé sur le moribond, retenant son souffle, ce verdict, Pierre l'attendait, étreint par une angoisse formidable. comme si, à ces paroles suprêmes sa destinée était attachée...

Un balbutiement, plus faible que le frémis-

sement de la brise dans les roseaux...

—Pardon pour eux!... pardonnez-leur comme je leur pardonne... Pierre... mon enfant... adieu!... je te bénis!...

Et ce fut tout.

Un hoquet,—les prunelles s'éteignirent, — Hervé-Yvon, comte de Trescalan, venait de rendre le dernier soupir.

L'unique survivant de sa lignée tomba à genoux devant sa dépouille, et, dans le silence qui s'appesantit autour de la couche mortuaire, il n'y eut plus qu'un bruit de sanglots étouffés, mêlé aux grondements confus de la mer battant sourdement le pied de la falaise...

La population avait tenu à témoigner à Pierre Hervé son estime et sa sympathie en s'associant publiquement à son deuil. Un imposant cortège d'hommes et de femmes avait suivi le cercueil de celui qui s'en allait de ce monde, ignoré, comme il avait vécu.

Les obsèques achevées, les derniers rites accomplis, Pierre, au seuil du cimetière ainsi que le veut l'usage du pays, recevait les condoléances des gens qui avaient accompagné le défunt jusqu'au champ du repos, — les hommes se présentant les premiers, après eux les femmes, selon les prescriptions du cérémonial local,—et serrait la main à tous.

Le défilé touchait à sa fin.

Soudain Pierre tressaillit.

Venant vers lui, à quelques pas en arrière des autres femmes, vêtue de noir, le visage recouvert d'une épaisse voilette, il avait cru reconnaître Mlle de Trescalan.

Il fut touché, au-delà de toute expression, de cette marque d'intérêt que son cœur lui avait inspirée sans doute, et si précieuse pour lui dans cette pénible circonstance.

Le masque d'impassibilité sous lequel il s'appliquait à cacher sa douleur intime s'altéra...

Elle!...

C'était bien elle.

Retenue au chevet de son père, elle ignorait les nouvelles du bourg, mais, le matin, le hasard d'une conversation avec le garde lui avait appris à la fois, et la mort de "monsieur Yvon", et les funérailles prochaines. Elle s'était promis d'y assister.

Quand ce fut son tour de passer devant

Pierre Hervé, elle hésita un peu, se demandant si elle devait se conformer à la coutume;—dans ce moment, leurs yeux se rencontrèrent, et d'un même mouvement spontané, leurs mains se rapprochèrent en une étreinte nerveuse...

S'inclinant vers elle, il lui dit ce simple mot: "Merci!..." mais d'un accent qui la remua jusqu'aux entrailles.

Et, tandis qu'elle s'éloignait bouleversée, Pierre la suivit d'un long regard où, à son insu peut-être, il y avait autre chose et plus que de la reconnaissance...

Le soir de ce jour, Mlle de Trescalan s'était retirée dans le pavillon du parc plus tôt que d'habitude. Après les émotions de la matinée, elle éprouvait le besoin de se retrouver seule avec elle-même, de se recueillir. Une tristesse sans cause, qu'elle ne parvenait pas à écarter, l'oppressait,—une de ces appréhensions indéfinies, comme on en éprouve à l'approche d'un malheur que rien autre, dans le courant ordinaire de la vie, ne permet de prévoir, ci se n'est cette espèce de vague pressentiment. Il lui semblait qu'un événement se préparait, qui la ferait souffrir beaucoup, et qu'elle était impuissante à conjurer.

Insensible à la beauté du spectacle qui se déroulait devant ses yeux, elle s'absorbait dans le deuil de ses pensées, lorsqu'un bruit, dont elle devina toute de suite la nature, la tira de sa torpeur.

Quelqu'un, à la faveur de la basse mer, gravissait l'escarpement de la falaise,—et ce quelqu'un était Pierre Hervé!

Elle ne s'attendait pas à sa venue, elle le supposait agité, en ce moment, d'autres soucis, cette visite la prenait à l'improviste,—quelle attitude devait-elle adopter vis-à-vis de lui?

Une idée bizarre lui traversa l'esprit: Pierre ne pouvait la supposer déjà installée dans sa retraite,—si elle se cachait?—peut-être l'amènerait-elle ainsi à se démasquer?...

Cette idée lui sourit.—Abandonnant avec précaution sa chaise longue, elle se retira dans un recoin d'ombre du pavillon, et, là, dérobée derrière le rideau de lierre, assurée de voir sans être vue, elle attendit les événements...

Bientôt une tête émergea au ras de la terrasse,—elle ne s'était pas trompée, elle avait

devant elle Pierre Hervé;—un rétablissement à la force des poignets, et l'audacieux surgissait de l'abîme.

Après avoir exploré d'un coup d'oeil le pavillon, il se redressa, se dirigea vers le talus qui séparait simplement la propriété de la terrasse, et s'y accouda, en posture d'observation.

De là, en effet, abrité par des touffes d'ajoncs et de genets, il découvrait en enfilade l'allée par où Mlle de Trescalan avait accoutumé de gagner son asile de rêverie.

Andrée put se rendre compte que la manœuvre lui était familière, et elle s'amusa du renversement des rôles, ainsi que de la déception que sa ruse réservait à l'indiscret.

Pour elle, toutefois, la situation ne tarda pas à prendre une tournure assez délicate, car, un mètre à peine de distance la séparant de l'endroit où est son espion espionné se tenait à l'affût, cette proximité gênante lui imposait l'obligation de conserver une immobilité complète, à peine de trahir sa présence et de dénoncer de ce fait, une espèglerie indigne de son caractère.

Après une faction silencieuse qui parut longue à cette dernière, Pierre Hervé, dont le front s'était rembruni par degrés, se releva soucieux, et la jeune fille l'entendit qui grommelait entre ses dents.

—L'heure est passée,— elle ne viendra pas!...

Il traversa la terrasse, se pencha sur le bord pour juger des progrès du flot, retourna jeter un coup d'oeil sur l'avenue, arpenta quelque temps l'étroit espace d'un pas impatient, et, enfin, se rapprochant du pavillon.

—Allons! murmura-t-il, il me faut partir sans la revoir... sans lui parler!...

Son attitude témoignait un accablement profond.

Mais, secouant cette défaillance passagère, et haussant les épaules.

—Bah! qu'aurais-je pu lui dire?... En somme, mieux vaut qu'il en soit ainsi!

Alors, avec un geste large, solennel, qui semblait s'adresser à l'invisible spectatrice de cette scène.

—Adieu, orgueilleuse fille, articula-t-il d'une voix forte, je pars: ton père et toi, jouissez en paix de mes dépouilles, mes revendications ne troubleront plus votre re-

pos.—Trescalan est mort, bien mort!...
Adieu!...

D'un élan irréféchi, Andrée voulut se précipiter vers lui, le rappeler, le retenir,—mais déjà il se laissait glisser le long de la muraille rocheuse, et, quand, sortie de sa cachette, elle sonda l'abîme, elle le vit qui s'enfuyait le long de la lisière de grève, bondissant à travers l'écume des lames...

Quelque temps encore elle put le suivre des yeux,—et puis il disparut au tournant de la pointé et, dans ce moment, au vide immense qui se fit en elle, au sentiment d'isolement, d'abandon, de détresse sans bornes qui lui étreignit le coeur, elle comprit, elle osa enfin s'avouer à elle-même la vérité.

—Oh! Dieu! sanglota-t-elle, il part, ne voulant pas m'aimer,—mais il m'aime!—et moi!... moi!...

XI

Dans l'après-midi du lendemain, Mlle de Trescalan reçut, de la bouche du garde, la confirmation de ce départ.

Le bonhomme vint au devant de la question qu'elle n'osait formuler.

—Vous ne savez pas la nouvelle, Mam'zelle?

—Non, fit-elle, affectant une indifférence que démentait sa pâleur, — quelle nouvelle, père Mathurin?

—Monsieur Hervé a quitté le pays.

Atterrée par cette réponse que, pourtant, elle attendait, à peine eut-elle la force de proférer un "ah?" d'étonnement.

—Oui, et pour longtemps, j'imagine, si ce n'est pas pour toujours. La voiture publique l'a conduit hier soir à la gare, avec une malle et son chien, et, ce matin, le conducteur disait qu'il l'avait entendu demander au guichet un billet pour Paris. J'ai passé par Pen-Houarn,—la case est fermée.

Le vieux garde conclut, avec un hochement de tête.

—Il n'y aura plus à s'inquiéter de défendre contre lui les lapins de Monsieur le Comte!...

Andrée donna l'ordre de seller son cheval. Pour la première fois depuis la maladie de son père, elle éprouvait une sensation d'étouffement dans le cercle étroit d'occupations

intérieures où elle s'était confinée volontairement. Un besoin d'activité s'emparait d'elle, de grand air, de libre espace. Il lui semblait qu'un temps de galop à travers la campagne détendrait ses nerfs surmenés, dissiperait le lourd ennui qui l'accablait, étourdirait son chagrin.

Elle siffla Turc, et sortit.

Le hasard, était-ce bien le hasard,—dirigea les pas de Fitz vers l'escarpement du sentier au haut duquel, quelques semaines auparavant, elle s'était trouvée face à face avec celui qu'à cette époque elle s'imaginait.

Se flattait-elle donc qu'elle allait le voir, ainsi que jadis, se dresser devant elle avec sa politesse agressive, la cinglant de ses ripostes impertinentes, la bravant de son regard hardi et dur?...

Hélas! la falaise était vide, les échos en demeurèrent muets, et muette aussi, demeurera l'humble case, aux volets hermétiquement clos!

Il n'était pas jusqu'au paysage, qui, noyé dans une grisaille de brume ne participât au deuil de ses pensées.

Andrée s'arrêta à la place même où elle avait failli cravacher l'insolent. Un flot de souvenirs assiégea son coeur.

Que de chemin parcouru, depuis cette scène de défi où se heurtèrent leurs orgueils, et où le sien dut plier le premier devant une volonté supérieure!

Dans ce cadre bien fait pour ranimer ses regrets et ses remords, repassant la succession d'évènements étranges qui avaient suivi leur rencontre, elle comprit mieux toute la grandeur de ce caractère qu'elle s'accusait amèrement d'avoir si longtemps méconnu.

Car, pour elle, le doute n'était plus permis: déposant ses rancunes pour s'effacer généreusement devant elle, le légitime héritier de Trescalan ne s'était expatrié que dans le but d'assurer son repos, à elle, la fille de ceux qui l'avaient dépouillé de son nom, de son titre, de sa fortune.

Cruelle générosité!— Sans doute il avait agi avec cette abnégation parce qu'il l'aimait,—mais, elle aussi l'aimait!... Oh! pour quoi ce fossé de haine causé entre eux par une fatalité injuste?... pourquoi était-il parti?—parti,—le vieux garde lui-même ne s'é-

taît point trompé sur son inflexible détermination,—sans espoir de retour!...

Ainsi, c'était fini entre eux!—jamais plus elle ne le reverrait!—sa vie entière, il lui faudrait traîner le double fardeau d'une injustice irréparable et d'un stérile veuvage d'amour!...

Elle rentra de ce douloureux pèlerinage, mortellement désenchantée; elle ne renouela plus l'expérience, mais se condamna à une rigoureuse claustration.

D'ailleurs, la maladie de son père prenant un caractère plus pénible, réclama des soins incessants; bientôt, elle ne s'éloigna plus de son chevet.

M. de Trescalan, immobilisé par une série d'attaques de paralysie, traîna deux ans, et mourut.

Du moins, la mort fut-elle pour lui un bienfait, en lui permettant d'ignorer la catastrophe qui s'abattit sur sa maison.

Il s'était déchargé sur son notaire du soin de gérer les débris de sa fortune et de celle de sa femme. Des spéculations aventureuses amenèrent la déconfiture de cet officier ministériel, et, presque au lendemain des funérailles de son père, Andrée apprit qu'elle était ruinée.

Ce dernier coup acheva de briser les ressorts de son énergie. Privée de ressources convenables, désormais seule au monde, portant au-dedans d'elle-même un deuil incurable, elle ne vit d'autre refuge dans son abandon que la paix d'une cellule, et, après avoir procédé à une liquidation complète de ses biens, ayant réussi à préserver du naufrage la vieille demeure ancestrale dont elle ne se croyait pas le droit d'aliéner la propriété, elle accomplit les démarches nécessaires pour se faire admettre dans un couvent cloîtré.

Bien qu'elle eût achevé ses préparatifs,—sommaires, étant donné le but du voyage,—sous des prétextes plus ou moins spécieux, elle reculait son départ.

Pourquoi ce délai!—qu'attendait-elle pour en finir?

Ce qui la retenait au bord du sacrifice, était-ce donc ce suprême intérêt de conservation, très compréhensible chez une belle créature en pleine fleur de santé et de jeunesse, qui a le sentiment de n'avoir pas accompli sa destinée, dont la chair se révolte

devant le renoncement mortel, s'effraie du néant glacé de la tombe?

Non, ce n'était point cela.

En elle, un espoir survivait au démenti des événements et des humaines vraies-blances, une illusion insensés, une chimère, —mais une chimère indéracinable...

Et c'était la touchante superstition de cet espoir, de cette illusion, de cette chimère, qui, à la veille d'adresser l'adieu suprême à ces lieux aimés, hantés pour elle de souvenirs et de regrets, la ramenait, chaque soir, au pavillon du parc, où, jadis, l'absent, à la fois si haï et si cher, avait accoutumé de la visiter...

Après s'être débattue toute une semaine encore contre sa folie, Andrée se décida enfin à y mettre un terme, en fixant, irrévocablement cette fois, son départ au troisième jour.

Pendant ces trois après-midi consécutives, la mer devait découvrir la grève.

Si rien ne se produisait de nouveau avant le soir du troisième jour,—eh! bien, le sort en serait jeté,—elle suivrait sa destinée!...

.....

La mer se confondait avec le ciel, — une immense nappe d'un gris ambré, nacré de mauves et de verts tendres, glacé de fluides reflets d'or pâle, qu'aux approches de la terre, des houles soulevaient en molles ondulations avant d'expirer sur la grève, nonchalantes, comme lassées.

Un bruit frangé d'écume,— auquel succédait un recueillement,—et, dans le silence d'accalmie, les archets invisibles de la brise qui souffle sur la hauteur reprenaient leurs fredons mélancoliques à travers les aiguilles frémissantes des pins.

Accoudée à l'appui de la baie ouverte sur l'infini, bercée au rythme sourd de la mer alternant avec la chanson ailée du vent dans les ramures, Andrée laissait sa pensée s'engourdir dans une torpeur alanguie.

Une paix auguste émanait de la sérénité de la nature au repos, mettait un baume d'oubli sur sa pauvre âme blessée.

Jouissant délicieusement du présent, elle voulait écarter le souci de l'échéance du lendemain, emplir ses yeux de ces aspects familiers qu'elle ne reverrait plus, les graver ineffaçablement dans son souvenir.

Car cette adorable soirée devait être la dernière qu'elle passerait à Trescalan, à moins...

A moins?...

Qu'est-ce?...

Là-bas, à l'autre bout du parc, la cloche de la grille d'entrée a retenti,— trois appels brefs, appels de maître...

Andrée pâlit.—Qui peut venir la visiter à cette heure?—Sa raison repousse l'idée folle que lui suggère son illusion tenace...

Andrée pâlit.—Qui peut venir la visiter à cette heure?—Sa raison repousse l'idée folle que lui suggère son illusion tenace...

Lui!... Pourtant!... si c'était *Lui!*...

Quelques minutes d'attente, d'une attente angoissée,—et puis, un pas précipité, un pas d'homme, grince sur le sable de l'allée... Elle n'ose se retourner.

—A quoi bon? Son coeur l'a deviné!...

Un vertige la fait chanceler, — elle doit lâcher la barre d'appui,—ses yeux se voilent, elle se renverse en arrière, mourante...

Un bras ferme la soutient,— ô la douceur de cette étreinte!... Elle s'y abandonne avec un frisson de tout son être...

Quand elle rouvre les yeux, confuse de cette défaillance qui trahit son secret, elle le voit penché sur elle, épiant anxieusement son émoi.

C'est bien lui,—son visage fier, d'une énergie accentuée, son regard dont la dureté s'amollit d'une tendresse jusque-là inconnue.

—Vous?...

—Moi, qui, accouru en toute hâte des confins de l'Amérique anglaise, ai pu, grâce à Dieu, arriver à temps pour vous sauver!... Je frémis à l'idée qu'un retard de train ou de paquebot...

—Qui vous a informé de ma résolution?

—Le père Mathurin, votre fidèle garde.

Du Canada, où je m'étais fixé, je lui avais envoyé mon adresse, avec mission de me tenir au courant des événements. J'ai su par lui la mort de votre père, votre détresse.

—Et vous êtes venu!... Vous ne me haïssez donc pas?

—Je devais vous haïr, mais l'amour a été plus fort que la haine. Pourquoi, d'ailleurs, faire peser sur vous, innocente, le poids d'une rancune séculaire? Est-il juste que les fautes des pères rejaillissent sur les enfants? N'a-t-il point pardonné, celui qui, plus que tous, aurait eu le droit de se montrer implacable? Et puis, pour tout dire, Andrée, j'avais emporté dans mon coeur votre chère image, je vous aimais... je vous aime, je crois bien que je vous aimai dès notre première rencontre.

—Et vous m'avez fui! Vous vous êtes expatrié!

—Vous étiez riche,—jamais mon orgueil ne se serait abaissé à l'aveu qui vient de m'échapper, si je n'avais eu une fortune à déposer à vos pieds,—une fortune comme celle que je vous ai conquise, digne de vous, digne du nom que vous portez.

—Ce nom n'est pas le mien...

—Il sera le vôtre demain.

—Hélas! essaya-t-elle encore de se défendre, je suis pauvre!

—Tant mieux, puisque votre pauvreté nous rapproche.

—Vous ne voulez donc rien tenir de moi?

—Vous seule, ô mon aimée, n'est-ce donc pas assez?

Elle sourit enfin vaincue, et, lui abandonnant sa main où il appuya longuement ses lèvres.

—Oh! dit-elle, vous êtes bien décidément la *Tête-de-Fer!*...

Fin

ÉVEIL FÉMININ



— Toé, lequel dans le lot que t'aimerais pour ton mari ?...



Histoire de Mai



VOUS voici en plein dans la saison des muguets. Leurs bouquets d'un blanc laitoux s'étalent aux éventaires des marchandes de fleurs et répandent dans la rue une odeur virginale et capiteuse à la fois. Leurs tiges et leurs

feuilles vertes ont gardé un peu de la mousse des bois où on les a cueillis à la prime aube. Je ne puis les voir sans me rappeler les futaies d'Auberive, où ils foisonnaient, et Auberive lui-même—un petit village de la montagne langroise, où j'ai vécu deux ans, à l'époque où les rêves enthousiastes de la jeunesse foisonnaient dans mon cerveau à l'égal des muguets.

Le bourg, qui compte au plus trois cents âmes, nichait au coeur de la forêt, sur un tertre rocheux, au pied duquel serpentait l'Aubette. L'une des premières maisons, située sur la route de Langres, et disparaissant à demi sous un massif d'arbres fruitiers, était alors habitée par les Malapert et leur petite-fille Micheline. Les vieux Malapert avaient passé tous deux la soixantaine; leur petite-fille entraînait dans sa vingtième année. Orpheline de père et de mère, elle avait été recueillie et élevée par ses grands-parents, anciens marchands de bois, retirés des affaires avec une très modeste aisance. Mi-

cheline soignait les deux vieux, tenait leur ménage et trouvait encore le temps de vagabonder à travers la forêt, pour laquelle elle avait une particulière tendresse. Sa grande distraction, dans ce pays perdu où il y en a si peu, consistait à courir les bois en toute saison, à y lier connaissance avec les charbonniers et les bûcherons, à y découvrir chaque jour une beauté nouvelle et à en rapporter chaque fois quelque copieuse récolte: morilles et mousserons en avril, fraises en juin, framboises sauvages et cornouilles en septembre; elle ne rentrait jamais bredouille et, même pendant les sombres mois d'hiver, elle revenait avec des branches de houx et des touffes de gui, dont la verdure et les baies persistantes décoraient gaiement le logis aux environs de Noël. Elle avait le caractère indépendant, l'humeur enjouée, une impétuosité et une grâce sauvage qui la rendaient fort séduisante. De plus, elle était jolie fille, souple, bien faite, avec d'abondants cheveux blonds crépelés, de lumineux yeux verts et un teint très blanc. Cette laiteuse blancheur de la peau, qui résistait au hâle, et aussi une prédilection très vive pour les muguets, dont Micheline ramassait, tout enfant, des brassées à l'époque du renouveau, l'avaient fait surnommer "Muguette", par les gens du pays, et le nom lui était resté.

Jusqu'à la vingtième année, les soucis

du ménage et les joies de ces innocents vagabondages en forêt suffirent à occuper l'esprit de Muguette et à lui faire oublier sa solitude. Mais un jour vint, cependant, où son existence lui parut un peu vide et où d'autres préoccupations se glissèrent dans son cœur. Ce fut à un de ces retours du printemps où la forêt tout entière semble remuée par un souffle amoureux. Les taillis pleins de nids, les tranchées fleuries, les soupirs des rossignols et des ramiers, laissaient la jeune fille en proie à un trouble non encore éprouvé. Elle voyait, le soir, les filles des bûcherons et des fermiers se promener tendrement avec les garçons. De temps en temps, elle assistait aux noces de l'une d'elles, et, involontairement, elle se demandait si son tour ne viendrait point aussi. Seulement, elle ne se dissimulait pas que, dans sa condition bourgeoise, elle ne pouvait songer à épouser un paysan. Or, en cette solitude d'Auberive, les partis possibles semblaient introuvables: le notaire était marié, le receveur des contributions était vieux et laid. Il eût fallu chercher ailleurs, dans les cantons voisins ou à la ville, et le bonhomme Malapert, ainsi que sa femme, ne paraissaient nullement s'apercevoir que leur petite-fille était en âge de s'établir. Ils la considéraient toujours comme une enfant; elle les soignait, les égayait; ils avaient plaisir à la voir attentive autour d'eux, et, se sentant heureux près d'elle, ils en concluaient égoïstement qu'elle devait, elle aussi, se trouver satisfaite de leur compagnie.

Or, un matin de mai, Muguette chemina languissamment le long de la grande tranchée de Vivey. A un certain carrefour, non loin d'une coupe de bois, elle s'arrêta un moment devant une hutte de charbonniers, où quatre marmots aux cheveux embroussaillés, aux yeux noirs comme des merises, étaient en train de vider une écuelle pleine de soupe au lait. La vue des enfants la rendait toujours rêveuse; elle les regardait avec un plaisir mêlé de mélancolie et se prenait à envier le sort de la charbonnière. Or, tandis qu'elle les contemplait, un bruit de

pas la fit se retourner, et, elle aperçut un forestier d'une trentaine d'années, à la tournure virile, à la barbe noire frisottante, qui la regardait, lui aussi, avec une expression admirative. Elle le reconnut pour l'avoir rencontré deux ou trois fois en forêt. C'était M. Munerel, le garde général résidant à Vivey. Il revenait de visiter un triage voisin, et, comme il avait affaire à Auberive, il demanda à la jeune fille la permission de l'accompagner jusqu'au village. Chemin faisant, ils causèrent, et Muguette constata que non seulement le garde général avait bonne mine, mais que c'était un garçon sérieux, à l'esprit ouvert et au caractère sympathique. Munerel, de son côté, s'étonna de trouver dans cette jeune fille, élevée au village, une grâce si prime-sautière et un si vif amour de la forêt. Quand ils se quittèrent, à l'orée du bois, ils étaient déjà bons amis et regrettaient de se séparer si vite.

Je ne sais comment se fit la chose, ni s'ils aidèrent un peu le hasard; mais ils se rencontrèrent, deux jours après, sur ce même chemin de Vivey et prirent peu à peu, doucement, l'habitude de passer ensemble quelques heures sous bois; deux ou trois fois la semaine. Quand un garçon de trente ans et une fille de vingt se promènent en tête-à-tête, l'amour se met bientôt de la partie. Au bout d'un mois, tous deux se sentaient le cœur pris. Ils ne se l'avaient pas encore; mais leurs yeux se l'étaient déjà dit, et les silences troublants, qui parfois interrompaient leur entretien, le disaient plus éloquemment encore.

Ce fut Munerel qui parla le premier. Il était honnête et ne voulait pas que ses assiduités, déjà remarquées et commentées, risquassent de compromettre la réputation de Micheline. Un soir de juillet, comme ils s'en revenaient tous deux par les bois de Charbonnières, il murmura:

—Mademoiselle Muguette, j'ai une nouvelle à vous apprendre...

Elle tressaillit, et ses limpides yeux

verts interrogèrent anxieusement les yeux noirs du forestier.

—Je crois, poursuivit-il, que l'on va me donner mon changement et je quitterai Vivey le mois prochain...

Il vit frémir les lèvres de la jeune fille et les limpides yeux verts se mouiller.

—Muguette, ajouta-t-il, d'une voix un peu étranglée, écoutez-moi bien... Je vous aime et, avant de partir, je veux vous demander une chose... Voulez-vous de moi pour mari?...

Pour toute réponse, elle mit vivement ses deux mains dans celle du garde général:

—Oh! balbutia-t-elle, pouvez-vous en douter?... Je suis trop fière et trop heureuse d'être choisie par vous... Seulement, il y a mes grands-parents qu'il faut consulter...

—Naturellement... Restez chez vous demain; dans l'après-midi, j'irai voir M. et Mme Malapert et leur adresser ma requête.

Le lendemain, à l'heure dite, Munerel heurtait à la porte de la maison enfouie dans les arbres fruitiers et, introduit près des vieux Malapert, leur déclarait carrément son amour pour leur petite-fille et son désir de l'épouser avant de partir pour une nouvelle résidence.

Le tonnerre fût tombé sur la toiture ou la rivière eût inondé le rez-de-chaussée que les deux braves gens n'eussent pas été plus atterrés.

—Nous séparer de Micheline! bégaya le bonhomme Malapert, pensez-vous?... C'est impossible!

—Elle est trop jeune, gémit la vieille dame; si, seulement, vous pouviez patienter cinq ou six ans.

—Je ne le puis pas, madame, je désire que le mariage soit conclu avant mon départ, et j'ai des raisons de croire que Mlle Micheline est de mon avis...

—Micheline nous aime trop pour nous abandonner, déclara péremptoirement Malapert... Votre demande nous honore, monsieur, mais elle est prématurée...

—Peut-être, hasarda tristement Munerel, conviendrait-il au moins de connaître les sentiments de votre petite-fille?

—Micheline a trop de respect et d'affection pour nous désobéir... Du reste, je lui ferai part de votre démarche et elle vous répondra elle-même... Serviteur, monsieur!...

Quand le garde général fut parti, on appela Muguette qui s'était réfugiée dans sa chambre et qui accourut, le cœur palpitant. Elle trouva son grand-père en proie à une agitation fébrile, et sa grand-mère en train d'éponger ses yeux pleins de larmes.

—Tu veux donc nous abandonner pour suivre un étranger! s'exclama le vieux Malapert.

—Mon Dieu, bon papa...

—Si c'est notre mort que tu désires, tu n'as qu'à épouser ce monsieur.... Nous ne survivrons pas à un coup pareil...

—Ce serait, reprit Mme Malapert, bien mal reconnaître les sacrifices que nous avons faits pour toi...

—Tu es donc amoureuse de ce garde général?...

—Oui, grand-père, je l'aime, avoua ingénument Muguette.

—A ton âge, c'est honteux!... s'écria sa grand-mère, c'est de la dépravation...

—Attends au moins que nous ne soyons plus de ce monde, gémit le bonhomme Malapert; au train où vont les choses, tu n'auras pas longtemps à attendre!

Leurs lamentations durèrent jusqu'au soir. En les voyant si ahuris, si désespérés, si enfoncés dans leur aveugle égoïsme, Muguette eut pitié d'eux. Malgré leur féroce entêtement, elle les aimait, eux aussi; elle s'imaginait qu'elle leur était indispensable et qu'ils seraient incapables de vivre sans elle... Après une nuit passée à pleurer sur son amour brisé en pleine floraison, elle eut le triste courage de répondre négativement à Munerel:

—Ils ne veulent pas me laisser partir, lui écrivit-elle, et j'ai la conviction que mon départ les tuerait... Ils ont été bons pour moi, à leur manière, et je dois à mon tour me montrer, pour eux, bonne et affectueuse en sacrifiant mes goûts aux leurs... Oubliez-moi et croyez bien que je garderai comme un trésor le souvenir des trop courtes journées que nous avons

savourées ensemble.

“ Muguette.”

Le garde général l'aimait; mais il était homme, il était ambitieux, et avait l'énergique volonté d'arriver. Il partit le mois d'après et fut envoyé comme sous inspecteur dans un département de l'Ouest. Muguette n'entendit plus parler de lui.

Vingt ans se sont passés, et les vieux époux Malapert sont encore de ce monde. Au commencement de mai, j'ai traversé le village et longé la façade à demi voilée de cerisiers. Sur le rebord de la fenêtre ouverte, deux gros bouquets de muguets s'épanouissaient dans des pots de grès, et, un peu en arrière, Micheline était assise, tirant l'aiguille. Mais ce n'était plus la

Muguette du temps jadis; son teint blanc avait pris des tons de vieil ivoire, ses yeux verts avaient perdu leur éclat limpide. A force de regarder au loin, à l'horizon des bois, leurs prunelles lasses se ternissaient; les coins des paupières et des lèvres se ridèrent, le visage s'était amaigri. Dans les premiers temps, elle espérait encore en je ne sais quel inconnu plein de surprises; aujourd'hui, elle s'est résignée. Elle s'hypnotise dans sa tâche quotidienne et ne demande plus rien à l'avenir. De temps à autre, elle jette un coup d'oeil sur le fond de la chambre, où, près des bûches à demi consumées, les deux vieux, dans leurs fauteuils, marmonnent de confuses paroles...

Ils échangent des regards béatement somnolents et ils espèrent vivre longtemps encore.

DANS TES YEUX

(Vers inédits)

Par PAUL DELORME

Tes yeux noirs savaient me charmer,
Car, ils me disaient bien des choses
Ce sont eux, qui m'ont fait t'aimer
En me donnant des rêves roses.

En eux, j'avais surpris l'amour
Et ses langoureuses tendresses:
J'ai cru, qu'en te faisant la cour,
J'aurais un peu de tes caresses.

Hélas! J'ai fait un vilain songe,
Car tes yeux n'étaient que mensonge,
Ils n'avaient pour moi rien d'humain!

Tu n'étais qu'une péronnelle,
Ne songeant qu'à faire la belle...
Mon rêve fut sans lendemain.



Le Déménagement



— Par —
Hugues Delorme.

Ainsi que l'a dit un bon maître:
" O mignonne, c'est fin d'avril!..."
Le terme approche, qui va mettre
Bien des mobiliers en péril.
Vent, pluie, ou grêle, rien n'arrête
Le lourd wagon, l'humble charrette
Qui servent à déménager...
Les déménageurs au plus vite
S'en viennent nous rendre visite,
Recevons-les d'un coeur léger.

Tels des paysans d'opérette,
Coiffés d'un bonnet de coton,
Ces messieurs, l'humeur guillerette,
Sont les arbitres du bon ton.
Devant les portraits de famille,
Leur verve en trouvailles fourmille.
Ils poitrinent, enflent la voix;
Ils font d'une façon savante
Dix doigts de cour à la servante,
Et chantent des refrains grivois.

Et qu'ils montrent de fantaisie
Dans l'art d'emballer les paquets!...
Fourrageant la paille moisie,
Et sifflant parmi les hoquets,
Sur chaque chose ils font main basse.
Par leurs mains il faut que tout passe;
Leur pouvoir est illimité;
Et ces subodorantes gouapes
S'épongent le front de vos nappes
Et violent votre intimité.

C'est à tort que sur eux l'on daube;
Leur paresse est citée en vain.
Arrivés au travail dès l'aube,
Ils hantent le marchand de vin,
Seulement lorsque midi sonne.
Dès lors, ils n'y sont pour personne
Jusqu'à cinq heures du soir,
Et laissent vos meubles, vos frusques,
Vos vases plus ou moins étrusques
Négligemment sur le trottoir.

Mais quand ils ont repris haleine
(Ils en ont même trop repris)
Soufflant ainsi qu'une baleine,
Ils retravaillent à tout prix...
Il faut alors les voir descendre
Le vieux Weber en palissandre
Brutalement, sauvagement!...
Le proverbe est vrai, quoi qu'on die,
Et mieux vaut un grand incendie,
Qu'un petit déménagement.





Histoire de Chantier

Le Magnétisé

(Pour "La Revue Populaire")

Par CHARLES DeGUISE

"J'vous ai-t-il jamais conté pourquoi c'est que Toine Brochu est parti de Saint-Léon pour s'en aller rester à Québec? Non?... Vous vous r'mettez pas Toine Brochu du deuxième rang, qu'a fait tant "l'iabe" dans votre élection?"

Ma foi, tant de gens avaient fait "l'iabe" dans mon élection, qu'un de plus ou de moins n'était pas de nature à me donner des émotions. D'autant plus que le bonhomme, lui-même, avait voté contre moi comme un vieux sacripant.

J'aurais dû dire, en commençant, que le père Morasse était mon guide et que nous étions installés pour la nuit au campe de la montagne Tremblante. La journée avait été rude, mais nous étions rentrés au campe avec un caribou de p-nache convenable.

Quand on a fait dix-sept milles de raquette, parlez-moi d'une frigousse dans laquelle ont mijoté, à feu doux, un lièvre, une perdrix, quelques truites prises à travers la glace, (ne le dites pas au garde-pêche) puis, de l'oignon, du lard, des patates; salez et poivrez à volonté. C'est un fricot à réveiller un mort et ce soir-là, après un repas comme on n'en fait impunément que dans une excursion de chasse, une bonne pipe pour aider à la digestion, les pieds sous le poêle rouge pendant que la tempête hurlait au dehors, le roi n'était pas mon cousin. Toine Brochu m'intéressait peu, mais je flairai une

histoire, et j'amorçai le bonhomme par un sursaut de mémoire peu véridique.

"Comme ça, dit-il en allumant son bougon, vous connaissez pas l'histoire du Toine, mais de fait, vous êtes pas revenu depuis que vous avez perdu vot' élection."

Le père Morasse avait le sens de la délicatesse très émoussé.

Ben donc, y a eu deux ans c'te semaine, moué pi Toine, pi une douzaine d'hommes du haut de la paroisse, on faisait chanquier à la rivière Noire pour M. Arton. Y avait une élection qui marchait dans le comté, mais nous autres, on entendait parler de rien, excepté qu'on avait su par des cullers que c'était serré, pi Toine qu'était chaud pour son parti, comme vous savez, s'mangeait les sangs, pi tous les soirs, c'étaient des discussions avec Louis Lachance, not' foreman qu'était aussi rouge que Toine était bleu.

Pour lors, l'avant-veille de la votation, en arrivant au campe pour souper, on voué qu'y avait une carriole à la porte. — "Quiens, j'dis à Toine, gageons qu'on va avoir un comité à soir. Rentres-tu?" "Pas tout d'suite qu'y dit, faut qu' j'aille voir à un collet que j'ai tendu près de l'écurie". Ca fait que moué, j'rouvre la porte. C'était ben une veillée, y avait un jeune homme qui s'chauffait le dos au poêle et Louis nous présentait chacun not' tour: M'sieu un tel, M'sieu un tel,

c'était un nommé Caron, autant que j'ai mémoire.

Toujours qu'on soupe, pi après on claire la table et pi Louis Lachance fait la présentation: "Écoutez, vous autres là, on va entendre c'monsieur-là qu'est v'nu de Québec; y marche pour le parti libéral. Faut pas y faire de grossièretés, pi l'bourgeois a demandé de tous voter pour Laurier, même Toine Brochu qu'est bleu comme la poule à Simon et qui ricane derrière le pôleé.

"T'as qu'à voir", dit Toine su l'même ton.

Bon, Louis finit son spinch et l'jeune homme s'met au bout d'la table qu'on avait tassée amont l'pan. Y sort un paquet d'papiers de sa poche, y dit que c'était un plaisir et un honneur de parler devant une si belle et grande assemblée, pi qu'Laurier c'était un bon homme, qu'y fallait voter pour son candidor, pi y avait pu de difficultes, pu de surplus, pu d'tasques, que l'commarce avait augmenté et pi que tous les bleus c'était d'la crasse, pi un tas d'affaires, de millions qu'on comprenait pas, ça fait qu'c'était pas mal ennuyant. Sans compter qu'ça manquait d'organisation, c'était sec comme un écopeau: j'vous persuade qu'ça bâillait en grand.

Toujours, y finit par achever: merci, messieurs et quecetera. Rien, pas un battement de mains. Dans l'campe, vous savez, on s'couche de bonne heure et j'cré qu'on avait toute envie de s'fourrer dans les couvartes. On fume encore un p'tit bout d'temps par politesse, pendant que l'jeune homme jasait avec Lachance.

"Si vous voulez, qu'y dit, on va chanter, moué, y dit, les chansons de chanquier, j'aime ça effrayant." Ben dame, on assaie. Bidoune Paquet en envoie une, poche, parsonne voulait faire chorus; on veut faire jouer du violon à Toine Brochu: y avait une corde de cassée, à c'qu'y dit, l'menteur. Ca marchait pas, pi on avait hâte qu'y s'en aille pour s'coucher. Tout d'un coup, y dit quelques mots à Lachance, pi y s'lève: "Si vous voulez", qu'y dit, "y est d'bonne heure, j'vas en manétiser quequens uns,

j'connais ça pas mal, rapport que j'sus clerc docteur et qu'j'ai étudié toute l'histoire."

"Ca, par exemple, c'était l'fun. Vous n'avez déjà vu, manquable, des manétiseurs, moué 'tou j'en avais vu un à Québec pi j'avais manqué de mourir de rire. Ca fait que nous v'la toute en rang, excepté Louis pi Toine qu'étaient de méchante humeur, y croyaient pas à ces folies-là, à c'qu'y disaient. Nous v'la les yeux farmés, pi l'gars passe devant chaque en faisant des simagrées. Tout d'un coup, y crie: "J'en ai un."

"Comme de faite, y avait affluencé Pierrot Lahaie qu'avait les yeux farmés serrés, pi qui r'muait pas plusse qu'un corps mort". Vous allez voir, dit l'jeune homme, j'ma z'y faire faire c'que j'voudrai, et par après, y s'en rappellera pas en toute".

"D'abord, qu'y dit à Pierrot, t'es dans une grande veillée, quiens, prends ton violon, (en y donnant un quarquier de bois), envoie-nous une gigue."

Et v'là mon Pierre qui joue du violon sans archet ni violon, en accordant des pieds, pareil comme Toine.

"Bon, à c't'heure, t'es fatigué de jouer, y a des belles criatures su l'banc, qui te trouvent de leu goût.

Y s'approche de nous autres en faisant son faraud, y s'assit à côté de Ruel qu'était picoté comme un moule à plombs, pi y l'prend par la taille pour l'embrasser. On riait comme des fous.

Toujours qu'Alec Martineau y dit au monsieur: "Écoutez-donc, y m'doit deux piastres depuis deux ans, êtes-vous capable d'y faire rendre?"

"Beau dommage", qu'y répond à Pierrot, tu dois deux piastres à Martineau, donnes-y."

Pierrot sort son porte-monnaie et donne ses deux piastres.

"Pi moué, dit l'cook, j'ai payé une traite pour lui y a ben deux ans et j'ai jamais pu ravoir mon cinquante cents, vous êtes ben sûr qu'y s'en rappellera pas de m'avoir payé?"

"Cartain", dit l'jeune homme, pi y fait encore cracher cinquante cents à mon

fou. J'sus ben sûr que l'cook,—une rogne patente — y mentait comme un arracheu d'dents.

Toujours qu'après un tas d'singeries, le manétiseur y souffle dans les yeux, l'brasse, pi y s'rveille. Pierrot nous r'gardait tout hébété, y comprenait pas c'qu'on avait à rire de même.

Pas un autre voulait s'risquer, ça fait que pour faire une farce, j'dis à Toine: "Fais toué donc manétiser, pour le fun." Pi on s'met toute après lui. "C'est correct, qu'y dit à la fin, mais faites moué pas donner d'argent, par exemple."

"Comment, d' l'argent!", crie Pierrot. Une pensée l'enlumine, y sort son portemonnaie. "Ah ben v'limeux, qu'y hurle, ousqu'est mes deux piastres et demie?" Pi y part à sacrer comme un homme de cage. Y abime le monsieur de bêtises, y voulait battre tout l'monde à commencer par le cook. Toujours qu'on fut obligé d'y rendre son cinquante cents.

Bon, quand ça fut accalmi, mon Toine s'assit et le monsieur y fait farmer les yeux serrés, pi y passe des simagrées devant la face.

Dans un crac, ça y était. Toine dormait si fort qu'y en ronflait et si on l'avait pas retint, y tombait par terre.

Quoi's qu'on va y faire? On suggère toutes sortes de choses comme pour tirer les gages, pi Louis Lachance y dit: "Faites-y donc accrère qu'y est moué, pi que moué, j'sus lui." C'est ça, qu'on dit, ça va être l'fun en grand.

L'jeune homme y passe encore les mains su les yeux et dit:

—Comment c'que tu t'appelles?

—Toine Brochu.

—Non, tu t'appelles Louis Lachance.

—C'est pas vrai, j'm'appelle Toine Brochu.

—J'te dis qu' t'es Louis Lachance, le foreman.

—C'est correct.

Y reste tranquille et jongleur une escousse, pi tout d'un coup, y dit au gars:

—Quoies c'que vous avez à m'reluquer d'même, espèce d'effronté, j'envie d'vous mettre à la porte.

Pi v'la t'y pas qu'y saute dessus, l'can-

te su sa chaise, pi y aurait cassé queue membre cartain, y était fort comme un boeuf Brochu. On l'décolle, y s'laisse faire, pi y charge sa pipe.

Mais y en voulait au monsieur, y le r'garde pi y part:

—Non, mais ça prend-t-y du monde pas gêné, à Québec, pour nous envoyer un individu d'même. Je l'connais, c'est une crasse qui dit rien q'des menteries. Tout c'qu'y a dit à soir su l'parti libéral, c'est pas vrai, c'est des menteries. Moué, j'ai toujours été rouge, mais c'te fois cite, j'vote bleu. Pi l'boss m'a dit: Louis, faut qu'tous les hommes votent bleu parce que les libéraux y ont pas réglé la question des écoles, pi Laurier y fait pas d'religion, pi tous les rouges sont d'la crasse finie, pi faut pas pardre nos votes parce que l'candidor rouge y est flambé...

Vous parlez que Louis Lachance était en "moses", y était presque pas capable de parler, toujours qu'y finit par crier: "Farme toué, Antoine, tu sais pas ce que tu dis".

L'autre se r'vire... "J'm'appelle pas Antoine, d'abord, mon nom c'est Louis Lachance, j'sus l'boss du campe icitte, pi j'vas parler tant que j'voudrai, j'ai pas peur de toué, Toine Brochu, "Pi y r'part. Ca valait un vrai théâtre de voir Louis enragé, l'jeune homme qui savait pu où s'mettre et mon Toine qui les abimait tous les deux. Tout d'un coup y s'arrête, y r'garde encore le monsieur: Pauv' quêteux, qu'y dit, ça a même pas de tabac, y a quêté toute la veillée. Un homme qu'est capable de faire donner d'argent à Pierrot, à c'te rogne de cook qu'est voleur comme une pie, c'est capable de toute. Prenez garde à vos blagues."

C'était vrai que le pauvre gars, p't'ete ben pour nous faire plaisir, y avait chargé tout l'temps de not' virgine, pi j'vous persuade qu'alle était "tough" pas pour rire.

J'vous dis qu'y riait jaune. Y s'lève: "C'est assez, qu'y dit, réveillez-vous, je l'veux." Toine y dit: "Attends, attends, mon p'tit homme, j'ai pas fini." Là y arrête net, y vient les yeux fixes, pi y crie:

“J’sus clairvoyant... j’vois des choses.... j’vois à travers des maisons... j’vois l’comité su Piché ous’qu’y sont après prendre un coup, pi nous autres on n’a pas une goutte... Espérez, j’vois des affaires embrouillées... ah, ça s’éclaircit... j’vois deux gros flancons de gin qui s’en viennent... y approchent... les v’la, bang, y sont dans la carriole...”

Nous autres on se r’gardait, on pensait qu’y était v’nu troublé, mais y continue: “Quand on pense, messieurs, qu’y a d’la boisson plein la voiture, pi y a pas l’coeur de nous payer la traite, c’t’égoïsse-là, allez-y, vous, père Morasse, c’est dans l’siège, en d’sour d’la paille.

“Arrête, Morasse, que crie Lachance vas-y pas. Ca passe la risée, pi vous monsieur Caron, réveillez-le, c’est assez de folies comme ça.”

Ben, v’la l’jeune homme qui se met à faire des simagrées, y souffle dans la face, y essaie d’y prendre les mains, mais y voulait pas s’risquer trop proche, rapport qu’y avait peur de recevoir queque “gniolles”. Mais pas d’affaire, Toine continuait à être manétisé, y leu criait des bêtises, pi nous autres, on riait trop pour le faire farmer — si on avait pu. Toujours que l’gars après ses escrimages y dit à Louis: “C’est inutile, j’sus pas capable, j’pensais pas qu’y était prime de même. Moué, j’fais ienque commencer à manétiser pour le fun, j’connais pas toute la tragédie, pi j’sus pas capable de l’ramener. Le mieux c’est de l’laisser faire et pas l’ostiner, ça va finir par s’user tout seul.”

Ah ben, bonjour! ça valait la peine de voir Lachance, y s’mangeait, j’ai jamais vu abîmer un homme de même, l’gars savait pu ioù s’mettre. Pi tout d’un coup, v’là Pierrot qui rentre avec un gros cinq demiards. Y l’avait trouvé dans le siège de la carriole, comme Toine avait dit. Ca, ça rachève le jeune homme, y s’dépêche d’enfiler son capot, pi y s’sauve dehors, sans même espérer que Cyprien Lalonde qui l’menait ait fini d’atteler. Y a seurement pas eu l’emps d’dire: Bonsoir, la compagné. Nous autres, on casse la cire du flancon, pi on passe une ronde. Louis

Lachance disait ben: “Ca a pas de bon sens,” mais parsonne faisait attention à lui, pi Toine qui l’appelait Brochu tout l’temps y dit de s’mêler de ses affaires. On trouvait toute que c’est Toine qu’avait raison, rapport que si Lachance y avait pas dit de se faire manétiser, tout ça, ça serait pas arrivé.

A la fin, toujours on finit par s’coucher, Toine, comme de raison dans l’bunk de Louis. Quoi c’que vous voulez, y fallait pas l’ostiner. Ca fait que Louis a été obligé de coucher avec les hommes: i’veus dit qu’y sacrait pas en monde. Moué, j’ai pas farmé l’oeil de la nuitte à cause que j’étais proche de Toine qui gargouillait comme un homme qu’étouffe.

“L’matin, y était pas mieux, on travaille comme de coutume toute la journée, excepté que mon Toine, au lieu de s’envoyer su la grand’hache, y loafait comme Lachance avait coutume de faire. Y faisait l’boss, pi y envoyait r’voler Louis que la moiqué en était d’trop. Rendu l’soir après l’souper, le v’là qui sort un autre flancon, y nous paye la traite, pi y nous dit: “On descend d’main au matin tout l’monde pour voter. Faudra gréer les teams pour six heures, pi oubliez pas qu’y faut toute voter bleu.” Quoi’s que vous vouliez que Lachance fasse, c’était ben sacrant pour lui, mais à qui la faute? y pouvait pas s’fâcher contre un homme manétisé, pi c’étaient ses ordres de descendre tout l’campe voter. Pi l’plus beau d’la farce, c’est que Toine parlait tout l’temps d’la femme de Lachance comme d’sa femme à lui. Y l’appelait Louise, sa chère Louise. Ca fâchait Lachance d’autant plus que Toine avait été la voir, la Louise, avant de marier la p’tite Poiré, une pas fine, maligne comme un gripet, pi qui le m’nait su l’dévant.

L’lendemain, au p’tit jour, tout l’campe était deboutte. L’cook avait mis la table, on prend une bonne bouchée, pi ho, on grée les bob-sleighs et tout l’monde embarque.

“J’veus dis que quand les gens de Saint-Léon nous ont vus arriver, ça été un hurra. L’monde était déjà pas mal

excité, parce que c't'élection était chaude pi qu'y avait d'organisation des deux bords : on s'rendit quasiment en triomphe jusqu'à l'église ous qu'on détella les teams sù Johnny Sanfaçon.

Toine, lui, avait arrêté à l'office, pi nous autres, on était resté un p'tit brin pour jaser avec l'monde, ça fait que l'affaire de manétisme s'était pas mal répandue, pi comme fallait qu'il passât devant sù Sanfaçon pour aller chez eux, y en avait pas mal qui attendaient pour voir quoi's c'qu'il allait faire. Comme de fait, on l'aperçoit qui s'en venait de notre bord ; y va pour passer tout drette, quand l'monde s'met à crier : "Eh, Louis Lachance, tu't trompes de chemin, c'est l'aut'bord du pont que tu restes." Toine dit pas un mot, y r'vire sù ses talons, pi y enfle le pont.

Quoi c'qui s'est passé après, je l'sais pas pour l'avoir vu, rapport que moué, après avoir accepté queuques politesses, j'étais parti d'mon bord pour aller embrasser la vieille, dodicher les enfants et pi me mettre montrable. J'vous l'conte comme la Louise, la femme à Lachance et la cousine propre de Toine me l'ont raconté. C'était une fine mouche comme y en a pas beaucoup, vous allez voir.

Lachance avait filé tout drette à la maison, en arrivant, pi y était après conter toute l'affaire à Louise, quand il aperçoit mon Toine qui s'en venait par le raccourci.

"Le v'là, qu'y dit, s'y passe l'pas d'la porte, j'l'tire comme un chevreuil." Pi y pogne sa Winchester.

"Es-tu fou, que dit la Louise, serre ton fusil, tu vas voir comment'sque m'a l'arranger, lui pi son manétisage. Grand beignet, y a fait des fous de tous vous autres, mais y m'en f'ra pas accroire ; j'le connais trop, lui pi ses tours. Mets-toi dans la chambre, pi quand y s'ra temps, j't'appellerai.

Louis bougonne ben, mais elle l'pousse, pi en même temps, ça cogne à la porte. "Entrez", qu'a dit, et v'la Toine qui rentre, l'air un peu gêné.

—Quien, bonjour, Louis, comment ça va?

—Pas trop mal, marçi, pi la santé icitte, pi les p'tits?

—Ca va, avec un p'tit peu de rhume, comme de raison, mais ça pourrait être pire.....

"Mais t'embrasse pas ta femme," qu'a dit sans rire. Pi elle était ragoûtante, la Louise, une belle grosse criature avec des belles joues rondes, pi j'pense ben qu'une aut'fois Toine se s'rait pas fait prier. Mais là, le v'là qui vient rouge comme un coq, pi y finit par dire : "—J'voudrais ben, mais.... mais.... j'ai.... heu... heu... j'ai l'feu sauvage."

"Ah ben, m'a t'donner d'alun, y a rien comme ça. D'abord tu vas m'rentre un couple de sciaux d'eau, pi tu m'fendras un peu d'bois, pi tu vas aller me faire queuques commissions, moué, j'peux pas sortir, mouman pi poupa viennent dîner avec Zélie et Mathilda, pi y vont rester pour souper pour avoir le r'tour des polls. Faudra qu'tu viennes dîner d'bonne heure pour pas retarder la table. As-tu d'argent?"

Toine était navré, j'pense ben ; moué, j'l'aurais été. Prendre l'dîner avec le père Jacques qu'était lent comme l'ombre du midi, c'était pas drôle pour un homme qui sort du bois, pi qu'aime ben à prendre sa journée pour voir les amis, pi loafer autour des polls. J'sais ben qu'moué, après m'être râsé, j'avais pas moiisi dans la maison. C'est pas tous les jours qu'y a une élection et pi que l'monde est si généreux.

Ben, pour en r'venir à Toine, y restait là tout figé, pi quand elle y demande d'argent, y répond machinalement : "Oui, j'ai douze piastres juste que je viens de prendre à l'office."

"Bon, dit la Louise, ca va faire justement. On doit quatre piastres de loyer, douze chelins et demi sù Piché, ça fait six piastres et demie, pi trois piastres pour les écoles, ça fait neuf piastres et demie. Y va m'rester juste deux piastres et demie jusqu'à la prochaine paye."

Vous comprenez si Toine ouvrait la bouche. Tout l'temps que la rusée parlait, y v'nait vert, pi rouge, pi caille. Tout d'un coup, le v'là qui s'met à sau-

ter dans la place en beuglant : "J'sus guéri." Y r'tombe su ses pieds, y r'garde la Louise en s'passant la main sù l'front pi y dit: "J'me r'mets, à c't'heure, j'étais manétisé, t'es pas ma femme... j'te dois rien... pi escuse-moué, faut qu'j'aille voter."

"Oui-dà, dit la Louise, t'es guéri, hein? Mais m'as t'guérir encore mieux, moué, mon drôle, m'as t'montrer à faire des tours. Louis, viens voir ton manétisé."

V'là mon Louis qui sort d'la chambre; y riait pas en monde, y étouffait, les larmes y timbaient des yeux, pi y était obligé de s'bucher dans l'estomac pour pas étouffer. Toujours qu'y prend son respir.

—Ah! c'est comme ça, mon finfin, t'as voulu rire du monde, hein!... Bon, mon garçon, c'est à not'tour à rire de toué. Tu vas d'abord donner tes douze piastres à Louise: ta filleule a justement besoin d'une blouse d'hiver pi d'autres p'tites choses. Pi, tu vas voter rouge...

"Tu peux aller à la gomme," répond Toine qu'avait repris ses sens pi qui commençait à s'fâcher à son tour de faire rire de lui à son nez, "t'auras pas une tôle, ni toué ni Louise, pi j'ai jamais voté rouge de ma vie, Dieu-merci, j'commencerai pas à c'te fois c'itte.

—C'est bon, mon Toine, pusque c'est comme ça, m'as conter l'affaire à toute la paroisse, j'vas aller au poll, pi j'vas jurer que tu t'appelles pas Antoine Brochu, mais que tu t'appelles Louis Lachance — c'est toué-même qui l'as dit devant témoins, pi qu'tu veux voter télégraphe sù mon nom. J'vas t'faire mettre en prison, pi, vote ou vote pas, j'vas t'actionner pour avoir pris mon nom. L'autre jour, à Québec, j'ai vu un homme qui s'est fait condamner à \$50 pour avoir pris l'nom d'un autre...

"C'est pas vrai, crie Toine, pi j'étais pas dans mon bon sens, j'étais manétisé, j'ai des témoins, moué itou que c'est toué qui m'a fait mettre sù l'affluence, pi les juges savent ben qu'une parsonne manétisée, ça pas sa raison. Pas vrai, Louise?" (Y braillait presque, à la fin). Mais

Louise était pas capable de dire un mot, a riait trop.

Toujours que Louis r'prend: "Tu veux pas ;c'est correct. Louise, donne-moué mon coat, faut qu'j'aille voir l'avocat avant qu'y farme. Quant à toué, mon gars, décolle.

—Voyons, Louis, t'es pas pour faire ça, on a toujours été des amis, c'était rien qu'pour rire, tu sais ben.

—Tu riras en prison, décampe, j'ai pas d'temps à perdre.

Sù ca, Toine s'met à pleurnicher: "Si j'fais ça, j'm'a être l'bouffon d'la paroisse, y vont dire que j'm'suis vendu, j'su t'un pauvre homme, j'peux pas cracher douze piastres, ma femme en a besoin, etquecetera." C'est comme s'y avait parlé au mur. Louis voulait rien entendre. Toujours qu'y avint son argent, y l'met sù la table, pi y part en sacrant comme un possédé, tandis que Louis pi sa femme le r'gardaient aller, en riant comme des fous, pi à chaque pas, quasiment, y lui criaient: "Vote comme y faut, tu sais, on va l'assavoir."

Y m'ont dit par après que quand Toine était arrivé au poll, y avait l'air d'une furie. L'père Joson Paquet, un vieux citoyen qu'était représentant du candidor, y voulut l'piquer un peu en y disant: "Tiens, Antoine, es-tu encore manétisé?" Pi que Toine y répondit tout cru: "Mêlez-vous de vos affaires, vieille plug."

Ben, pour finir, le soir on va toute à la station pour avoir les r'tours. Comme de coutume, les libéraux avaient gagné partout, pi dans l'comté, l'candidor rouge était rentré par une voix de majorité.

"C'est ma voix, torvis", que j'entends dire derrière mon dos. J'm'r'vire, c'était Toine. "Oui, qu'y m'dit, c'est ma voix. Ca m'côte douze belles piastres pour faire élire un rouge, pi j'ai attrapé une gratte du'iable de ma femme, pi j'ai pas seurement six sous pour m'avoir un verre de whisky ou ben une torquette. Si vous pensez, père Morasse, que c'est pas charnu!"

L'pauvre homme, y avait l'air si piteux que je l'amène cheux nous oùs que je n'avais un peu, pi j'y paie la traite, ça fait

qu'y m'conte en gros c'qui y était arrivé su Lachance, pi qu'son affaire de manétisage, c'était pour rire de Louis, que le gin, y l'avait vu en fouillant dans la carriole avant de rentrer quand et moué dans l'campe. Toujours qu'y part ben triste en disant: "J'ai pu un sou pour la maison, pi m'a faire rire de moué dans tout l'comté."

Ben, ça a pas manqué. Les polls étaient pas farmés que toute la paroisse connaissait l'histoire. Régina, sa femme, la première, rapport que la Louise avait été toute y conter en y r'mettant les douze piastres de Toine en y faisant promettre de pas y dire. Vous comprenez ben si ça s'parlait, pi ça s'adonnait mal pour Toine, vû qu'y avait voté rouge et pi que c'était son vote qu'avait fait gagner l'candidor du gouvernement. Les rouges qu'avaient eu une peur effrayante de pardre, y jubilaient, pi les bleus qu'avaient manqué gagner étaient en fifre contre Toine. Ca fait que dans la veillée, Toine a eu deux démonstrations; l'triomphe a arrêté devant

sa porte pour crier des hourras, pi après, les bleus ont été y faire un charivari du sorcier, pi y ont accroché un veau mort amont l'chassis avec un crêpe au cou.

L'lendemain, fallut r'monter au chanquier, pi quand on vint pour prendre les teams, on était toute là, un peu débiffés, comme de raison, rien qu'Toine qui manquait. Y avait pris l'accommodation dans la nuitte pour aller finir l'hiver dans les chanquiers du haut de la Saint-Maurice. Pi au printemps, y a tout vendu et s'est en allé r'joindre son frère qu'est boulanger à Québec.

Et le bonhomme, en vidant soigneusement sa pipe, ajouta, en manière de morale: "Un homme peut ben jouer des tours, mais rendu où s'que les criatures s'en mêlent, y faut qu'y dételle, ou ben y s'fait mettre dedans avec son harnais sù l'dos."

Québec, 1909.



RENCONTRE DE CELIBATAIRES



DEPUIS que M. Ladouche a raconté, au village, qu'il mangerait de l'herbe avant d'épouser Mlle Aspïc, et que celle-ci a perdu tout espoir sur M. Ladouche, c'est entre eux une guerre continuelle. Echos de la dernière rencontre :

Lui.—Ce que vous avez sur la tête, appelez-vous ça un chapeau?

Elle.—Et ce que vous avez là dans votre chapeau, appelez-vous ça une tête?

Lui.—Ce n'est pas neuf cette farce-là, vous savez...

Elle.—Et la vôtre, donc?

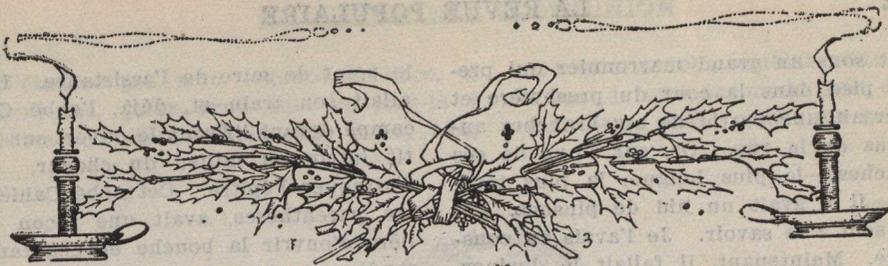
Lui.—Mais vous êtes toute excusée : à votre âge on n'aime que les choses anciennes.

Elle.—Vieux moisi, va !

Lui.—Vieille orguïnette !

Elle.—Membre inutile !

Etc., etc., etc.



Première Communion



Je venais de prendre douze ans. J'étais déjà grand diable, fort peu discipliné et particulièrement enclin au vagabondage. J'entends le vagabondage aux champs. Pour la rue, on ne m'y voyait que rarement et quand je ne pouvais courir ailleurs. J'évitais les enfants du bourg, qui avaient peur dans les bois. Mes meilleurs amis étaient de petits sauvages, dont les parents vivaient, pour la plupart, de maraude et de braconnage. Je trouvais mon compte à l'état d'abandon et de liberté dont ils jouissaient. Toujours prêts à me suivre, j'étais toujours sûr de les avoir sous la main pour mes fréquentes escapades.

Le pays s'y prêtait, du reste, admirablement. De grands bois de hêtres, des champs enclos de haies touffues, d'arbres de haute futaie; des vallons sinueux, coupés de saulaies, sillonnés de rivières et de ruisseaux, enveloppaient, étreignaient la bourgade. On n'en était pas plutôt sorti qu'on était en sûreté. La nature nous protégeait, nous cachait. Elle se faisait notre complice, multipliant ses accidents de terrain, ses fossés épineux, ses rideaux de verdure, pour nous dérober. La voyais-je, alors? En tout cas, elle me pénétrait fortement, me trempait, et je ne me sentais heureux qu'avec elle. Je me rappelle qu'un matin de printemps, — c'est mon plus lointain souvenir, —

étant assis dans l'herbe, sous les premiers de ma grand'mère, je fus pris d'un éblouissement, tendant mes bras ravis aux rameaux, aux rayons, aux feuillages, à tout ce qui m'entraînait dans les yeux.

Mais ce que je voyais surtout dans la nature, ce que j'y poursuivais avec acharnement, laissant mon sang aux épines et mes hardes aux buissons, c'était les oiseaux. La découverte d'un nid me transportait. Il n'était pas de fourré si bourru, de branche si élevée où je n'atteignisse pour en admirer la structure, pour en reconnaître le contenu. J'en savais toujours plusieurs. J'y revenais souvent, — avec quelle précaution et par quels chemins! — surveillant la ponte, la couvaison, l'éclosion des oeufs, la croissance des petits, et comme, dans ce pays d'eaux et de bois, les nids sont très nombreux et les oiseaux très variés, j'étais fort occupé. Hélas! le plus clair de ce que je sais, c'est à cette école-là que je l'ai appris.

Je venais donc d'avoir douze ans, et l'heure était venue de faire ma première communion. C'était pour le prochain dimanche. La semaine qui précède cette cérémonie — dite semaine de la retraite — étant exclusivement consacrée aux exercices religieux, nous étions tout le temps en prières, à repasser notre catéchisme, à répéter nos actes de foi, à confesser nos péchés. Du matin au soir, nous explorions notre conscience, l'expurgeant, la blanchissant des crimes et souillures dont le démon l'avait noircie, et, comme nous nous rendions processionnellement tous les jours de l'école à l'église en chantant des cantiques, nous passions régulière-

ment sous un grand marronnier qui prenait pied dans la cour du presbytère et déversait une partie de ses branches au-dessus de la rue. Or, sur l'une de ces branches,—la plus longue, la plus touffue,—il y avait un nid de pinsons. J'étais seul à le savoir. Je l'avais vu construire. Maintenant, il fallait le deviner. Les feuilles le cachaient. Il y avait des petits, et d'autant plus tentants, qu'ils se haussaient à la becquée, prêts à s'envoler. Je ne pensai sérieusement qu'à cela toute la semaine.

Enfin, le dimanche arriva. La communion eut lieu de grand matin, à la première messe. La chose faite, c'était l'habitude du curé d'emmenner communiants et communiants déjeuner au presbytère. Pendant qu'on était à table, je sortis dans la cour. Sur un tas de fagots, tout près du marronnier, j'aperçus un petit oiseau qui pépiait, battant des ailes. Je courus après. Il voletait à peine. Je le pris facilement. C'était un jeune pinson. Vite, je le coulai dans ma "falle" (pardon du mot normand!), je veux dire sur ma poitrine, entre la chemise et la peau, et je rentrai, juste comme on sonnait la grand-messe.

* * *

Nous voilà de nouveau en route pour l'église, et bientôt alignés sur deux rangs dans le chœur, chacun un cierge à la main.

Oh! ces cierges! orgueil des parents et dîme du clergé! Il y en avait d'énormes, tournés en spirale, revêtus d'arabesques, cannelés, évidés, dentelés et si lourds que, l'enfant n'y pouvant suffire, besoin était souvent de lui adjoindre une grande personne — généralement pieuse — pour les porter. Ceux-là sont en tête du cortège. Les pauvres viennent en queue, avec d'humbles chandelles de cire, commençant ainsi par l'humiliation leur entrée dans la vie, en attendant le royaume des cieux, où les derniers seront les premiers.

Mais l'église s'était vite remplie. La nef et les bas côtés, les allées et les chapelles, les stalles et les chaises, étaient comblés. Le banc des marguilliers paraissait au grand complet. Nous étions

le point de mire de l'assistance. L'office allait son train et, déjà, l'abbé Cahieu, campé devant l'Évangile ouvert sur un petit lutrin au milieu du chœur, venait d'attaquer l'épître. Cet abbé Cahieu, entre parenthèses, avait une façon singulière d'ouvrir la bouche en chantant, arrondissant et retroussant ses lèvres, qu'il avait rouges et enflées à force de jouer de l'ophicléide, et comme façonnées à l'embouchure de son instrument. Nous étions tous debout, admirant sa belle voix, la rondeur irréprochable de sa tonsure, le brillant de ses cheveux longs et gras, rejetés en arrière, — et je commençais aussi à m'inquiéter de mon pinson qui, mal à l'aise, sans doute, dans sa cachette, éprouvait, assez fréquemment, le besoin de changer de posture. Tout à coup, il se mit à crier:

—Tuit tuit!

Mes camarades se retournent, cherchant par terre, à droite, à gauche, en l'air, s'interrogeant du regard. Moi, je n'étais pas le moins étonné. Quelques "Pst! Pst!", partis, toutefois, fort à propos de la stalle élevée où siégeait notre maître d'école, rétablirent l'ordre; et, comme l'abbé Cahieu continuait à psalmodier religieusement son épître, je m'adressai naïvement au bon Dieu, que j'avais reçu le matin avec tant de ferveur, le priant de me pardonner, de ne pas me trahir, d'empêcher mon petit pinson de crier de nouveau; la chose lui serait bien facile: il était si près de lui! "Tuit! tuit! tuit!", furent la réponse de l'oiseau.

Cette fois, il y eut une grande mêlée de cierges, suivie d'une forte pluie de cire sur les habits; plusieurs graves paroissiens murmurèrent; l'abbé Cahieu interrompit sa lecture et tourna la tête de mon côté. La rougeur me gagnait; je me vis perdu, conpués, chassé honteusement de l'église. Alors, doutant de la "présence réelle" et ramenant durement mon bras contre ma poitrine, j'y serrai l'oiseau et l'étouffai.

Deux mois après, je partais pour le collège.

* * *

J'ai pensé bien des fois, depuis, à cette histoire de ma première communion.

N'était-ce pas mon enfance si libre, si
heureuse, qu'on avait tuée ce jour-là ?
N'était-ce pas elle qui était morte avec

cet oiselet où elle semblait s'être incarnée
et dont je sens encore le petit cadavre se
raidir et se glacer contre ma poitrine?



Inexactitude

*L'hiver maussade se prolonge...
L'almanach dit: "C'est le printemps!"
Avec la neige et les autans?...
L'almanach nous fait un mensonge...*

*...Puisque les champs ne sont pas verts,
Puisque aucun vent tiède n'efface,
Rien qu'en lui caressant la face,
Les rides du vieil univers;*

*Puisque la bise est toujours dure;
Puisque aucun voile de beauté
Ne cache encor la nudité
Frissonnante de la nature;*

*Puisque le ciel, toujours pareil,
Garde l'aspect comminatoire;
Puisque ce n'est pas la victoire
Définitive du soleil;*

*Et peu sensible à ce qu'il crée
De tristesse par son retard,
Soit parti pris, soit par hasard,
Le printemps manquent son entrée!...*

*Puisque rien ne nous reconforte;
Puisque rien ne passe dans l'air
Qui nous trouble l'âme et la chair,
Qui nous soulève, nous emporte*

*Vers des bonheurs exorbitants;
Enfin, puisque rien ne nous leurre,
Quelles que soient la date et l'heure.
Oh! non, ce n'est pas le printemps!...*

*Quelle outrecuidance, du reste,
De croire qu'un dieu convoqué
Serait là le jour indiqué,
Nous obéirait sur un geste!*

*Le printemps est un dieu très doux;
Mais les dieux ne pratiquent guère
Cette vertu plate et vulgaire:
L'exactitude aux rendez-vous.*

Louis LEGENDRE.

Feuilles Printanières

Les Violettes

Les violettes ne sont point des fleurs de luxe; elles ne sont ni des mondaines, ni des aristocrates; elles sont restées les petites sauvages populaires dont on vante à la fois la modestie, la délicatesse et le suave parfum. Celles qu'on a voulu ravir à leur primitive origine, pour les perfectionner par une culture savante, sont vilaines d'être trop maniérées, d'avoir de grosses fleurs doubles, trop lourdes pour leurs frêles petites tiges. Leur parfum en est amoindri et affadi; elles ressemblent à ces femmes trop belles que la nature semble avoir douées de tous les charmes physiques au détriment des qualités du coeur et de l'esprit. D'ailleurs, les blanches n'ont pas voulu se prêter à leur compromission; elles n'ont voulu conserver que leur beauté primitive, leur air de petites épousées candides, leur blancheur immaculée faisant une parure ravissante à la verdure de leurs feuilles.

× × ×

A l'heure actuelle, les violettes blanches et les sauvages bleues des champs continuent à faire les délices des jeunes filles sentimentales. Les aristocrates et les bourgeoises en garnissent les vases de prix ornant leur cheminée de marbre; les petites grisettes parisiennes aspirent voluptueusement leur senteur champêtre dans les humbles bouquets à deux sous, venus de très loin, un peu fanés déjà, qu'elles mettent tremper avec soin dans un verre d'eau sur la commode ou la fenêtre de leur mansarde; enfin, les villageoises et les rurales ont la joie de les cueillir elles-mêmes et d'en orner leurs corsages.

Parce qu'elles sont frêles et gracieuses, elles charment aussi les poètes, les rêveurs, tous les malheureux qui souffrent de n'être point pratiques et qui s'en consolent dans l'admiration des beautés naturelles que le vulgaire dédaigne ou méprise.

× × ×

Au temps de mes années d'école, pendant les vacances de Pâques, c'était mon occupation préférée de faire la moisson des violettes. Je connaissais les bons endroits, les coins de pré, les rebords de fossé où elles fleurissaient en grand nombre, et pendant des heures, cruellement, je les détachais pour les faire mourir... Oh! la joie d'en cueillir et d'en cueillir encore, des bouquets, des poignées, des masses... de quoi faire déborder un grand sac de papier jaune, de quoi remplir un petit panier d'osier noir... Oh! le plaisir de contempler cet amas parfumé, de les remuer à pleines mains, les blanches et les bleues, ces soeurs ennemies, enfin réunies dans le même tombeau...

Et que dire de ces pauvres fleurs poussiéreuses qu'on retrouve, après bien longtemps, au fond d'un tiroir, entre des lettres jaunies et des rubans fanés?

× × ×

Heureuses les amours qui ne laissent au coeur nul remords, nul sentiment d'amertume! Heureuses les amours que rappellent, seules, des violettes fanées!...

Emile GUILLAUMIN.



Au restaurant :

Le client.—Ce bifteck est si dur que je ne puis le couper.

Le patron.—Garçon ! changez le couteau de monsieur !

C'est presque toujours à l'instant où un individu va pouvoir faire un million, que le réveille-matin intervient et l'en empêche.

Une femme ne pardonne pas à qui ne l'admire pas.

On ne s'ennuie pas quand on a des ennuis.



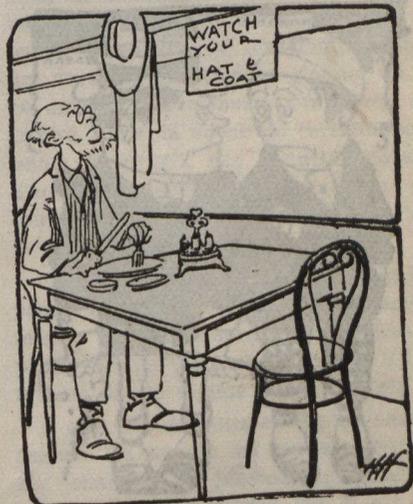
Justine.—Bon chien tient de race... Y en a-t-un qui gueule comme son père et l'autre miaule comme sa maman.

Il y a des écrivains dont les ouvrages ne sont pas lus même par les correcteurs d'épreuve payés pour cela.

On demandait au cardinal Logue combien de sermons un prédicateur pouvait préparer au cours d'une semaine.

—Si c'est un homme bien capable, répondit-il, il peut en préparer un ; si c'est un homme de capacité ordinaire, il peut en préparer deux ; si c'est un parfait incapable, il peut aller jusqu'à dix ou douze.

Peu est le cousin de Rien.



Baptiste (au restaurant).—Ces Anglais y sont pleins de tricks. Y recommandent d'avoir l'oeil sur notre chapeau et notre capot. Oui, pis pendant ce temps-là on regarde pas ce qu'on mange. Pas si bête, moé...



—Je viens de chez vous, madame, pour le serin que vous voulez vendre. Il chante vraiment bien, dommage qu'il n'ait pas de queue...

—A quoi qu'ça lui servirait? C'est pas par la queue qu'il gueule.

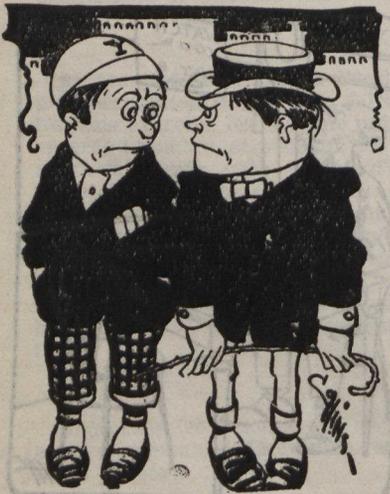
Lincoln a dit: "Dieu doit aimer les gens ordinaires; sans cela il n'en ferait pas tant."



—Ta mère a l'air de bouder ton père.

—Oui, ça dure depuis qu'elle l'a vue embrasser la servante le jour des Rameaux. C'était grave.

—Oui, en carême surtout.



—Vous n'avez jamais assisté à un tremblement de terre?

—Non, mais j'ai assisté à un tremblement de mer une fois que j'étais allé à Sainte-Hélène un peu *tip-top*.



—Vous savez, Casimir, il y a déjà quatre ans que nous sommes fiancés.

—Tant mieux, ça nous fera toujours autant à ne pas passer ensemble quand nous serons mariés.



Les Démangeaisons

Par le Dr BON SENS

LES changements de saison nous causent toujours quelques petites misères. Chez les uns, ce sont les repas mal digérés; d'autres se plaignent d'une chute de cheveux inaccoutumée; d'autres encore sont sujets aux éruptions, aux furoncles, aux démangeaisons; bref, la nature tient à n'excepter personne dans la fermentation générale qu'elle imprime à tout ce qui vit. De tous ces petits ennuis saisonniers, un des plus gênants est incontestablement la démangeaison, plus scientifiquement parlant le prurit.

Lorsqu'il s'agit d'une petite démangeaison bien placide, le remède est simple et s'accompagne même d'un certain plaisir dans son application. Avouez que c'est parfois une réelle satisfaction que de se gratter! une satisfaction comparable à celle qu'on éprouve à boire un verre d'eau quand on a soif. Mais si la place est envahie de toutes parts, si le prurit se fait pressant, impérieux, obligeant les mains à une activité de tous les instants, la démangeaison devient un véritable supplice, une torture qui exige un soulagement promptement efficace.

A part les cas où l'on se trouve en présence de maladies parasitaires, gale, poux, etc., etc., dans les huit dixièmes des cas le prurit est d'origine gastro-intestinale. Certes, il y a des cas où le prurit est en relation avec une maladie organique, affection du foie ou des reins, avec de la jaunisse ou du diabète, parfois avec un trouble du système nerveux, mais la plupart du temps il faut en chercher la cause dans l'absorption d'aliments toxiques ou mal digérés, dans l'existence de fermentations stomacales ou intestinales.

L'urticaire est le type de ces démangeai-

sons cutanées en rapport avec l'absorption de certains aliments. Les fraises, le poisson, les moules, le homard, les crustacés en général et beaucoup d'autres mets que nous passons sous silence ont ce désagréable privilège. Aussi, en cas d'urticaire, il est toujours bon de faire un examen consciencieux de son passé digestif, et en le modifiant selon de justes données on voit s'amender toutes ces petites souffrances.

On conçoit bien la cause première du prurit, et l'expérience nous indique les aliments nuisibles. Mais comment interpréter ce qui se produit sur les extrémités nerveuses cutanées. On a invoqué l'irritation de la muqueuse stomacale se propageant et déterminant la démangeaison. Le professeur Robin estime qu'il y a mieux que cela et que ce sont les produits de fermentation stomacale qui sont éliminés par les glandes de la peau et agissent directement sur elles. Il a retrouvé, dans la sueur de certains sujets atteints de prurit, une quantité considérable d'acide butyrique, c'est-à-dire de produits comparables à ceux secrétés ou fabriqués par la fermentation stomacale.

Etant donné ces causes de l'urticaire et du prurit en général, l'emploi des remèdes externes, lotions, pommades ou autres est superflu si nous n'agissons pas sur les fermentations par le régime d'ailleurs très sévère.

A côté des aliments cités plus haut, il faut exclure les sauces, les graisses, fritures, pâtés, charcuterie, jambon, pâtisseries, foie gras, salade, fruits crus, etc. Il est bon également d'éviter le vin qui se transforme en acide acétique dans l'estomac, enfin les poissons en général ne doivent être pris que très frais, bien cuits, et certains d'entre eux, tels

l'anguille, la carpe, doivent être proscrits.

Cette nécessité du régime chez l'homme est d'une importance autrement considérable chez les enfants. Nous avons vu de petits bambins prendre une poussée d'urticaire après avoir simplement sucé une patte d'écrevisse. Enfin, si l'on considère le tout jeune âge, il est extrêmement urgent de surveiller le lait avec la dernière urgence. C'est faute de cette précaution qu'on voit apparaître chez les bébés une affection très pénible (le prurigo de Hébra) qui dure parfois toute l'existence, provoquant un épaississement et une dureté de la peau caractéristique.

Quant aux remèdes externes, on peut leur demander un soulagement momentané si l'on veut, mais ne pas s'y fier pour la guérison absolue. Les poudres calmantes, amidon, talc, etc., ont parfois une action très notable. Les lotions vinaigrées, ou phéniquées à 1 %, sont fréquemment efficaces, mais les remèdes réels sont le régime, l'antiseptie intestinale et l'utilisation des médicaments nervins qui calment l'irritabilité nerveuse.

Veillez donc de près à votre alimentation et vous cesserez de passer ces terribles nuits de veille que connaissent trop bien les habitués du prurit.



LES ETOILES



Par

Theodore Botrel

*Il est des étoiles rouges
Rouges du rouge du sang
Ou du rouge incandescent
Des carreaux des mauvais bouges ;
Il est des étoiles rouges
Où les remords desséchants
Remplacent rires et chants...
Il est des étoiles rouges
Où languissent les méchants !*

*Il est des étoiles roses
Où les défunes amours
Refleurront pour toujours
Dans l'enchantement des choses ;
Il est des étoiles roses
Où les tristes coeurs aimants
Oublieront tous leurs tourments...
Il est des étoiles roses
Où s'aimeront les amants !*

*Il est des étoiles blanches
Où nos yeux émerveillés
Voient des blocs ensoleillés
De neigeuses avalanches ;
Il est des étoiles blanches
Où les grands lis fleuriront
Qui jamais ne faneront...
Il est des étoiles blanches
Où les vierges s'en iront !*

*Il est des étoiles bleues
Que ne frôlèrent encor
Que les comètes en or
Avec leurs robes à queues ;
Il est des étoiles bleues
Pleines de rêves berceurs
Et d'oiseaux bleus et de fleurs...
Il est des étoiles bleues
Où rêveront les rêveurs !*



PAGES CANADIENNES.

Faits et Anecdotes

LA MILICE D'AUTREFOIS

AU commencement de la domination anglaise, en vertu des ordonnances du conseil de Québec, les officiers commandant les différents bataillons de milices, réunissaient les miliciens une fois par année à un jour et dans un lieu déterminés, pour les faire répondre à leurs noms. On a longtemps considéré ces ordonnances en force dans le Bas-Canada, même après l'Union; on choisissait généralement le jour de la St-Pierre pour faire l'appel nominal des miliciens. L'auteur se rappelle avoir vu une de ces réunions de miliciens à St-Roch. L'officier préposé à l'appel n'était guère populaire, à chaque nom appelé, on répondait par des bêlements, des aboiements et autres cris d'animaux, on finit par lui lancer des pierres et l'officier dut prendre la fuite.

P. T. BEDARD.

LORD ABERDEEN

VERS les commencements de son séjour dans notre province, lord Aberdeen fut invité un jour à présider une séance publique dans une des institutions affectées à l'éducation de la jeunesse canadienne-française. Or,—sans malice aucune, vous le pensez bien,—on avait inscrit sur le programme de la fête un chant patriotique intitulé: "Vive la France!"

Voilà le nouveau gouverneur-général fort interloqué, sinon abasourdi. Comment, Vive la France! Est-ce une protestation, un cri séditieux, une insulte? Cela paraissait au moins une indélicatesse grave vis-à-vis du représentant officiel de la couronne britannique. Le noble lord ne put s'empêcher d'en

faire la remarque au supérieur de l'établissement.

Deux mots d'explication suffirent. C'étaient de petits Français, fils et petit-fils de Français, fiers de leur origine et fidèles aux traditions du passé, mais heureux de rendre leur hommage de Français au régime paternel sous lequel ils avaient l'avantage de vivre libres et prospères.

—"Ah! s'il en est ainsi, s'écria le généreux diplomate, c'est autre chose: chantez "Vive la France!" mes enfants, tant que vous le voudrez; je suis même prêt à chanter avec vous!"

Et lord Aberdeen ajoutait en terminant:

—"Alors, tous ces petits Canadiens-Français, dans un mouvement spontané dont je fus vivement touché, se levèrent comme un seul homme en entonnant le "God save the Queen."

LOUIS FRECHETTE.

TRANQUILLE COMME BAPTISTE

COMME bien d'autres, j'ai longtemps cru que l'expression: "Tranquille comme Baptiste" avait eu son origine au Canada. Il n'en est rien. Luigi Venturini écrit dans l'"Intermédiaire":

"En italien, nous avons "Quieto come un S. Giovanni Battista", et ça vient de nos grands peintres de la Renaissance et des siècles suivants, qui ont toujours peint la "Sacra Famiglia" avec l'inévitable cousin de Jésus, tout petit, en compagnie d'un agneau et comme absorbé dans une attitude de contemplation et de béatitude.

Il faut savoir encore que, dans toute l'Italie, surtout chez le peuple, au-dessus

du lit nuptial, on place presque toujours une estampe, une héliographie de la "Sacro Famiglia", qui est neuf cents fois sur mille une copie d'un de nos grands maîtres. Par conséquent, ce "leit motif" du petit saint Jean est un des plus connus chez nous, où les Raphaël, les Vinci, les Correggio règnent encore en souverains dans la conscience nationale, épars dans des milliers d'estampes, de gravures, etc. Le mot susdit est commun surtout à la campagne et, dans nos classiques, on commence à le rencontrer chez Vasari, et chez les nouvellistes du XVI^e siècle, comme Grazzini, le Bandello, etc., etc."

Mistigris.

O CANADA !

M'APPUYANT sur l'expérience de nombreux voyages et de nombreux séjours sous bien des latitudes et des climats divers, j'affirmerai, sans crainte d'aucune comparaison, qu'il n'y a pas de pays plus beau que le Canada durant les mois d'été. Il y en a de plus connus et de plus vantés et en bon nombre même. Qui pourra dire combien il est monté de strophes enthousiastes et d'encens parfumé vers le ciel de la Grèce et de l'Italie? Qui pourra dire de combien d'échos flatteurs ont retenti les lacs et les montagnes de la Suisse, les rivages enveloppés d'azur et de chauds rayons de la Méditerranée, les campagnes éclatantes que le soleil d'Espagne couvre de pourpre et d'or, les bords ravissants de l'Hudson lui-même, entré plus tard dans ce concert de l'imagination enchantée? Mais je n'en dirai pas moins à l'instar du barde normand: Rien n'est si beau que le Canada,

"C'est le pays qui m'a donné le jour."

ARTHUR BUIES.

FAITES-EN UN AVOCAT

UN jour,—j'avais onze ans,—un huissier entra chez nous, porteur d'un bref d'exécution, et saisit notre mobilier. Je me fis expliquer ce que cela voulait dire, et je me mis à pleurer. L'huissier dit alors à mon père: "La maîtresse d'école m'a parlé de cet enfant et dit qu'il a du talent; mettez-le donc au collège; vous en ferez un avocat, et peut-être un juge."

Mon père s'est toujours souvenu de cette parole de l'huissier, qui n'avait pas cru être si bon prophète, et il me l'a souvent répétée.

Ce qui est certain, c'est que mon entrée au collège fut décidée le jour même; et ce fut le dernier de mes beaux jours d'enfance sur les bords enchanteurs du lac des Deux-Montagnes.

HON. A. B. ROUTHIER.

STE-CATHERINE ET LA TIRE

QUI de nous, au moins une fois, ne s'est demandé d'où venait la coutume, si canadienne, de faire et de manger de la tire le Jour de la Ste-Catherine? Voici la réponse:

Ce fut un 25 novembre que la Sœur Marguerite Bourgeoys fonda la vraie première école de Montréal. Chaque année elle commémora cette date par différentes réjouissances, au nombre desquelles figurait un petit goûter.

Un goûter d'écoliers, sans bonbons, c'était impossible. Malheureusement, dans la colonie naissante, pralines et dragées étaient inconnues. Pour y suppléer, la bonne Sœur inventa un bonbon nouveau et ce fut la tire.

Et c'est depuis cette époque, qu'on se gava de tire blonde à la Sainte-Catherine.

LE CHERCHEUR.





A propos de Nez

Par LE LISEUR



ES femmes ont cinq fois moins de nez que les hommes. Voilà peut-être une affirmation peu galante. En revanche, elle est scientifique. Accordons au nez de la femme qu'il est assez souvent plus beau que celui de l'homme, mais avouons que par sa fonction principale qui est de humer et non pas de plaire, il ne vaut pas l'appendice moins esthétique qui termine plutôt mal que bien le visage du sexe laid.

Nous nous autorisons pour ce pénible aveu d'une expérience indéniable des physiologistes, parmi lesquels ne manquent point, d'ailleurs, des doctresses allemandes, polonaises, russes et même françaises. Si l'on

fait dissoudre une partie d'acide prussique dans vingt mille parties d'eau, on constate qu'une femme, quelle que soit la beauté de son nez et la finesse de son odorat, ne peut plus percevoir l'odeur d'amande amère que dégage cette solution. Un homme, au contraire, ne fût-il doué que d'un odorat moyen pour son sexe, perçoit parfaitement cette odeur dans une solution cinq fois moins chargée, c'est-à-dire d'une partie sur cent mille. Hâtons-nous toutefois d'ajouter, pour consoler nos lectrices, que cette supériorité olfactive n'a rien de parfaitement flatteuse, car elle est ce qui rapproche l'homme de l'animal. C'est un reste de la vie primitive, un peu de l'initiative de nos ancêtres lacustres et sylvestres qui ne s'orientaient guère que par le nez, à telles enseignes que selon un conte

indou, ce furent eux qui apprirent aux chiens à garder leur piste et à retrouver leurs chemins.

Actuellement encore les sauvages, qui ont conservé leurs facultés olfactives presque intégrales, se passent facilement de l'aide du chien.

Fenimore Cooper, Gustave Aymard, Mayne Reid et les autres romanciers de la prairie, de la pampa ou de la savane n'ont pas exagéré à cet égard.

Le savant Alexandre de Humboldt affirme précisément dans ses récits du *Tour du Monde*, qu'il a vu des Indiens du Canada suivre une trace "au nez", aussi sûrement que l'aurait pu faire le meilleur chien de chasse, ou le meilleur chien d'aveugle venant rejoindre son maître.

Nous disons le chien d'aveugle... L'aveugle lui-même, soit que par sympathie il emprunte ce talent à son fidèle ami, soit plutôt que son odorat s'aiguise en quelque sorte pour suppléer au sens qui lui fait défaut, reconnaît chacune des personnes qui l'entourent à son odeur particulière.

Mais ce n'est pas seulement chez les chiens que le sens dont il s'agit a persisté avec toutes ses qualités originelles.

Il prime par exemple dans les insectes au point d'avoir l'importance qu'ont en l'homme la vue et l'ouïe. De même dans le monde des poissons.

C'est ainsi que la membrane nasale du requin mesure plusieurs pieds carrés de développement.

En un mot, l'odorat animal décroît de l'amphibie au reptile, du reptile à l'oiseau pour reprendre la progression ascendante dans la classe des mammifères et réaliser

son maximum, d'espèce en espèce de cette classe, dans l'espèce canine.

* * *

Quelle est la cause de cette oblitération du "flair" chez l'homme? Les savants répondent: l'habitude de vivre en des lieux clos, l'abus des liqueurs fortes et du tabac.

C'était là surtout l'avis du fameux chimiste Chevreul, qui ne buvait que de l'eau et mourut à cent ans et demi sans avoir grillé une cigarette. Il avait un nez étonnant, *miraculeux*.

Un jour, un de ses élèves entrait dans son laboratoire.

—Tiens, tiens, fit-il en se retournant brusquement (et il était à trente mètres de la porte), je croyais que, comme moi, vous ne fumiez pas.

L'élève avait ce jour-là fumé sa première cigarette, et encore l'avait-il jetée à moitié consumée.

—J'ai un nez de chimiste parce que j'ignore la nicotine, le vin et l'alcool, était en tout cas la profession de foi sans cesse répétée du vénérable et laborieux directeur du Muséum.

Il ajoutait parfois:

—Un nez bien portant doit percevoir l'ozone atmosphérique. Si le matin, à la campagne, vous ne sentez pas dans l'air l'odeur de l'ozone, tenez pour être certain que votre nez est malade et soignez-le.

Si nous pratiquions à la lettre ce sage, mais rigoureux précepte, nous ajouterions peut-être à la liste déjà longue des sports et des concours qui visent à fabriquer ou à reconstruire *l'homme intégral le sport* et le concours olfactif, le *match* des nez.

Le prix serait décerné au champion qui, les yeux dûment bandés, ne confondrait pas à une distance respectable l'odeur d'une rose avec celle d'un chou-rave.

Pourtant, l'odorat si perfectionné qu'on veuille le rêver sera-t-il exempt pour cela des aberrations et des caprices qu'il partage avec tous les autres sens? Il est permis d'en douter. On raconte que des ouvriers boyautiers entrant un matin dans leur atelier désinfecté de la veille par le chlore, se plainquirent qu'on eût empoisonné leur air, air mal odorant s'il en fût, mais auquel ils étaient accoutumés.

A-t-on oublié ce prisonnier légendaire, le baron de Trenck, qui, mis en liberté et rendu

au luxe de son château, regrettait l'odeur méphitique des cachots où il avait languï de longs mois?

* * *

Quand il est rumeur de grippe ou autre épidémie, veillons sur notre nez. C'est que, voyez-vous, le nez n'est pas ce qu'un peuple vain en pense. Placé au beau milieu du visage à la façon d'une sentinelle avancée, il veille à notre santé. Les médecins ont fini par s'en apercevoir, et pour peu ils en feraient aujourd'hui le pivot de toute la médecine. Tout dernièrement un docteur lyonnais ne s'est-il pas avisé de soutenir qu'un nez bouché pouvait fort bien conduire son propriétaire à la folie? Ceci c'est de l'exagération. Mais ce qui est certain c'est que si nous sommes aux petits soins pour tout ce qui touche à notre estomac, à notre cœur, à nos bronches, nous négligeons systématiquement notre nez. C'est un tort, une injustice que je voudrais réparer en plaidant devant vous la cause de ce méconnu. Il le mérite en raison des services qu'il nous rend journellement.

Et tout d'abord quel cas faites-vous de l'odorat? N'est-ce pas le nez qui nous prévient de la présence des gaz toxiques dans l'air que nous respirons? Ou bien dois-je rappeler aux ménagères qui me lisent que c'est lui, le nez, qui les guide dans leurs achats chez le boucher, chez l'épicier, chez le marchand de poissons? Au restaurant, un client enrhumé a vite fait d'engloutir une omelette faite avec des oeufs dont la fraîcheur laissait à désirer. Le lendemain un embarras gastrique cruel vient lui rappeler l'utilité d'un nez fonctionnant convenablement. Pour ma part je ne connais rien de plus pitoyable que la dyspepsie des célibataires enrhumés, condamnés à la cuisine des gargotes.

Au reste, savez-vous que si nous distinguons la saveur de nos aliments et de nos boissons c'est au nez, beaucoup plus qu'à la bouche, que nous le devons? Pincez-vous le nez et en fermant les yeux, goûtez successivement à une tasse de thé et à une autre de café ou de chocolat, préparées à l'avance; jamais vous n'arriverez à reconnaître la nature du liquide que vous absorbez.

Mais peut-être n'êtes-vous pas gourmet et vous souciez-vous peu de la pureté de l'air

que vous respirez? Permettez-moi alors d'évoquer devant vous l'image du nez, gardien de la santé.

Vous ne pensez certainement pas comme les petits enfants que le nez nous a été donné pour utiliser nos mouchoirs. Sa destination, comme vous le savez, est tout autre. Il sert à la respiration. "Faites bien attention de ne pas respirer la bouche ouverte", disent souvent les médecins à ceux qui viennent les consulter pour des rhumes de poitrine ou pour des bronchites tenaces. Ce conseil, je n'hésite pas à le dire, vaut son pesant d'or.

Qu'arrive-t-il, en effet, quand on a la mauvaise habitude de respirer par la bouche? Avec ses impuretés et ses poussières, trop froid en hiver, trop sec en été, l'air s'engouffre, tel un torrent, dans les poumons. Est-il étonnant que, dans ces conditions, il irrite, au passage, la gorge, les bronches et devienne la cause des angines et des laryngites? Et c'est tout simplement la revanche du nez qu'on dédaigne. Car lui, que fait-il avec l'air quand on s'adresse à ses bons offices? Avant tout il l'oblige à suivre les canaux tortueux qui se trouvent derrière les narines. En cheminant doucement, lentement, l'air se réchauffe alors s'il est trop froid, prend de l'humidité s'il est trop sec, et abandonne au nez—qui s'en charge—les impuretés qu'il charrie. Ainsi épuré et filtré, il arrive aux poumons avec une température convenable, bien vivifiant et nullement irritant. Vous comprenez maintenant pourquoi je me suis permis de soutenir, tout au début, qu'un nez en bon état était la meilleure garantie contre la grippe.

* * *

Je vous dis tout ça sur la foi de quelques livres de médecine que j'ai lus à votre intention. Et j'y ai appris bien autre chose encore.

J'y ai appris qu'il y avait une mode pour les nez, comme il en existait une pour la couleur des cheveux. Comparez le nez de la Vénus de Milo avec celui d'une Vierge de Raphaël, et vous verrez qu'ils diffèrent du tout au tout. Au moyen âge, le nez à la mode, à en juger par les tableaux et les statues, était mince, droit, long et étroit. Au dix-huitième siècle, changement d'idées, et c'est le nez retroussé, malicieux et imperti-

nent, qui a les suffrages des grands peintres de l'époque.

Il y eut un moment où le nez tenta les savants. On ne se figure pas le nombre de plaquettes, d'artistes, et même de véritables ouvrages qu'on a publiés pour prouver qu'on pouvait reconnaître le caractère de l'homme d'après la forme de son nez. Gravement, on écrivait "qu'un nez rond et délié dans les coins indiquait un homme envieux, dissimulé, trompeur et prompt à dire des injures". On citait le prince de Condé, Louis X. et Napoléon pour démontrer qu'un nez aquilin était l'apanage d'un caractère passionné, altier et autoritaire. Porta, le grand physicien italien, soutenait qu'un nez concave en dessous comme un bec de coq était la marque des hommes galants, tandis qu'un nez épais du bout signifiait bêtise et stupidité.

Les médecins de cette époque ne voulurent pas rester en arrière et, à leur tour, s'attaquèrent au nez. Ils prouvèrent que les enfants qui avaient des vers se grattaient le nez, et que les personnes dotées d'un nez retroussé à narines ouvertes, étaient prédisposées aux affections du foie. Ils prétendirent que dans la rougeole, les malades dégageaient une odeur d'oie plumée et, dans la scarlatine, celle du mauvais vinaigre. Ils montrèrent qu'en se mouchant toujours du même côté on finissait par avoir le nez tordu et que c'était pour cette raison que les gauchers avaient le nez tourné à gauche!

Mais je ne finirais pas si je voulais vous raconter tout ce que j'ai lu sur le nez dans l'art, la médecine et l'histoire. A-t-on exagéré son rôle et son importance? Je me le demande maintenant. En tout cas, pour répondre à cette question, je ne saurais mieux faire que de vous citer l'opinion du célèbre peintre Horace Vernet:

"Plus je vis, écrit-il dans une lettre, plus je suis convaincu que le nez est l'organe le plus important de notre machine humaine. Il perçoit tout. Epluche-t-on des oignons, il fait pleurer les yeux. Prend-on du tabac, il donne de l'énergie au cerveau et vous secoue tout le système par de fameuses éternuements. Les bonnes, les mauvaises odeurs font battre le coeur ou le soulèvent. Enfin, depuis Adam et Eve, c'est toujours par le nez que le sort nous a conduits..."



Vous voulez voter, Mesdames ?...

Par Mistigris

L'AUTRE jour, dans ce grand verre d'eau qu'est notre sénat canadien, l'hon. M. Cloran a soulevé la traditionnelle petite tempête au sujet de la question irlandaise. Le lendemain, un de ses amis, cynique et franc-parleur, me disait :

—Cloran doit bien savoir, à son âge, que le pire tour à jouer aux Irlandais serait de leur accorder le Home Rule. C'est comme pour les femmes et leur demande d'exercer des droits jusqu'ici réservés aux hommes : je suis en faveur de cette demande, parce que je déteste les femmes et qu'on ne saurait leur ménager de plus cruel embêtement qu'en ne leur refusant pas surtout le droit de voter, mais accompagné de l'obligation de voter.

Un autre écrivait vers le même temps : Ainsi, mesdames, il est bien entendu que vous voulez faire de la politique. Pour moi, je n'y vois aucun inconvénient. Mais y avez-vous bien songé? Avez-vous bien examiné la pétaudière dans laquelle vous voulez mettre vos pieds mignons? Le moment où vous demandez à être de la noce est le moment même où tous les gens un peu propres s'en détournent. Privilégiées, jusqu'ici, vous goûtiez la douceur de vivre en dehors de ces fétilités, et vous aviez eu le bonheur de préserver vos gracieuses personnes de ces contacts malsains. Vous ne connaissiez point votre fortune. Imitatrices de votre grand-mère Eve, voulez-vous donc, à votre tour, perdre le paradis en mordant à d'aussi vilains fruits? Quelle erreur est la vôtre! Et qu'allez-vous abandonner! Et pour quel répugnant échange!

Sans doute, vous vous dites: "Notre présence purifiera l'atmosphère; nous apporterons dans ce jardin sinistre le parfum de nos fleurs et le charme de nos sentiments; tout, avec nous, se transformera; et il n'y aura aucune ressemblance entre la politique que nous ferons et celle où vous autres hommes vous pataugerez". Prenez garde. Ce n'est pas impunément qu'on respire un certain air, qu'on brave certains milieux. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui est si souvent arrivé à qui s'avise de vouloir convertir les pêcheurs, et ne s'assimile que le péché. Vous ne nous donnerez pas vos vertus, et vous emporterez nos vices.

Quand vous vous pressez autour de nos assemblées, il me semble voir un vol de colombes planer sur une basse-cour, et essayer de forcer l'entrée de la mare où barbotent les canards! Avez-vous donc assez du repos, du ciel bleu et des amours?

Qu'il soit fait, pourtant, selon votre volonté! Mais combien d'entre vous regretteront un jour d'être entrées dans ce cauchemar, d'où elles ne se réveilleront que pantelantes, l'aile brisée, et du dégoût plein le coeur!

* * *

On rencontre à tout coin de rue des hommes sages et expérimentés qui disent: "Les femmes ne tiennent à leur droit de vote que parce que nous le leur refusons. Annonçons que nous le tenons à leur disposition, elles le refuseront. Les femmes sont des enfants, n'oubliez pas cela."

Et moi, j'aurai exprimé... vaillamment toute mon opinion là-dessus, en m'abritant derrière autrui.





Pauvre Pou-Yi !

Par FROLLO

POU-YI n'a jamais fait tort à personne, car il n'a que deux ans et demi. Il est "innocent comme l'enfant qui vient de naître"; disons mieux : il est l'enfant qui vient de naître. Et, cependant, le voilà condamné à une existence sinistre entre toutes, dont une mort violente le tirera peut-être, mais qui, à défaut de cette libération, le fera grandir et vieillir dans le plus morne des ennuis. Pou-Yi est empereur et Fils du Ciel. Pou-Yi remplacera le neurasthénique Kouang-Su qui a fini par mourir de dégoût. Pou-Yi fera comme Kouang-Su et passera de l'enfance à la névrose.

Vous vous souvenez de la petite reine de *Ruy Blas* qui languit à la cour d'Espagne, courbée sous le poids du protocole, affolée par les injonctions respectueuses de la *Camarera mayor*. L'empereur de Chine est encore beaucoup moins libre.

Non seulement il ne sort jamais de son palais, si ce n'est, deux fois l'an, pour aller faire ses dévotions au Temple du Ciel, mais au dedans même de sa maison, il ne s'appartient pas. Toute liberté physique ou morale lui est refusée. Veut-il se promener à pied ? On lui oppose la tradition qui lui prescrit la voiture, le cheval ou le bateau. En 1900, peu de jours avant l'insurrection des Boxers, Kouang-Su voulut franchir à pied une cour intérieure, pour la traversée de laquelle le protocole requiert le palanquin. Tant d'audace ne pouvait rester impunie. La vieille impératrice et le conseil de l'Empire prirent des résolutions fortement motivées, où l'inconvenance des procédés impériaux fut soulignée sans faiblesse. Et Kouang-Su dut promettre de ne pas recommencer.

Sa promenade bisannuelle dans les rues de Pékin n'est pas d'ailleurs pour le Fils du Ciel un délassement et un changement, car l'usage veut, quand l'empereur traverse sa

capitale, qu'il n'en puisse rien voir. Dès que son passage est annoncé, on ferme toutes les boutiques. On bouche même les rues perpendiculaires avec de grandes toiles bleues. Quand les coureurs qui précèdent le cortège arrivent en hurlant : "Garez-vous !" il faut se sauver, se sauver bien vite. Car nul ne doit voir le Fils du Ciel. Il passe donc à bonne allure, sans un cri, sans une musique, sans un vivat, dans le vide. Et c'est là sa seule promenade ! Et quand elle est finie, en voilà pour six mois !

Force est donc au triste souverain de se contenter des joies du foyer ! S'il est un homme de solitude, il a de quoi satisfaire son goût pour la monotonie. S'il a le sens de l'imprévu et l'amour de la fantaisie, quel supplice doit être le sien !

Tout d'abord, quand on est Fils du Ciel, on doit vivre comme les astres, c'est-à-dire se coucher avec le soleil et se lever avec le jour. Pou-Yi, avec ses trente-deux mois, est d'âge à s'en contenter, mais que dira-t-il de ce régime dans vingt ans,—si tant est que, dans vingt ans, il n'ait pas rallié la cité des morts ? L'empereur ne peut ni boire ni manger ce qu'il veut. Tout cela est réglé immuablement, et tout cela ne souffre pas d'exception. Ainsi le veut sa haute dignité. Cette même dignité interdit au Fils du Ciel de se laisser voir par les médecins qui le soignent. Les praticiens lui tâtent le pouls deux par deux et doivent émettre la même diagnostic sans se concerter. S'ils diffèrent, on les bâtonne l'un et l'autre, au nom de l'auguste malade qu'on leur a défendu d'apercevoir.

Le médecin-major Matignon, qui a longtemps vécu à Pékin et qui a écrit sur son séjour en Chine un volume d'autant plus curieux qu'il est moins systématique, est probablement l'Européen le mieux renseigné sur les us et coutumes de la cour impériale.

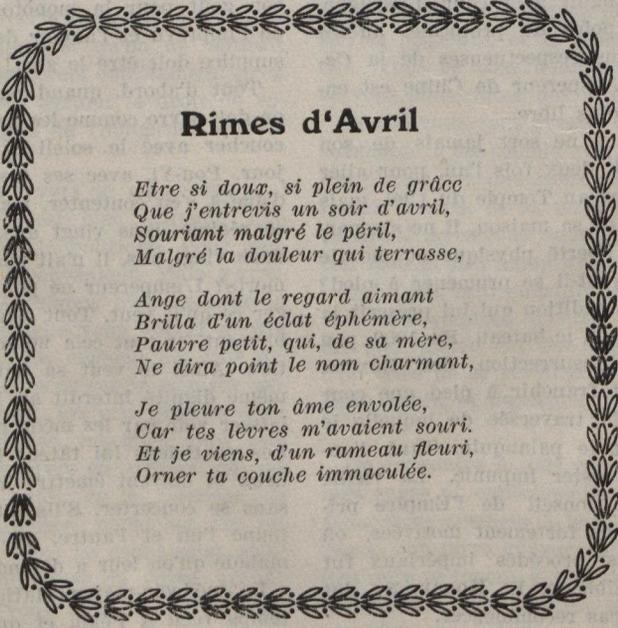
Au lendemain du siège des légations, après la fuite de l'impératrice, il a visité dans ses coins et recoins le palais de l'empereur. Il a questionné les eunuques. Il a tout regardé, tout contrôlé. Et le tableau qu'il trace de ses découvertes est terriblement décevant pour ceux qui,—et peut-être ils sont nombreux—se représentaient le palais du Fils du Ciel comme un paradis terrestre.

C'est bien tenu, écrit le docteur Matignon; c'est même propre; mais ça n'est ni imposant ni somptueux. De petites pièces assez basses sont réunies entre elles par des couloirs étroits et sinueux, véritable dédale de boyaux obscurs, aux pentes variables, facilitant faux pas et entorses. La chambre à coucher de l'empereur est, paraît-il, ahurissante. D'abord elle est microscopique. Ensuite, elle est encombrée,—encombrée d'un mélange inouï d'achats européens, de camelote de bazar, de phonographes au rabais, voire de ces pots de fleurs à prix modique que distribuent à d'heureux gagnants les roues des loteries foraines. Le cabinet de travail est abso-

lument nu. Tous les abords menacent ruine. L'entretien est nul. Il y a des nids au plafond, des toiles d'araignées partout. Les eunuques, qui sont trois mille et qui pourraient balayer, ont sans doute autre chose à faire. Ils sont intrigants et voleurs. Cela suffit à les occuper.

Voilà le milieu dans lequel va grandir le jeune Pou-Yi. Voilà l'avenir qui lui est réservé. Est-ce sa faute pourtant s'il est de sang impérial—ou réputé tel—et si sa désignation a été l'acte suprême de l'impératrice mourante? Il aurait pu avoir la libre et douce existence, flâneuse et raffinée, d'un jeune Chinois de bonne famille. Il est désormais rivé au trône. Le trône l'a pris et le tiendra mort ou vif.

N'est-ce point une pitoyable chose que cette destinée d'un enfant, qui ne sait rien de la vie et de ce qu'elle lui réserve! N'est-ce point un "fait divers" aussi tragique dans son genre que ces drames de la misère, qui font mourir chaque jour tant de pauvres innocents?



Rimes d'Avril

*Etre si doux, si plein de grâce
Que j'entrevis un soir d'avril,
Souriant malgré le péril,
Malgré la douleur qui terrasse,*

*Ange dont le regard aimant
Brilla d'un éclat éphémère,
Pauvre petit, qui, de sa mère,
Ne dira point le nom charmant,*

*Je pleure ton âme envolée,
Car tes lèvres m'avaient souri.
Et je viens, d'un rameau fleuri,
Orner ta couche immaculée.*



Parmi les Roses !...

ELLE ne regardait que ce point !



La lueur du soir filtrait, toute rose, à travers les grands stores de dentelles rousses et enveloppant d'une adorable nimbe la jeune fille songeuse, pareille à un grand lys, dans sa robe de neige; un lys sur lequel le reflet du couchant mettait une patine de nacre rosée. Des étincelles jouaient dans la mousse de ses cheveux blonds, et sur sa joue, le rayon pourpré, palpitant, posait sa plus ineffable caresse.

La ligne exquise de son corps allongé, l'harmonie des plis vaporeux de sa robe de lin souple, l'attitude de la tête mollement appuyée sur la main fléchie, dont le coude s'enfonçait dans le coussin de la chaise-longue, formaient dans l'enchantement du cadre luxueux de la pièce tendue de brocart mauve et tout emplie d'objets d'art, de fleurs, de tableaux somptueusement encadrés, de potiches énormes, ventruës ou aériennement élancées, l'ensemble le plus mignard, le plus séduisant qui se pût voir.

Mais l'expression du regard de la jeune fille contrastait avec cet ensemble merveilleux. La songerie de ce regard semblait un mélange de fiévreuse espérance et d'inquiète et douloureuse angoisse.

Ces yeux rivés à terre ne regardaient que ce point; malgré que la pensée fût ailleurs, très absorbée, ces yeux restaient entêtés à fixer un chiffon de papier roulé en boule, souillé de cendre, au bord du foyer proche, tout proche de tisons rouges encore...

— Deux jours déjà, songeait-elle, que sur la haie je n'ai pas trouvé une seule rose marquée du lien d'amour! deux jours que les notes caressantes de son violon ne sont pas arrivées jusqu'à moi, et j'en meurs d'angoisse!

Elle joignit les mains avec détresse et ses lèvres balbutièrent, très bas, comme un proche plaintif et tendre :

— Jean! mon Jean!

Puis hantée, obsédée par la vision du petit papier chiffonné, agacée de le voir, en quelque sorte, la narguer, du bout de sa mule blanche, elle voulut le pousser plus loin, jusque vers le tison rouge, pour qu'il prît feu et se consumât. Elle fit du pied un mouvement pour l'y jeter, mais il roula à peine et revint sur lui-même plus près d'elle encore; seulement, il se présenta d'un autre côté et deux ou trois caractères d'une longue écriture se dessinèrent.

— C'est maman qui a jeté cela, pensa-t-elle en essayant de ne plus regarder, et si elle l'a jeté, c'est parce que ça n'a pas grande importance... Je me rappelle... Elle lisait quand je suis entrée et elle avait l'air radieux; mais au bruit de ma voix elle a tressailli... elle est devenue toute rose, a lu plus rapidement, puis a plié comme avec négligence cette lettre en me disant: "Va donc dire à Françoise que je prendrai ma robe de dentelle, va tout de suite, chérie."

Et j'y suis allée, et Françoise préparait la robe; maman venait de le lui dire et Françoise parut toute surprise de cet ordre réitéré et eut un rire singulier.

Les yeux de la jeune fille revinrent vers le petit papier et elle sourit légèrement.

— C'est peut-être encore une autre demande en mariage, et maman m'appellera ce soir et me dira: "Viens ici, petite belle." Et elle préparera le petit boniment où elle me parlera d'un jeune homme très bien (ils sont toujours très bien), qui m'adore, qui a dansé avec moi, chez Mme trois points, ou chez la comtesse de cinq traits d'union..., et qui ne rêve plus que de moi...

"Mais la chère figure de mon Jean passera

devant mes yeux et je murmurerai dans le fond de mon âme : "Toi seul, mon Jean, toi seul." Puis, sans regarder maman, car son oeil devient sévère, quoiqu'elle soit la plus douce, la plus tendre et adorable des mamans, je répondrai sur le ton le plus paisible du monde et le plus affectueux, tout en tremblant un peu au fond : "N'ai-je pas le temps? Rien ne presse, maman chérie; je veux être votre petite à vous seule encore un peu." Et maman aura encore un soupir de regret et dira : "Un si beau parti, cependant."

Un léger coup de vent, un souffle, venu on ne sait d'où, d'une âme errante, peut-être, fit palpiter le léger papier.

La jeune fille n'y tint plus, elle le prit du bout des doigts et voulut le jeter dans les cendres chaudes; mais, sans qu'elle sût comment, il se déploya, il s'étala et, malgré elle, malgré la plus ferme volonté de ne pas voir, elle lut :

"... Votre lettre m'a jeté dans la plus douloureuse angoisse, dans le plus déchirant désespoir, au moment où, plein d'espérance, j'allais vous demander la main de Mlle votre fille. Oui, c'est vrai, nous avons été coupables d'échafauder ce rêve; moi, plus encore, de n'avoir pas songé, comme vous me le dites, que ma situation est tellement inférieure à celle de votre enfant. Mais vous m'avez fait comprendre ma faute, et, l'âme torturée, je m'incline, madame. Ce soir même, je partirai, n'emportant d'elle, hélas! que le souvenir angélique et l'adorable chimère d'un rêve évanoui. Je sais que son coeur comprendra ma souffrance, et c'est ma seule consolation. Vous lui direz, madame, si son secret lui échappe, que c'est pour vous obéir et respecter votre volonté, que je suis parti, que je vais errer comme une âme en peine. Je ne suis qu'un pauvre orphelin, je n'ai pas connu les tendresses d'une mère, à peine celles d'un père. Je n'ai ni frère, ni soeur, ni personne qui me touche de près et qui me retienne. Tout mon coeur était allé à votre enfant, madame. Il n'a plus rien."

JEAN MARTHEL."

Elsa étouffa un cri et serra convulsivement la lettre de Jean sur son sein.

—Le secret, le voilà donc!

Plus de roses, plus de liens d'amour noués à la tige, plus de mélodies, hélas! et la mère inflexible ne reviendra pas sur sa décision.

Elle avait donc surpris, deviné, épié le moment où, dès l'aube, vite elle descendait au jardin en robe blanche du matin, en petites mules, et cherchait, sur la haie séparant les deux clôtures, la fleur qu'il avait baisée et cravatée d'un fin ruban vert pâle se confondant avec le feuillage.

C'était leur manière à eux de s'aimer à ces deux enfants candides et si jeunes : elle, dix-huit ans, belle, riche, noble; lui, vingt-trois, de fière allure, de brillante aisance, un artiste délicat, une âme élevée et bonne, mais un nom sans particule... On avait compté sans Mme de Breuil de Saint-Orsains!

Oh! oh! il ferait beau voir qu'Elsa épousât ce petit Jean Marthel quand, sur la liste des soupirants, on lisait déjà les noms de Roland de Verteuil, Renaud de Saulnay, Hervé du Torail, et le comte de Ceci, et le baron de Cela; il était même question d'un marquis colossalement riche, un peu rassis il est vrai, mais ceux-là font souvent les maris les plus fidèles, les plus délicats et aimables.

Et fébrilement, tout en larmes, Elsa était allée dans sa chambre et avait fermé sa porte. Elle bouleversait les tiroirs remplis de fanfreluches, le chiffonnier en bois de rose regorgeant de rubans et de dentelles; des parfums délicats voltigeaient, soulevés par ses petites mains tremblantes; un déluge de soies frêles, de velours damassés, de fragiles liberty, tombaient à terre, mêlant leurs suaves couleurs.

—Ah! maman ne veut pas! Maman ne veut pas! balbutiait-elle d'une voix coupée de sanglots.

Un grand ruban rose lamé d'argent tomba sous sa main; apparemment, c'est celui-là qu'elle cherchait, car elle le prit, en fit un petit sac et cacha la lettre dedans, la pauvre chère lettre, avec la dernière rose cueillie sur la haie et qui reposait dans un coffret :

—Toi seul, mon Jean, toi seul, murmura-t-elle.

Et elle blottit le sachet sur son coeur.



Le docteur réfléchit longuement et dit à Mme de Breuil de Saint-Orsaint :

—Voilà! Je crois tout simplement que votre charmante Elsa doit avoir envie de quelque chose; elle n'ose vous la demander... Tout le mal est là, madame, c'est à vous de deviner.

—Pensez-vous? fit Mme de Breuil, très contrariée... Et comment donc deviner? Que de fois lui ai-je demandé ce qui pourrait lui faire plaisir, et toujours elle m'a répondu gentiment, avec ce sourire doux et las que vous lui connaissez: "Rien, maman, je ne veux rien; je ne souhaite rien que dormir et faire de beaux rêves."

—Eh bien! mais c'est trouvé: demandez-lui, madame, à quoi elle rêve et quel rêve lui plaît le plus.

Mme de Breuil de Saint-Orsaint mit sa tête dans ses mains et, nerveusement, avec une sourde colère, elle répondit:

—Ah! oui... oui... je sais, elle m'a répondu un jour: "Je rêve que je cueille des roses, beaucoup de roses, que j'en emplis ma chambre, que mon lit en est semé, que je suis dans leur parfum... et..."

Un soudain mutisme ferma les lèvres de la mère.

—Et?... insista le docteur.

—Et... elle m'a regardé d'un petit air tout mystérieux, tout suppliant en me disant: "Maman...", puis elle a baissé les yeux, un peu de rose a couru sous sa peau...

—Et vite vous lui avez envoyé chercher les chères fleurs qu'elle aime?

—Oui... un gros bouquet. Mais ça ne pouvait lui faire grand plaisir, car voilà... elles ne venaient pas du bien-aimé, ces roses-là!

Le docteur se leva ravi.

—Eh! pour lors, donnez-lui vite le bien-aimé et ses roses, madame!

—Je ne puis, docteur, c'est impossible, impossible... Songez donc, un petit bourgeois de rien.

—Ah! ah! madame, balbutia le docteur en raillant... préféreriez-vous lui donner, à votre enfant, des roses, beaucoup de roses, mais toutes blanches, à votre Elsa, pour en semer une couche qui ne serait pas la couche nuptiale?... Je la connais, la douce entêtée!...

Mme de Breuil poussa un cri.

—Non! non! ne dites pas cela... nous n'en sommes pas là... Elsa est un peu frêle, mais rien n'est atteint chez elle.

—Rien n'est atteint que l'âme...

Elle est, madame, la jolie lampe de saxe fin, toute neuve et élégante, mais où l'huile manque, et qui peut s'éteindre quand même, parce que la seule chose qui la puisse faire vivre lui fait défaut... réfléchissez.

Il salua très bas et partit.



Et la mignonne tenait toujours, suspendu à une longue chaîne d'or, le petit sachet bien serré sur son cœur.

—Elsa, lui dit un jour sa mère presque vaincue, tu gardes toujours ce sac de brocart; que renferme-t-il donc de si précieux?

Elsa rougit.

—Des pétales de roses, maman; j'aime tant les roses, la dernière rose cueillie au jardin!

Son tendre regard implorant se leva sur sa mère; c'était sa seule manière de demander qu'on eût pitié d'elle et qu'on lui donnât son rêve.

—Enfant! dit la mère, feignant de ne pas comprendre.

Mais pendant le sommeil de la pauvrete, elle prit le petit sachet, elle l'ouvrit, en tira la rose brisée; avec la rose vint le feuillet qu'elle croyait détruit par la flamme du foyer.

Elle eut un déchirement, comprenant par là à quel point son enfant souffrait, à quel point elle doutait de sa tendresse, puisqu'elle avait pleuré en silence et puisqu'elle se laissait, en silence, mourir de sa peine, si douce, si tendre, sans une révolte, sans un reproche pour elle pourtant... Alors son cœur se fendit de désespoir, orgueil implacable, et remords en même temps.

Elle eut un geste pour jeter la lettre qui avait trahi sa cruelle intervention, mais bien vite elle referma le tout religieusement dans le sachet et le remit sur le cœur de la jeune fille.

Lorsqu'elle se réveilla, Elsa vit que sa mère avait placé autrement les chères reliques, et elle eut une suprême souffrance.

—Mon Jean, mon Jean, on a touché ta dernière rose!

Alors elle se leva, elle alla chercher le coffret, le cher coffret rempli de roses, elle en prit une autre qu'elle glissa dans le sachet, mais elle se figurait maintenant que le coffret avait été ouvert, toutes les roses palpées, que plus une ne gardait le baiser de Jean, que des doigts chers, mais profanes, l'avaient effacée cette douce empreinte; alors ce fut une torture, et son sommeil fut agité, troublé d'angoisse, de peur folle qu'on prit encore la relique adorée.

Cependant Mme de Breuil, rendue, avait écrit à Jean. Lettres sur lettres allaient à sa poursuite sans le rejoindre dans son voyage vagabond; il passait sans laisser son adresse, n'attendant rien de personne.

Et le déclin de la petite malade était effrayant. Ses nuits devenaient de plus en plus fiévreuses et, dans sa fièvre, sans cesse ces mots revenaient: "Des roses!... des roses!..."



Enfin, un jour—ô triomphe! — Mme de Breuil reçut une lettre avec ces seuls mots:

"Je viens, madame, je viens, et avant moi une corbeille de roses arrivera pour mon Elsa, des roses toutes cravatées de fragile soie verte et toutes emplies de mes larmes et de mes baisers... Oh! elle vivra, elle ressuscitera quand elle verra mes roses!"

—Elsa chérie, réveille-toi, ne dors pas toujours ainsi, tu sais, il faut m'écouter, je vais te dire quelque chose qui te fera plaisir.

Mais comment lui dire cela? Non, il ne faut pas nommer Jean: elle parlera des roses qui vont arriver, des belles roses annoncées.

—Quoi donc, maman? balbutie la jeune fille, presque sans ouvrir les yeux, sans sortir de sa torpeur effrayante.

—Eh bien, tu auras des roses, tu en auras beaucoup; c'est l'hiver, il neige, mais il en arrive de Nice aujourd'hui toute une corbeille. Tu verras, quand tu ouvriras la corbeille, tu verras la belle surprise qu'apportent ces roses.

Elle ne soupçonnait pas le bonheur qui lui était réservé; elle eut une grande désolation de songer que sa mère avait commandé ces roses, pensant lui être agréable.

—Pauvre maman! dit-elle, avec un sourire plein de lassitude.

Mme de Breuil sortit, et bientôt elle reparut avec l'immense corbeille.

—C'est toi qui l'ouvriras, chérie, mais sois calme, n'est-ce pas? Promets-moi... Allons, soulève-toi, prends un peu confiance et courage, sors de ton sommeil.

—Oui, maman, bientôt, oui, mais j'ai tellement sommeil... Voulez-vous, maman, un peu plus tard...

—Oh! si tu savais pourtant, Elsa, si tu savais, tu ne tarderais pas ainsi. Je vais t'aider à te soulever, te mettre des oreillers, te soutenir et tu ouvriras la corbeille...

Et sans empressement, avec une fatigue extrême, Elsa obéit: elle se souleva et ouvrit la corbeille miraculeuse.

Aussitôt le doux parfum s'exhala, les couleurs éclatèrent sous les yeux de la jeune fille, et, en même temps, de partout surgirent des bouts de rubans vert tendre, noués à la tige de roses... comme naguère.

Elsa jeta un faible cri éperdu de révolte.

Quoi! on avait profané leur sentiment, si poétique, si ingénu, croyant lui faire plaisir?

Une colère monta en elle comme une grande vague et ses adorables prunelles bleues s'emplirent de détresse.

Mme de Breuil comprit.

—Elsa! Elsa! que crois-tu donc? non, non, ce n'est pas moi qui te donne ces roses, ce n'est pas moi qui les ai nouées de rubans, tu n'as donc pas deviné?

Alors, les exquis prunelles s'emplirent d'extase, les mains frêles éparpillèrent les roses sur le lit, elle les baisa une à une en silence.

—Maintenant, il faut te reposer, Elsa, nous allons mettre les roses dans des potiches et de temps en temps on te les apportera.

Mais Elsa n'était plus qu'une frêle enfant capricieuse, elle se débattit et étendit ses bras sur les roses pour les défendre.

—Non... non... disait-elle haletante, je ne veux pas qu'on y touche, moi seule, maman, moi seule; mettez les potiches ici, j'arrangerai les fleurs.

Elle essaya, mais les forces lui manquèrent et elle faillit s'évanouir.

Elle avait assez de courage, cependant, pour veiller sur son trésor, et sitôt que sa mère faisait un geste pour écarter les fleurs

fatales de son visage, elle poussait une plainte douloureuse.

—Tout à l'heure, maman, j'aurai le courage, tout à l'heure je les mettrai dans les potiches; je vous en supplie n'y touchez pas, cela nous porterait malheur si on touchait aux roses. Je veux lui dire, quand il arrivera, que personne n'y a touché que moi.

Mais la pauvre mère voyait maintenant l'horreur du danger et voulait enlever les fleurs malgré Elsa suppliante. Pourtant c'était la tuer que les enlever et c'était la tuer que les laisser.

—Vous verrez, balbutiait très doucement Elsa, les yeux mi-clos, dans un moment je pourrai... seulement, j'ai un sommeil implacable, laissez-moi m'endormir un instant et promettez-moi de ne pas toucher ces roses...

Mme de Breuil se tordait les mains de désespoir; le caprice de la pauvre la bouleversait.

Et pendant qu'Elsa fermait les paupières, le coeur de la mère battait d'une indescriptible angoisse.

Et maintenant, les frêles mains ramenaient plus près, toujours plus près, les éclatantes fleurs, comme pour les préserver de tout autre contact, et les lèvres, dans un ineffable sourire d'extase, murmuraient: "Des roses... des roses... des roses... des roses..."

Elle dort encore au milieu de ses roses, Elsa; elle dormira toujours avec ses roses.





COURRIER DE LA FAMILLE
La mère. La fille. L'enfant
par Tante Pierrette.

Sur la Beauté



EN feuilletant de vieux numéros de l'*Intermédiaire des Chercheurs*, j'ai trouvé un résumé d'un livre publié en 1531 en l'honneur de Jeanne d'Aragon. Le caractère primordial de la beau-

té, y lit-on, est la proportion des membres; c'était un principe que la distance qui sépare deux parties du corps eut pour mesure la dimension précise d'une troisième partie. L'intervalle des yeux devait être égal à la grandeur de l'oeil lui-même, il fallait que la longueur du nez se trouva trois fois dans la hauteur du visage, que la tête fut la huitième fraction du corps. L'auteur vante Jeanne d'Aragon. Ses mains, dit-il, ont pour juste dimension la hauteur de la face; la largeur des épaules est dans le rapport le plus parfait avec la grandeur des autres membres.

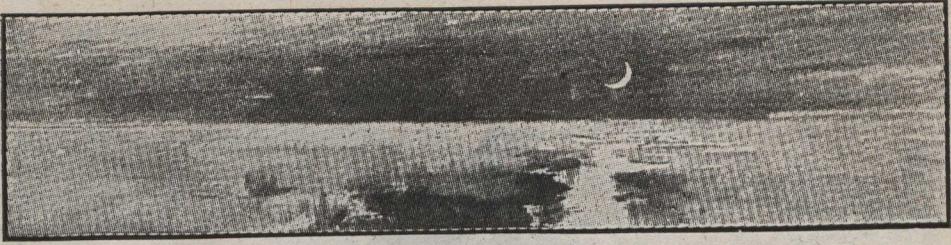
Ceci, c'est pour la charpente proprement dite. Il y a les tissus, en d'autres termes la surface. Eh bien, la beauté de cette surface est à la merci de notre digestion. Presque toujours, dit le Dr Daurémont, les dégradations du visage sont le résultat d'un mauvais état des fonctions digestives. Quelque variés que soient les troubles de ces fonctions, ils aboutissent, de ce côté, constamment aux mêmes effets, ce qui se comprendra facilement, si l'on songe que toutes les dyspepsies entraînent la formation de produits irritants qui, répandus dans la circulation, font sentir leur action néfaste sur la peau. De là, ces acnés, ces eczémas, ces séborrhées rebelles que les topiques les plus variés ne

peuvent faire disparaître ou aggravent même assez souvent. Il faut couper le mal dans sa source, en remédiant aux mauvaises digestions.

Des repas trop précipités, une mastication incomplète, une fâcheuse habitude de bâcler son repas en dix minutes suffisent pour provoquer des rougeurs, des lésions qui deviennent de plus en plus rebelles aux traitements.

Mangez donc lentement, dit Daurémont, vous digérez mieux, votre teint s'éclaircira et les petites misères qui le déparent se dissiperont. Quelques massages adroitement pratiqués sur des lésions anciennes et indurées amèneront ensuite leur disparition complète. Une autre personne, atteinte des mêmes inconvénients, se donnera bien le temps de mastiquer, mais son régime sera défectueux. Elle fera un usage par trop fréquent de fritures, de sauces, de viandes fortes et de charcuterie. Supprimons d'abord cette cuisine un peu compliquée, puis les pâtisseries, les liqueurs, cette petite réforme qui ne demande que le consentement de la volonté aura l'avantage de faire les digestions meilleures, de dissiper les gonflements pénibles qui suivent les repas, puis de faire disparaître souvent très vite les feux du visage ou même cet endroit gras qui accompagne certaines formes légères d'acné.

Dans d'autres cas, les coupables sont les salaisons, les conserves, les fromages fermentés. Ailleurs pour arriver au résultat cherché, il faudra momentanément supprimer les viandes et recourir à un régime de pâtes et de purées; le poisson même est utile pourvu qu'il soit frais. Souvent c'est l'intestin qui fonctionne mal, le régime et quelques laxatifs remédieront à cette situation.



Les Acrobates célèbres

Prouesses de Blondin

Par E.-Z. MASSICOTTE

IL N'Y A peut-être jamais eu d'acrobates dont la réputation a été plus étendue que celle de Blondin, surnommé *l'Empereur de l'air*. L'exploit qu'il accomplit, il y aura cinquante ans au mois d'août, en traversant au-dessus des chutes Niagara, sur un câble raide, sembla si stupéfiant et intéressa tellement le public avide d'émotions nouvelles que la presse mondiale dut tenir ses lecteurs au courant des faits et gestes de cet artiste funambule. La réclame formidable qui en résulta fit la fortune de Blondin. Partout on voulut le voir et, pendant des années, son passage dans une ville était certain d'attirer des foules.

Or, comme les principaux exploits qui ont rendu célèbre le nom de Blondin ont été accomplis en Amérique, même, en partie, sur la terre canadienne, il devient, en quelque sorte, un personnage historique pour nous.

Tout le monde a entendu parler de cet artiste, car, bien que son règne soit éteint depuis près d'un tiers de siècle, Blondin n'est mort que depuis une douzaine d'années et son souvenir surgit encore au hasard de la conversation ou d'un article de journal. Son nom figure même dans le nouveau Larousse, avec quelques lignes de biographie, honneur qui n'est pas accordé au premier venu.



Blondin, pourtant, n'était pas le véritable nom de cet acrobate. Réellement, il s'appelait Jean-François Gravelet et il avait vu le

jour à Saint-Omer, France, en 1824. Toutefois, le surnom de Blondin lui venait de son père qui en avait été gratifié durant son service militaire et qui le conserva toute sa vie. Le père Gravelet était un acrobate forain, c'est-à-dire un homme qui avait pour profession de faire des exercices acrobatiques en parcourant la France avec sa famille. Le futur Napoléon des équilibristes grandit dans ce milieu, il commença son métier, tout jeune. Très souple et très intelligent, il conquit rapidement ses galons. A sa majorité, il excellait dans tous les genres d'acrobatie, sauf un, l'équestre, qu'il ne paraît pas avoir connu (1) et comme il jouissait d'un certain renom, il fut engagé pour l'Amérique. A cette époque, une famille ou une troupe nommée Ravel, et composée d'excellents acrobates, parcourait l'Amérique et donnait des représentations dans toutes les villes de quelque importance.

Mais pour maintenir la réputation de cette troupe, son gérant recrutait volontiers de nouveaux venus. Pour cela, chaque année, il se rendait en Europe et ramenait de l'ancien monde les talents qui perçaient. Blondin ayant été remarqué, il fut engagé, en 1855, et vint jouer à New-York, puis suivit les Ravel dans leurs tournées. Des citoyens de

(1) A ce sujet, un de ses biographes remarque "qu'il répara cela en épousant une écuyère américaine." De ce mariage naquirent cinq enfants.



Blondin portant Calcutt au-dessus des Chutes de Niagara

Montréal se rappellent encore l'avoir applaudi au Théâtre Royal, vers 1857 ou 1858.

Blondin, cependant, ne semblait pas satisfait; tourmenté du désir de faire un coup d'éclat, sans exemple et de conquérir la fortune, il projeta, en 1858, de traverser la rivière Niagara au-dessus des chutes, autrement dit, au-dessus de la partie la plus terrifiante de la rivière, à l'endroit où les eaux se précipitent avec une violence inouïe dans l'abîme sans fond. Toute une année, il rumina son projet, toute une année, il visita fréquemment les lieux, prépara tout dans le silence et au printemps de 1859 éclata, comme un coup de foudre, la nouvelle renversante qu'un homme — un Français — allait traverser le Niagara, sur une corde tendue dans les airs, à deux cents pieds des eaux furieuses et mugissantes.

Une campagne de presse habilement conduite, et savamment graduée, à l'américaine pour tout dire, excita l'intérêt intense, mit tout le monde en fièvre et lorsque le 30 juin 1859 arriva, 50,000 personnes étaient présentes sur les rives du Niagara pour voir un acrobate faire ce qui semblait aux uns un acte de suprême folie, et aux autres le dernier mot de l'audace dans un pays où chacun est audacieux.

“ Le succès fut complet, foudroyant. Un instant le bruit des applaudissements couvrit le mugissement de la cataracte. Le lendemain les principaux journaux des Etats-Unis et du Canada publiaient des dithyrambes en l'honneur de Blondin. Ce n'était plus un fou, c'était un héros, un demi-dieu...”

“ Blondin n'était pas homme à s'endormir sur ses lauriers. *De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet*, telle était sa devise.

“ En conséquence, le 4 juillet, il répéta son ascension et fit le trajet la tête recouverte d'un sac qui lui retombait jusqu'au milieu du corps...”

“ Le 16 juillet il franchit encore le Niagara; cette fois, il poussait une brouette devant lui. Le 5 août, nouvelle traversée, agrémentée de cabrioles et d'exercices gymnastiques plus extraordinaires les unes que les autres.

“ Le 19 août, il recommença son périlleux voyage. Cette fois, il n'était pas seul. Un nommé Harry Calcourt, son agent (manager) avait eu assez de courage et assez de foi en

lui pour lui permettre de le prendre sur ses épaules.”

Un journal de l'époque “rapporte d'ailleurs qu'à cette occasion, il y eut une scène assez peu ordinaire entre l'acrobate et son manager, au milieu même du vide. Calcourt avait préalablement appris à se maintenir en équilibre, pour permettre à Blondin de le descendre un instant de ses épaules et de le poser sur le câble, afin de reprendre haleine: le vent était très violent, et les pans du vêtement de Calcourt commençant de s'agiter d'une façon inquiétante, notre homme prit quelque peu peur, devint nerveux, et, pour garder son équilibre, donna maladroitement un mouvement de balancement au câble. Il fallait absolument le calmer, et, dans ce but, son compagnon ne trouva rien de mieux que de le menacer de l'abandonner seul au milieu de la corde, s'il ne reprenait pas son calme. Le moyen réussit: Blondin rechargea son fardeau, et toucha terre sans accident.”

“ Le 17 août, Blondin avait franchi la cataracte sous les traits d'un esclave fugitif ayant encore les fers aux pieds et aux mains. Le 2 septembre, il fit la traversée de nuit, et arrivé au milieu de la corde, il se tint la tête en bas entouré d'un gerbe de feux d'artifice qu'il faisait partir.”

Il répéta maintes fois ces expériences, durant l'été de 1860 *en les corsant* chaque fois davantage. “Un jour, il emporta avec lui un petit fourneau de cuisine et fit cuire une omelette sur la corde raide. Il traversa aussi avec chaque pied dans un panier; enfin il trouva une dame qui voulut bien se faire porter par lui d'un bout à l'autre du câble qui avait vu tant d'exploits successifs.”

La dernière représentation eut lieu un samedi, le 15 septembre 1860, en présence du Prince de Galles... Ce jour-là, Blondin voulut se surpasser lui-même; et après avoir porté Calcourt sur son dos, il mit le comble à ses tours de force en effectuant la traversée sur des échasses. Quand tout fut fini, le prince de Galles poussa un soupir de soulagement. Il fit venir Blondin, et s'entretint longuement avec lui, en français, le félicitant de son courage et de son adresse.

Mais le futur Roi d'Angleterre ne se borna pas à exprimer une stérile admiration. Le lendemain le major-général Bruce, secrétaire des commandements du prince, adressait au

héros du Niagara, avec une lettre des plus flatteuses, un chèque pour une somme de \$400. (1)



Ainsi que nous l'avons dit, Blondin profita aussitôt de son immense renommée pour faire le tour du monde et récolter des dollars. A Sydney, Australie, il fit sensation en traversant au-dessus d'une carrière de pierre, profonde de trois cents pieds. En 1867, lors de l'Exposition Universelle tenue, en France, il exécuta ses exercices au-dessus de la Seine et sa performance lui valut "tout un feuilleton de Théophile Gauthier dans le *Moniteur Universel*". En 1873, il était à Vienne et remportait de nouveaux lauriers... Mais il est impossible de le suivre dans ses pérégrinations, contentons-nous d'ajouter que cet

(1) Morgan, *Tour of H. R. H. The Prince of Wales*, 1860, p. 181.

homme extraordinaire accomplit sa *six mille et unième* traversée aérienne, au palais Alexandra de Londres, en 1885, c'est-à-dire à l'âge de 61 ans et vous aurez une idée de la carrière qu'il a fournie.

"Toujours maître de lui, toujours dédaigneux du danger et inaccessible au vertige", Blondin eut le rare bonheur de ne jamais être victime d'accident, et de conserver ses facultés jusqu'à ses derniers moments.

Ayant décidé de finir ses jours en Angleterre, cette accueillante seconde patrie des athlètes de tous pays, il acquit dans un tranquille quartier de Londres, une jolie maisonnette entourée d'un grand jardin. Il nomma sa demeure "Niagara Villa" et y coula des jours heureux, dans une aisance confortable, s'occupant, surtout, d'oiseaux et de musique, ses deux grandes passions. Plus tard, il se transporta à Ealing et c'est là qu'il s'éteignit en 1897, âgé de 73 ans. N'est-ce pas de lui dont on pourrait dire avec à propos : *Audaces fortuna juvat*.

DIS-MOI

*Dis-moi quel est le plus joyeux,
Du grand ciel bleu ou de tes yeux?*

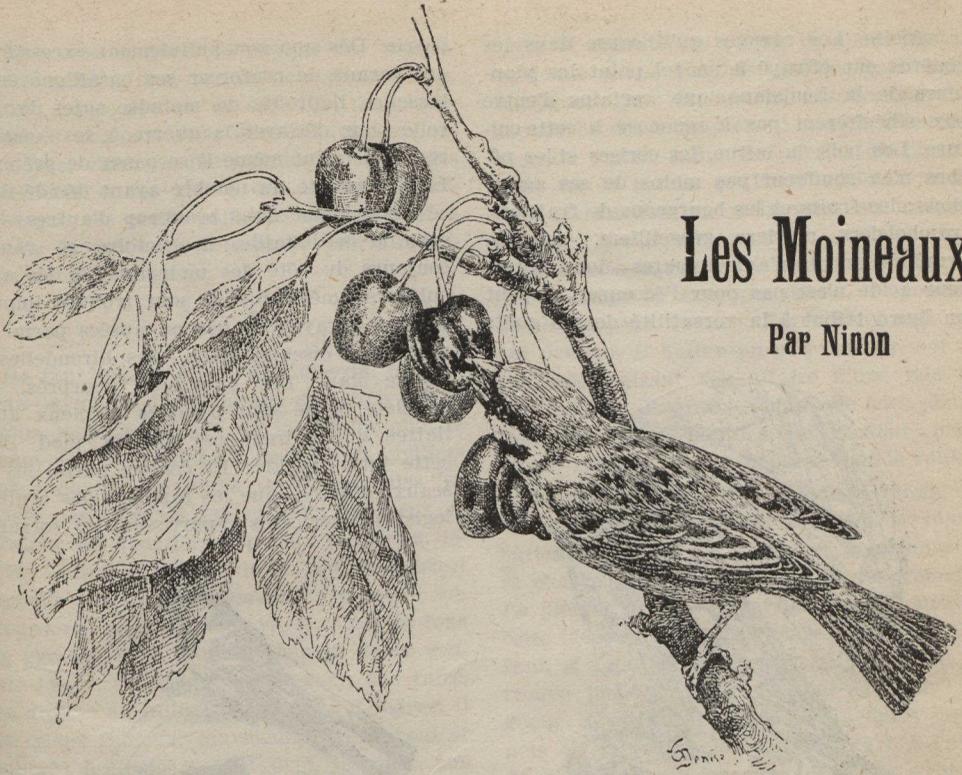
*Dis-moi quel est le plus touchant,
Du flot plaintif ou de ton chant?*

*Dis-moi quel est le plus serein,
De ton front pur ou du main?*

*Dis-moi quel est le plus trompeur,
Du lac profond ou de ton cocur?*

Les Moineaux

Par Ninon



L'AMERIQUE n'a pas toujours eu des moineaux. Avant 1850, on n'en voyait pas un seul et les immigrants de l'époque en firent venir, ne pouvant s'en passer. Dès son arrivée à New-York, il fut populaire. On aima sa gaité; on apprécia sa grande utilité comme destructeur d'insectes. Sa valeur fut jugée égale à celle d'un faisan: un dollar par tête.

Mais, nous apprend un *biographe* du moineau, celui-ci, peu habitué à ces bons traitements, prit, peu à peu, les défauts qui ont entamé sa popularité; son bien-être tournait en mollesse; son instinct génésique surchauffé déversait, sur un territoire limité, des bandes sans nombre. C'est alors qu'il songea à devenir colon. Il poussa des reconnaissances vers l'ouest et ses avant-gardes recommencèrent les étapes que les hommes avaient faites avant lui. Il ne manqua pas, bien entendu, de mettre à profit les travaux de ses devanciers et plus d'une fois il lui arriva de prendre le train. Il faut même croire qu'il eut une certaine prédilection pour ce moyen de locomotion rapide, puisque les stations

des grandes lignes sur lesquelles circulent sans cesse des wagons chargés de céréales ont toujours été choisies par lui comme les premiers points stratégiques de sa conquête vers l'occident. Bien accueilli partout, choyé, propagé pour sa gaité et son babil, soigneusement mis à l'abri de toute lutte meurtrière, aidé de son excessive fécondité—encore accrue dans ce milieu neuf—et admirablement secondé par cette exceptionnelle adaptabilité aux pays et aux climats qui lui permet de prospérer sous les chaleurs torrides de l'Australie et de se reproduire avec exubérance au sein des frimas canadiens, le moineau pullula avec une telle profusion qu'il a fini par devenir, sa voracité aidant, un véritable fléau pour l'agriculture américaine.

On n'en est plus à compter ses méfaits. Il s'y attaque à tout, dévore, gaspille, abîme, détruit ce qui, par malheur, lui tombe sous le bec. Du semis à la moisson, des bourgeons aux fruits, la plupart des plantes sont exposées à ses assauts. Les pertes qu'il fait subir au froment et à l'avoine sont estimées valoir, dans l'Illinois seulement, le vingtième de

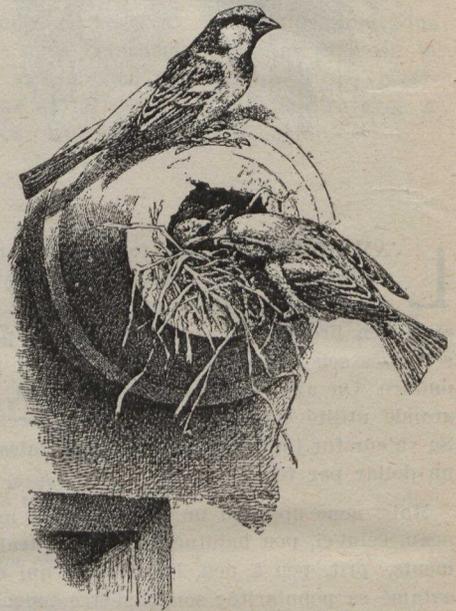
la récolte. Les ravages qu'il cause dans les rizières ont effrayé à un tel point les planteurs de la Louisiane que certains d'entre eux n'hésitèrent pas à renoncer à cette culture. Les pois, la laitue, les cerises et les pêches n'en souffrent pas moins de ses agressions; les fruits et les bourgeons de fraisiers, framboisiers, mûriers, groseilliers, poiriers, pruniers et jusqu'aux tomates—dont la saveur acide n'est pas pour l'écoeurer—payent un lourd tribut à la versatilité de ses goûts



et à la gaminerie de ses instincts. Mais de tous les fruits les raisins sont, sans conteste, les plus endommagés. A l'encontre de ses habitudes européennes, il s'acharne après les grappes du nouveau monde: il les froisse, les mordille, les pique, il arrache leurs grains pour le plaisir de les voir rouler, il les gâche pour le plaisir de détruire.

Si au moins ses dégâts s'arrêtaient là ! Mais le terrible pierrot, non content d'avoir obtenu ses lettres de grande naturalisation sur le tiers oriental du territoire de notre continent, a profité de ses droits de cité pour exercer ces sentiments d'intolérance et de haine envers la gent ailée de sa nouvelle

patrie. Dès que son pullulement excessif lui eut permis de renforcer ses bataillons envahisseurs, il profita du moindre sujet de querelle pour déclarer la guerre à ses congénères, et souvent même il se passa de prétexte. La supériorité du nombre ayant décidé dans ce cas—comme dans beaucoup d'autres—du sort de la bataille, la victoire se rangea toujours du côté des moineaux, et les agriculteurs américains se sont trouvés impuissants à enrayer les pertes causées parmi les rangs des oiseaux bleus, des hirondelles à ventre blanc, des martinets pourprés, des roitelets et de tant d'autres précieux auxiliaires qui finirent par perdre pied dans cette lutte inégale. Et comme parmi les oiseaux refoulés—que les rapports des ornithologistes américains répartissent en soixante-



dix espèces—on comptait d'habiles chasseurs de chenilles velues qui infestent les arbres des allées et que le moineau dédaigne, une bizarrerie singulière s'en est suivie: le moineau, introduit en Amérique pour détruire les larves, y a simplement favorisé leur multiplication!

Dans les villes, le vandalisme de ce gavroche ne connaît pas de bornes. Les autorités, lasses de le persécuter, ont dû assister, impuissantes, à la souillure des fontaines des

jardins, des monuments publics ou funéraires et même des bancs des promenades, qu'une croûte épaisse de déjection rend inaccessible aux passants; elles ont aussi renoncé à faire vider chaque jour les lanternes des réverbères et les globes des lampes électriques que ces petits polissons s'obstinaient à emplir de paille, de foin et de débris multiples, sans désespérer.

* * *

De tout temps, dit J. de Laverda, le moineau—symbole de l'habitant des cités dès le temps le plus brillant de la République de Rome—lia sa destinée à celle de la civilisation humaine et peupla de ses colonies les places, les marchés, les endroits poudreux et affairés, les quartiers populeux riches en débris. Véritable enfant de la rue, ce pierrot rappelle par son enjouement, sa vivacité, son étourderie, le gamin des villes. Comme tous les gamins, il se teint facilement de la couleur locale, emprunte son langage, son faire, ses allures au milieu où il vit. A Londres, il est triste, fumeux, convenable, mais froid et empesé; à Rome et à Madrid, il revêt une livrée plus chaude de ton, mais il manque d'entrain, de spontanéité; à Paris, il est dans son vrai milieu. On l'aime, il se sent aimé. Gavroche plein d'insouciance, vivant au jour le jour, il n'est pas sans ignorer le charme exercé sur les passants par la prestesse de son sautillement et la vivacité de ses yeux spirituels. Aussi ne ménage-t-il pas les jeux de sa frimousse espiègle, les gentils dodelinements de sa tête ébouriffée.

Hôte choyé et gâté de la grande ville, amoureux du tapage de la rue, ami des foules, le moineau a pris au gavroche le goût de sa flânerie et du vagabondage, le besoin de narguer l'autorité, de pénétrer dans les enceintes réservées, de mystifier les policiers, de vexer les propriétaires. Cependant, à force de vivre avec l'homme, il est devenu très dé-

fiant. Il redoute les pièges et aucun oiseau ne donne moins que lui dans les panneaux. Il n'ignore pas les dessous des ficelles, des nappes et des raquettes. Il a soin d'écouter avec un plaisir infini les paroles du pipeur, puis, tel le gamin de Paris après le boniment de l'artiste en plein vent, au moment de payer il s'esquive.

Mais dans la rue, où il sait bien qu'on n'a pas le temps de s'occuper de lui, le moineau franc n'a peur de rien. Entre deux voitures qui passent, il butine un peu partout, sur la chaussée, faisant son affaire d'une mie de pain égarée, de grains tombés de sacs, d'une foule de choses perdues, ne lâchant prise qu'au moment où les chevaux vont le fouler.

Dans les villes, son penchant pour la maraude n'attire pas au moineau la réprobation publique; au contraire, la population se charge de l'encourager et de l'entretenir. Le pierrot profite et parfois même abuse de cette bienveillance. Mais on le sait si bon enfant, si familier, se cachant si peu qu'on ne trouve pas le courage de lui en tenir rigueur. C'est à peine si dans quelques jardins on cherche à le tenir à l'écart à l'aide de mannequins suspendus dans les arbres. Mais ces épouvantails n'ont pas raison de son scepticisme et c'est tout au plus s'ils lui suggèrent la malicieuse idée d'aller élire domicile sur le chapeau ou sur la manche de celui qui était destiné à le faire fuir.

Un dernier mot: Le père et la mère couvent tour à tour; ils poussent l'esprit de camaraderie jusqu'à partager cette peine. Le nid renferme de quatre à six oeufs affectant toutes les formes, revêtant toutes les nuances.

Le pierrot élève facilement trois ou quatre couvées chaque année, d'avril en septembre. Un mois après la ponte des premiers oeufs, les jeunes quittent le nid. Grâce à cette fécondité, il pullule et multiplie sans souci ni mesure.





DANS LA RUE

Comment Relever sa Robe

LORSQUE j'étais encore petite fille, j'avais comme professeur de maintien une vieille demoiselle distinguée et charmante qui s'évertuait à me donner de bonnes façons et des manières agréables.

—Mon enfant, me disait-elle fréquemment, rien n'est rare comme une femme qui sait marcher et relever sa robe dans la rue.

Et comme j'étais une fillette insouciante et rieuse, je ne pouvais m'empêcher de m'amuser à la pensée qu'il pouvait exister des créatures assez maladroitement, pour ignorer

marchais très mal et que je relevais mes robes de très disgracieuse façon.

Cette découverte me navra, car j'étais coquette et j'attachais une importance énorme à mon attitude dans la rue. Mon amour-propre était froissé à la pensée que les passants pouvaient ne pas m'admirer absolument. Malheureusement mon vieux professeur n'était plus là, et je me trouvais toute seule pour sortir de cette situation difficile et compliquée.



Robe relevée en paquets disgracieux

l'art d'éviter à leur robe les souillures de boue et de poussière dont il me semblait si facile de se préserver.

Cette pensée m'égayait tant que j'eus les robes courtes; mais le jour où, mes seize ans sonnés, on releva mes nattes, on allongea mes jupes, je constatai avec effroi que je



Pour les jours de pluie

Je regardai alors autour de moi, cherchant un modèle, mais aucune femme ne réalisa mon idéal.

La mode était à cette époque aux robes plates, boutonnées derrière. Les femmes, un peu surprises de cette forme nouvelle, ne savaient comment s'y prendre pour se re-

trousser, et soit par pudeur, pour voiler des formes trop dessinées par ces jupes, soit par suite d'une légère gaucherie, elles relevaient leur robe par derrière en paquets informes et disgracieux. C'était affreux ; cela dessinait le ventre, bombait les hanches et faisait ressortir affreusement les bras, au plus grand désespoir des passants qui, les jours d'encombrement, ne manquaient pas de recevoir nos coudes en pleine poitrine.

Cette mode me parut odieuse. Je la laissai, préférant en rechercher une faite d'après moi, sur moi, et pour moi.

Ce ne fut pas chose facile. Enfin, après de longues heures passées devant ma psyché, je parvins à trouver ce que je souhaitais.

Pour les jours de pluie, alors qu'un parapluie embarrasse et gêne les mouvements,

gé rend la chaussé impraticable, rien ne me sembla joli comme de retrousser ma robe par en haut, en la tenant des deux mains. Cela donnait à ma petite personne une allure hautaine et grave tout en lui ajoutant une grâce exquise.

Il me restait à me pourvoir d'une dernière façon de me relever. Celle-là, je la réservais aux jours de beau temps, alors qu'une simple précaution hygiénique nous force à ne pas balayer la rue de nos volants.

Celle-là fut la plus facile à trouver ; elle est aussi la plus charmante, la plus femme, puisque chacune de nous doit la rechercher d'après son corps, et non d'après des règles établies d'avance, de façon à se rendre le plus gracieuse et le plus séduisante possible.

De longues années ont passé sur cette étu-



Robe gracieusement retroussée



Pour la promenade

rien ne me parut gracieux comme de saisir ma robe de la main gauche, d'en réunir les plis en paquets afin d'en diminuer autant que possible l'ampleur tout en lui laissant la grâce nécessaire.

De la main droite, je tenais mon parapluie. Je me lançai ainsi dans la rue et ma joie fut à son comble, en rentrant, lorsque je m'aperçus que je n'avais sur moi aucune éclaboussure.

Pour les jours où un arrosage trop prolongé,

de, les modes se sont modifiées, mais je n'ai jamais changé ma façon de me retrousser. Que chaque femme recherche, comme je le fis, ce qui lui sied le mieux, et si les secrets que je confie à mes lectrices leur agréent, je les leur offre de tout cœur, joyeuse à la pensée de retrouver bientôt dans la rue quelques-unes de mes élèves inconnues qui auront compris que la plus grande partie de leur charme réside en cette petite, toute petite chose.



PENTECÔTE

Une Procession Dansante

PROFITANT des vacances de la Pentecôte, j'étais allé explorer le grand-duché de Luxembourg. Ce petit pays, qui est aux portes de Paris, et que les Parisiens ne connaissent vraiment pas, est à la fois une petite France par la coquetterie et la fertilité de son terrain, une petite Suisse par ses beautés naturelles, et enfin c'est une page vivante d'histoire par les nombreux vestiges du passé qu'il a conservés presque intacts.

La ville de Luxembourg, entre autres, est une pure merveille de pittoresque en ses vieux quartiers; l'artiste et le chercheur érudit y peuvent, à chaque pas, trouver matière à leur fantaisie ou à curiosité; et aux portes de la ville, encerclée de tours et de remparts, commence une floraison luxuriante, s'étagent des jardins qui nous chantent l'activité féconde du temps présent, alors que les monuments anciens célèbrent la gloire des siècles passés.

Partout ailleurs, les ruines évoquent de la tristesse; ici elles sont enguirlandées de verdure, elles sourient comme en une vieillisse qui serait un second printemps.

Je me préparais à repasser la frontière quand mon hôtelier, qui, entre parenthèses, avait contribué par le choix, le fini et l'absolue supériorité de ses talents culinaires à me faire prendre goût à ce coin dont je me figurais être le Christophe Colomb, me dit :

—Monsieur retourne en France; Monsieur ne sait pas ce qu'il perd. Le lendemain de la Pentecôte est, dans le Luxembourg, un jour de fête comme Monsieur n'en a peut-être jamais vu.

Je commençais à faiblir et à boucler plus mollement ma valise, quand mon cicérone termina sa phrase par ces mots qui étaient comme un ordre :

—Monsieur ne s'en ira pas. Ce serait dommage. Nous avons chaque année, le mardi de la Pentecôte, la procession dansante à Echternach. Monsieur me remerciera de lui avoir fait manquer son train.

Il n'y avait qu'à obéir.

Le Luxembourg est un pays très catholique; il était intéressant d'assister à une manifestation religieuse; à l'étranger, ces cérémonies ont toujours un côté pittoresque très séduisant. Et je n'eus pas à me repentir de mon excursion.

Le village d'Echternach est à deux heures en chemin de fer loin de Luxembourg. Dédaigneux de la grande ligne, j'ai préféré emprunter le nouveau tramway à vapeur, inauguré depuis un mois. La route qu'il suit jusqu'à Echternach est charmante en ses aspects sans cesse variés.

Une foule énorme était empilée dans de petits wagonnets; fidèles et curieux faisaient bon ménage ensemble; serrés comme des anchois, les fidèles espéraient être plus au large dans le ciel, et les touristes se consolait par de la bonne humeur et une camaraderie facile qui les faisait fraterniser avec les braves Luxembourgeois, très fiers qu'on se fût dérangé pour les venir voir.

Des milliers et des milliers de pèlerins se hâtaient de toutes parts vers Echternach. A neuf heures du matin, la procession commençait. Chacun voulait être là des premiers.

Cette procession annuelle est destinée à honorer saint Willibrord, un prélat qui vécut au septième siècle et qui guérit, paraît-il, ses concitoyens de la danse de Saint-Guy, de l'épilepsie et de toutes sortes de maladies nerveuses.

Sa statue, au douzième siècle, conjura une épidémie de peste. Ses restes, conservés pieusement dans l'église d'Echternach, sont la

garantie pour les paysans que la pluie viendra en son temps, que la sécheresse ne brûlera pas les récoltes et que les bestiaux seront indemnes de toute contagion.

Aussi, pour commémorer ce saint évêque, qui préserva ses ouailles des convulsions et de toutes les horribles maladies qui agitent le corps humain comme en une danse diabolique, a-t-on institué une procession dansante.

Jeunes et vieux, hommes et femmes, riches et pauvres, tous à trente lieues à la ronde, tiennent à y prendre part. Ceux qui sont empêchés de s'y rendre paient des remplaçants.

Le cortège s'ouvre par le défilé du clergé en costumes sacerdotaux; puis vient un orchestre d'enfants et d'adultes, qui sautillent sur une mélodie consacrée; cette catégorie d'assistants est précisément la troupe des remplaçants salariés que je viens de mentionner.

Enfin, maintenant, c'est l'innombrable foule des fidèles; chaque village a non pas envoyé une délégation, mais est venu là au grand complet. Chaque village a sa fanfare, que précède une bannière; cette fanfare joue une sorte de polka bizarre dont l'air fut composé, m'a-t-on dit, par un moine de l'entourage de saint Willibrord. Et, sur cette polka, toute la procession danse.

Les vieux, les boiteux, les estropiés, tous

sautillent: trois pas en avant, deux pas en arrière, un grand saut en "l'air", tel est l'ordre qui naguère fut donné par saint Willibrord lui-même. Pour que les gens du même pays ou de la même famille ne se perdent pas, ils sont groupés six par six, bras dessus, bras dessous, ou se tenant par leurs mouchoirs main droite et main gauche, tous dansant en cadence avec une imperturbable ferveur.

Dès qu'une fanfare se tait, c'est la fanfare du village suivant qui commence à entonner la danse liturgique, et les fidèles entrent en danse. Le soleil darde ses rayons, les visages sont congestionnés, les jambes finissent par être de plomb. Peu importe. La foule continue sa marche dansante.

La procession dure ainsi de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi. Quand on a vu défilé devant soi les cinquante mille paysans que la foi met ainsi en mouvement, tout danse autour de vous, vos oreilles sont poursuivies par l'obsession de cette marche au rythme de polka; et pour un peu, hypnotisé par ce spectacle, on se mettrait soi-même à danser.

Mais, tout à coup, cette mer humaine ne moutonne plus, elle s'agenouille devant l'église, le prêtre la bénit, et la procession d'Echternach a pris fin. C'est là un des spectacles les plus curieux qu'on puisse rêver. Il a l'air d'une fresque vivante de l'histoire du moyen-âge.

Ruines du Cœur

*Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares
Bientôt, les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.*

*Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares;
Et les ronces avaient effacé le chemin.*

*Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre,
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours;*

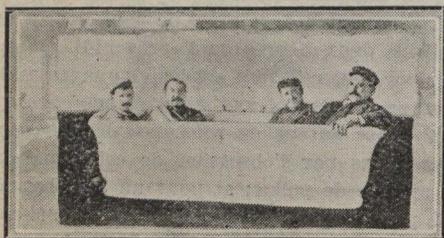
*Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière,
Et, bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.*

François COPPEE.



Une puissante tribu établie entre les montagnes de l'Inde et de la Perse est restée fidèle à une curieuse coutume d'après laquelle toute femme a le droit de choisir elle-même son mari. Il lui suffit de faire planter une plume sur le chapeau de l'homme qui lui plaît.

On sait que la Belgique brille au premier rang des nations par le nombre de ses cabarets. On en compte un environ par douze habitants mâles âgés au moins de dix-sept ans, et tandis que la population ne s'est accrue que de 50 pour cent en 50 ans, le nombre des "bons coins" a augmenté de plus de 200 pour 100.



Le bain de Taft, président des Etats-Unis.

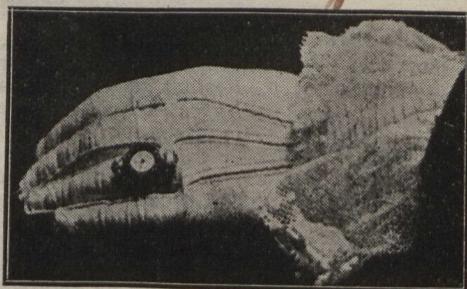
La plus grande bouteille au monde se trouve à Trenton, Etats-Unis. Elle est aussi grande que l'ouvrier qui l'a soufflée; il y pénètre par le goulot et s'y étend comme dans un lit. Sa contenance est de 295 litres. Auprès se trouve une bouteille naine qui contient... 4 gouttes. On ne peut la remplir qu'à l'aide d'une seringue.

D'après une statistique récente, il semblerait évident que les misses blondes d'Angleterre ont à peu près deux fois plus de chances de trouver un époux que les jeunes filles des autres pays. En effet, la proportion des mariages chez les Anglais serait de seize environ par 1,000 habitants, tandis qu'elle n'est que de huit et même de sept dans beaucoup d'autres contrées de l'Europe.

Ohé, ohé, ces grands chapeaux,
Qu'ils sont étranges, qu'ils sont beaux!...
Qu'ils soient blanc, bleu, vert, mauve ou rose
Ils disent de si jolies choses,
Ces grands chapeaux!...
Petits drapeaux
Plantés sur un crâne hautain,
Ou sur un frais minois câlin
Ils sont le ralliement d'espoir
Des chevaliers en long frac noir.

En Laponie, quand on ouvre au coeur de l'hiver la porte d'une chambre bien chauffée, on voit presque immédiatement tomber du plafond de véritables flocons de neige produits par la vapeur qui vient de se condenser.

Les Américains ont édifié, à l'entrée de la baie de Chesapeake, une île artificielle destinée à la défense des côtes. Les Japonais avaient déjà construit un fort sur le même principe aux abords de Tokio.



Nouvelle mode parisienne: bague portée sur le gant.

Un pays où l'on peut se marier à bon compte, c'est l'Australie. En effet, une agence matrimoniale y offrait récemment, par l'intermédiaire d'un journal, une célébration de mariage bien complète avec la fourniture des témoins et même de l'alliance en or, pour 10 schillings 6 pence, soit un peu plus de \$2.00.

Les statisticiens, que rien n'effraie, ont évalué la quantité de vaches qui existent dans les pays de race blanche: 63,880,000. Leur production est annuellement de 2,640,000 tonnes, soit de beurre, soit de fromage, qu'ils évaluent à près de \$2,000,000,000.

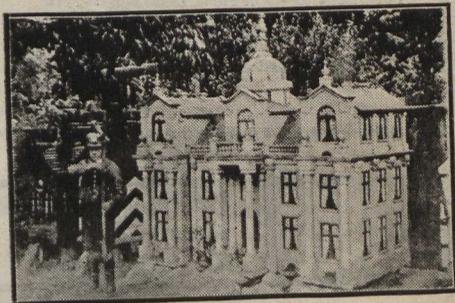
Chaque famille tibétaine est tenue de consacrer l'aîné de ses enfants à la vie monastique. Aussitôt après sa naissance, le futur prêtre est envoyé dans une sorte de séminaire bouddhiste où il doit recevoir la première initiation aux mystères de la sainte religion.

A propos des accidents du travail, on a remarqué qu'ils sont plus fréquents à mesure que la fatigue des ouvriers augmente. Voici, à ce sujet, des chiffres curieux relevés par MM. Imbert et Mestre. Sur 5,534 accidents, 110 se sont produits à 6 heures du matin, 235 à 7 heures, 375 à 8 heures, 420 à 9 heures, 600 à 10 heures, 405 à 11 heures, 740 à 4 heures, 750 à 5 heures, 350 à 6 heures, 95 à 7 heures.



Toilette complète des "dudes" des îles Andaman, dans le golfe de Bengale.

Cette fois encore, il "paraît" que les Européens n'étaient pas "bons premiers" avec l'invention du phonographe; non, ils étaient distancés depuis trois mille ans par les Chinois. Sir Robert Hart, le fameux directeur anglais des douanes chinoises aurait eu, il y a longtemps déjà, une conversation avec le gouverneur du Kwang-Tuang, Pick-Kwei, qui lui aurait fait cette révélation. Pic-Kwei aurait lu dans divers livres chinois datant de 2,000 ans, qu'un prince chinois, qui vivait mille ans auparavant, envoyait des messages à son frère d'une façon toute particulière et parlait dans une cassette d'une forme spéciale, fermait ensuite la cassette et l'envoyait à son frère qui, en l'ouvrant, entendait les paroles qu'il y avait prononcées.



Ruche-palais élevée par un instituteur allemand pour ses abeilles. Il y a jusqu'à des rideaux aux fenêtres.

La Société protectrice des animaux de Kenosha, Wisconsin, vient de décider que les joueurs d'orgue qui ont des singes ne pourront pas faire travailler ces animaux plus de quatre heures par jour. Exception a été faite, toutefois, pour le gorille, qui pourra fournir huit heures de travail par jour, parce que le gorille est le singe qui ressemble le plus à l'homme.

La musique a toujours été en faveur en Chine; mais elle est sans harmonie, bruyante, assourdissante, et n'a aucune des qualités qui charment un Européen. Les instruments préférés sont le violon, la mandoline, la flûte, le hautbois, le tambour, les cymbales, le



Prof.

LAVOIE

FABRICANT
EXPERT DE
PERRUQUES
ET TOUPETS
POUR DAMES
ET
MESSIEURS

Maison
fondée en
1860

Cheveux teints dans toutes les nuances
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees

Assortiment complet de Tresses en
Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure,
Peignes et Ornaments en Tous
Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New-York

No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.



Nos DENTS sont très
belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-
Américain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

BAUME RHUMAL

25 ANS DE SUCCES

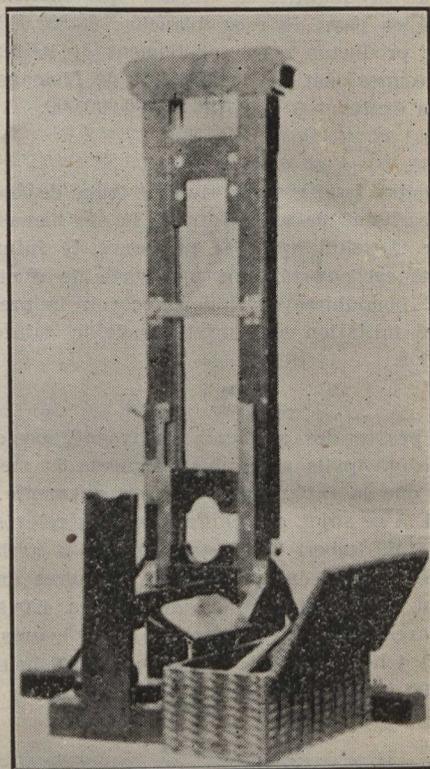
Le Spécifique éprouvé pour la guérison du
Rhume, de la *Toux*, de la *Bronchite*, de la
Consommation à son début, de l'*Enrouement*
et de toutes les *Affections* de la *Gorge*, des
Bronches et des *Poumons*.

Soulagement Immédiat.

PROMPTE GUERISON, 25c la Bouteille.

gong, la cloche de bronze, etc., sans oublier
le célèbre chapeau chinois à sonnettes, qui
faisait autrefois partie de la musique mili-
taire française.

Le conseil législatif de Victoria, Australie,
a passé une loi autorisant les femmes à vo-
ter aux élections de l'Etat. Par cette loi tou-
tes les femmes d'Australie ont obtenu le droit
de suffrage.



La guillotine que le gouvernement français
vient de rétablir.

Un journal américain dit que bientôt le
téléphone aura remplacé le télégraphe sur
les chemins de fer. Si cette réforme peut
réduire le nombre des accidents, elle sera
bienvenue.

La richesse des Etats-Unis était en 1908,
de \$127,000,000,000.



Imprimerie Le Samedi

